N° 80. 1er Février 1908.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

L'APPRENTIE

par

Gustave Geffroy

Abonnement annuel : France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

L'Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique

Prix du Numéro : UN FRANC.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale.*

13-15, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

The play *l'Apprentie* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by M. Gustave Geffroy, in the office of the Librarian of Congress, at Washington. All rights reserved.

L'Apprentie au théâtre de l'Odéon

L'ADAPTATION, au théâtre, du roman, d'une documentation si exacte et d'une émotion si poignante, de M. Gustave Geffroy était attendue avec une curiosité sympathique par tous les lettrés, par tous les artistes : elle obtient auprès du public de toutes les places, et de toutes les classes, elle remporte parmi la foule un succès qui s'étend et se prolonge ; et voilà qui prouve évidemment que cette pièce fut composée avec une conscience scrupuleuse, une impartiale sincérité, qu'elle est, à la scène, mise en valeur par un art supérieurement ingénieux et séduisant.

M. Gustave Geffroy, qui était assuré de l'approbation de l'élite pensante, méritait ce succès populaire. Aucun écrivain de notre époque ne fut autant que lui préoccupé du sort des humbles et n'eut le souci de leur découvrir, de mettre à leur portée ces trésors que la nature et l'art dispensent généreusement, prodigalement, aux plus déshérités : fraîcheurs d'espoir d'une aube claire ou mélancolie ardente des crépuscules, poudroiements d'or à l'heure de midi, reflets fugaces sur une feuille qui frissonne, une vague clapotante, une vitre qui tourne, majesté des monuments qui, d'abord inertes, s'éveillent avec les âges et que les regards des générations recouvrent d'une patine plus dorée que celle des siècles, vie mystérieuse incorporée par le génie au marbre, à la toile et sans fin perpétuée, harmonie immense qui enveloppe les êtres et les choses. A cette noble tâche il s'est consacré dès ses débuts en écrivant ses *Notes d'un journaliste sur la vie, la littérature, l'art* ; il l'a poursuivie au cours de ses huit séries de critiques sagaces, pénétrantes, intitulées *la Vie artistique* ; dans son recueil de nouvelles au titre éloquent *le Cœur et l'Esprit* ; dans son puissant roman *l'Enfermé*. Relisez ou évoquez le souvenir d'un de ses moindres volumes — des moindres par la dimension — *les Minutes parisiennes* ; il suffit ; on s'associe au jugement d'Edmond de Goncourt, point prodigue d'éloges, mais qui semblait désigner ainsi Gustave Geffroy comme l'un des premiers titulaires de sa future Académie : « Vous êtes l'écrivain qui avez la plus admirable langue picturale, une langue colorée juste au point qu'il faut, une langue à la fois poétique et technique, et une langue charriant des idées dans la clarté, enfin le plus beau français moderne qui soit. »

Ce talent d'écrivain poussé jusqu'à cette intensité d'expression et aussi cette conscience qui caractérisent la personnalité morale de M. Gustave Geffroy, transparaissent dans cette acuité du regard et dans cette gravité du visage qu'Eugène Carrière a si justement et si lumineusement notées en faisant de son ami le portrait que nous reproduisons.

***

M. Geffroy nous a raconté lui-même, dans *le Figaro*, quelles circonstances, et quelles impressions, quels sentiments présidèrent à l'élaboration de *l'Apprentie*. Il fut, encore enfant — et comme son ami l'actuel directeur de l'Odéon, André Antoine — le témoin du grand drame dont Paris fut le théâtre de décembre 1870 à mai 1871 :

« Breton d'origine, mais Parisien de naissance, j'avais quinze ans lorsque la guerre éclata. Quinze ans ! l'âge des premières lectures et des premiers enthousiasmes. Tenez, il me souvient d'avoir lu Lamartine, *les Misérables*, de Victor Hugo, et les premiers romans de Balzac en entendant sans cesse au loin le bruit du canon... J'habitais alors Ménilmontant. J'ai vu de près les effets que des événements si tragiques ont eus dans ces milieux populaires, milieux de travailleurs, d'ouvriers, familles d'humbles gens. C'est cette répercussion des événements sur les êtres que j'ai essayé de rendre sensible, d'abord dans un livre, puis dans la pièce qu'Antoine vient de monter. L'œuvre dramatique que j'ai tentée prend ainsi tout naturellement le caractère d'un essai historique. Je pars de ce point de vue : évoquer de grands événements d'existence collective à travers des cas particuliers.

» Imaginez quelques êtres formant une petite famille, le père, un vieux qui a vu 48, la mère, une provinciale devenue une « faubourienne », les fils, deux jeunes ouvriers venus de bonne heure à la politique et dont les événements ont exalté le patriotisme, les deux fillettes, témoins du drame, qui en supporteront toutes les conséquences à venir : tels sont les personnages principaux, autour desquels vont, viennent et se groupent tant d'autres personnages, figuration qui donne, grâce à Antoine, la sensation de la foule.

» Voilà ce que je puis vous raconter de ma pièce... Mais d'Antoine, qui l'a montée, que ne pourrais-je pas vous dire ! Je le connais depuis ses débuts, depuis la petite salle du passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts. Comme tout le monde, je sais quel prodigieux homme de théâtre il est. Et cependant j'ai eu, en le regardant faire, pendant ces semaines de collaboration quotidienne, l'impression que je découvrais un homme nouveau, plus puissant encore que celui qu'antérieurement je croyais connaître. Sous sa direction, j'ai vu sortir ma pièce comme on voit successivement sortir les différents *états* d'une même gravure.

» Vraiment, il l'a matérialisée, avec un goût, un art infinis. J'ai positivement découvert en lui un coloriste merveilleux. Rien que par leur éclairage, il a fait de chacun des tableaux, au point de vue de la mise en scène, une manière de chef-d'œuvre. Et je ne parle pas de tant de trouvailles par lui faites et qui m'ont émerveillé.

» Quant à mes interprètes, guidés par leur directeur, ils m'ont donné tout de suite l'impression d'incarner mes personnages sans effort. »

***

La plupart des critiques font part à leurs lecteurs de l'émotion qu'ils ont éprouvée, à l'Odéon, en assistant, avec les premiers tableaux, à la reconstitution des scènes du siège et de la Commune, et, au dernier acte, au débat moral qui s'engage entre les deux héroïnes de la pièce, les deux sœurs, héritières d'un passé de souffrances et de misère.

M. Emmanuel Arène écrit dans *le Figaro* :

« Il y a dans cette œuvre, qui n'est pourtant qu'une suite de tableaux, des « profondeurs » qu'on ne rencontre pas souvent au théâtre. Elle donne à penser, ce qui est rare. Et, servie par une mise en scène admirable, toute pleine d'évocations, à la fois dramatiques, pittoresques, philosophiques et sociales, elle respire comme un parfum d'humanité, comme un souffle d'honnêteté et de vérité qui vous donnent, à travers ces images variées, l'impression, toujours si respectable, d'une éloquente affirmation de principes, d'une vision très haute et très claire de milieux sur lesquels on ne porte pas assez les yeux, et, par-dessus tout, d'un souci d'art, d'impartiale observation et de hautaine franchise qui sont d'un homme pour qui le théâtre est un but et non pas un moyen. »

M. François de Nion observe, dans *l'Echo de Paris*, que, dans toute la première partie de cette pièce, c'est la foule qui est le protagoniste, c'est elle qui mène et domine l'action :

« Les héros de la tragédie sont le Patriotisme, l'Héroïsme, le Désespoir, ou la Maternité ; leurs noms réels disparaissent et j'ai songé, en voyant se dérouler ces tableaux émouvants, passionnants, d'un théâtre où les ensembles seuls évolueraient, sans autres personnages distincts que quelques coryphées chargés, comme dans le chœur antique, d'indiquer la direction de l'œuvre. On en reviendrait ainsi au drame d'avant Eschyle ou même d'avant Phrynicus et l'on trouverait sans doute des effets d'art nouveau, insoupçonné, dans les mouvements tantôt divers et tantôt compacts des masses. Il faut louer M. Gustave Geffroy et le second théâtre français d'avoir risqué cette tentative et d'y avoir réussi. »

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

L'APPRENTIE

DRAME HISTORIQUE EN QUATRE ACTES ET DIX TABLEAUX

par

GUSTAVE GEFFROY

GUSTAVE GEFFROY, PAR EUGÈNE CARRIÈRE

(L'œuvre de Carrière, J.-E. Bulloz, éditeur.)

L'Apprentie *a été représentée pour la première fois, le 7 janvier 1908 au Théâtre national de l'Odéon.*

TABLEAUX

Premier tableau : le Rempart (décembre 1870). — Deuxième tableau : la Sortie (18 janvier 1871).
Troisième tableau : la Capitulation (28 janvier 1871).
Quatrième tableau : Dans les caves (28 mai 1871). — Cinquième tableau : le Père-Lachaise (28 mai 1871).
Sixième tableau : Dix ans après (1880). — Septième tableau : l'Elysée-Ménilmontant (1880).
Huitième tableau : l'Heure Verte (1880). — Neuvième tableau : la Mère (1881).
Dixième tableau : les Deux Sœurs (1881).

PERSONNAGES

Pommier	MM.	Mosnier.
Jean Pommier		Desfontaines.
Justin Pommier		Vargas.
Paterneau		Degeorge.
Chaudron		Bernard.
Le Capitaine		Desjardins.
Varcowski		Capellani.
Legrand		Duard.
Michaud		Darras.
Deuxième Garde national		Grétillat.
Le Lieutenant		Maupré.
Lécuyer		Mitrecey.
L'Officier de marine		Grétillat.
Schneider		Micawber.
Le Boucher		Flève.
Un Sergent		Carlet.
Un Caporal		Alphandony.
Le Laitier		De Guingand.
Un Soldat		Brummel.
Un Soldat		Ratinel.
Un Soldat		Bonneau.
Un Soldat		Verdelot.
Un Soldat		Alain.
Le Colleur d'affiches		Savary.
Un Marin		Rozière.
Deuxième Marin		Weyl.
Un Fédéré		Soudart.
Un Crieur de journaux		Oudart.
Un Crieur de journaux		Rimbaux.
Louis le Bouledogue		Alexandre.
Nénesse		Villé.
Cirage		Gorieux.
Auguste		De Guingand.
Charlot		Lebrun.
Grelu		Walter.
Nicaise		De Cesse.
Ludovic		Nourry.
Paul		Samier.
Antonin		Blancard.
Un Chanteur		Pinson.
Un Violoniste		Rachecourt.
Un Soldat		Garion.
Un Jeune Homme bien mis		Matha.
Le Patron		Fabre.
Eugène		Dullin.
Octave		Godefroy.
Fernand		Guidert.
Un Sommelier		Philippe.

La Mère	Mmes	Grumbach.
Cécile Pommier		Suzanne Desprès.
Céline Pommier		Jeanne Lion.
La Fortin		Gabrielle Fleury.
Mme Charles		Luce Colas.
Mme Legrand		Eugénie Nau.
Louise Legrand		Taillade.
Première Femme		Castex.
Deuxième Femme		Deyraud.
Troisième Femme		Dorat.
Quatrième Femme		Godard.
Cinquième Femme		Fouassy.
Sixième Femme		Gavret.
Une Vieille Femme		Lignerolles.
Mme Grégoire		Marley.
Brunette		Lukas.
Eglantine		Fontaine.
Julie		Barella.
Titine		Marley.
La Chinoise		Dulac.
Clara		Naulot.
Une Marchande de fleurs		Gueneau.
Mme Rouillard		Darsenne.
Mme Bontemps		Dumoulin.
Un Camelot		Marley.
Une Petite Fille		La petite Walter.
Une Voisine		Durand.
Céline, enfant		Roger.
Cécile, enfant		La petite Naulot.
Un Sommelier	MM.	Spinelly.
Le Père Martin		Huguet.
Rouillard père		Violet.
Rouillard fils		Escoffier.
Franville		Giquel.
Bontemps		Menaud.
Labarre		Landouzy.
Un Vieux Buveur		Michelez.
Un Jeune Buveur		Grandet.
Un Ouvrier		Dewattynes.
Deuxième Ouvrier		Heiter.
Troisième Ouvrier		Hertzog.
Le Docteur		Darras.
Premier Buveur		Tisserand.
Groix		Deligny.
Deuxième Buveur		Heurtebise.
Pierre		Lasoupe.
Laporte		Lebigre.
Un Petit Garçon		Le petit Werson.

PHOTOGRAPHIES LARCHER

PREMIER TABLEAU. — La faction aux remparts (décembre 1870).

L'APPRENTIE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU : LE REMPART

L'orchestre joue la Marseillaise *avant le lever du rideau Un aspect des remparts de Paris pendant le siège de 1870, en décembre. Il a neigé, et il neige encore par moments. Tout est blanc dans l'obscurité. Au loin, des collines qui s'illuminent aux coups de canons des forts. La ligne de la muraille est échancrée par une embrasure où est placé un canon. A droite, l'ouverture d'un poste. Au lever du rideau, des gardes lisent le journal, causent et fument autour d'un brasero. Une sentinelle va et vient sur le talus. Il est près de neuf heures du soir. Lorsque la toile se lève, on entend un rire général.*

Scène première

POMMIER, JUSTIN POMMIER, PATERNEAU, CHAUDRON, LEGRAND, VARCOWSKY, en faction, DEUX GARDES.

PATERNEAU. — ...Alors, vous voyez le succès de l'orateur!... (Ah! ah!) Toute la salle se tordait!... (A Chaudron.) Oui, mon vieux, une bombe pouvant tuer soixante mille Prussiens par heure!...

CHAUDRON. — Rien que ça!...

LEGRAND. — Pourquoi pas?... S'ils se présentaient en masse profonde?...

PATERNEAU. — T'es pas malade, mon vieux Legrand!... Comment veux-tu qu'une bombe... (Il hausse les épaules.) Ah! on en a proposé des inventions dans les clubs!... Le feu grégeois!... la fusée Satan!... quel tas de blagues!...

LEGRAND. — Moi, je trouve qu'on devrait empoisonner toutes les sources, toutes les rivières... même la Seine!

1er GARDE. — Et nous?... qu'est-ce qu'on boirait, alors?...

PATERNEAU, rigolant. — Du vin, parbleu!

LEGRAND. — Ou alors, on devrait rassembler les animaux féroces, les tigres, les lions, les panthères du Jardin des Plantes, les grouper et les lancer sur les Prussiens!...

PATERNEAU. — T'en as, une couche!

2e GARDE, s'arrêtant de lire le journal. — Oh!... écoutez-moi ça!...

TOUS, se rapprochant. — Quoi donc?

2e GARDE. — Un ordre du jour de Frédéric-Charles à ses troupes... (Lisant.) « Soldats, marchons pour partager cette terre impie. Il faut exterminer cette bande de brigands qu'on appelle l'armée française... »

TOUS, se regardant. — Oh!...

2e GARDE, continuant. — « ....Le monde ne peut rester en repos tant qu'il existera un peuple français... »

TOUS, se regardant. — Oh!...

2e GARDE, continuant. — « ...Qu'on le divise en petites parties, ils se déchireront entre eux, mais l'Europe sera tranquille pour des siècles! Signé : FRÉDÉRIC-CHARLES. »

PATERNEAU. — Et on ne se défendrait pas!...

CHAUDRON. — Les brigands, c'est eux!...

LES GARDES. — Qu'ils y viennent!

LEGRAND. — C'est nous qui les exterminerons!

CHAUDRON. — Malheureusement, vous voyez la tournure que ça prend... Depuis le 31 octobre, on est berné par le gouvernement.

PATERNEAU. — Faut pas non plus se désespérer... On a manqué d'organisation, c'est vrai, mais si la province marche, Paris sera débloqué...

2e GARDE. — Pour sûr!... les Prussiens ne nous auront pas!...

CHAUDRON. — Faudrait commencer par remplacer les généraux!

JUSTIN, qui est assis, se chauffant au brasero. — Voilà la vérité!... Quand un général comme Ducrot a fait afficher partout qu'il ne rentrerait que mort ou victorieux, et qu'il rentre vivant et vaincu, il devrait de lui-même reprendre place dans le rang comme un simple soldat... Si Trochu était un vrai chef, il lui aurait demandé sa démission.

POMMIER. — Et la démission de tous les autres!... Les généraux de l'Empire sont incapables... Et puis, ça les embête de sauver la République avec la France... Il nous faudrait des Hoche et des Marceau... Et il y en a encore parmi les enfants du peuple!... Comme en 92!... Trochu!... Trochu!... c'est un phraseur, et voilà tout!...

LEGRAND. — On devrait lui envoyer un ultimatum... (Rire général.) Oui... si dans quarante-huit heures, il n'avait pas fait la sortie en masse, il serait blâmé par la population parisienne... (Nouveaux rires.) Eh ben, quoi?... ça le ferait peut-être agir.

PATERNEAU. — Ah! là! là!... ce qu'il s'en fout!...

LEGRAND. — C'est possible, mais j'en parlerai tout de même demain au club Favié!... On verra, s'il s'en fout!... Y n' faut pas oublier que le monde entier a les yeux fixés sur Belleville!...

Rires.

Scène II

LES MÊMES, LE CAPITAINE, UN PORTE-FALOT LE CAPORAL

VARCOWSKY, en faction. — Halte-là!... Qui vive!

LE CAPITAINE, arrivant de la gauche, accompagné d'un porte-falot. — Ronde-Major.

VARCOWSKY. — Avance à l'ordre!

LE CAPITAINE. — Valmy.

VARCOWSKY. — Vauban.

LE CAPITAINE. — Rien de nouveau?

VARCOWSKY. — Rien de nouveau, mon capitaine.

LE CAPITAINE. — Bien!

LE CAPORAL, sortant du poste. — Garde à vous!

Les gardes rectifient la position.

LE CAPITAINE, descendant du talus. — Le chef de poste?

LE CAPORAL. — Par ici, mon capitaine.

Le capitaine entre au poste.

POMMIER. — Elle passe de bonne heure, aujourd'hui, la ronde!

JEAN. — C'est le capitaine du secteur.

PATERNEAU. — Oui, il va signer le registre.

Le capitaine sort du poste, va pour reprendre sa ronde. vers la droite.

VARCOWSKY. — Mon capitaine?... Est-ce qu'on ne va pas bientôt aller refaire un tour de l'autre côté du rempart?

LE CAPITAINE. — On ne parle pas sous les armes!

Il sort.

PATERNEAU, à mi-voix. — Eh bien, mon vieux Varcowsky! ce qu'il t'a envoyé ça!

POMMIER. — Ce qu'il t'a remis à ta place!

LEGRAND. — Tu n' connais donc pas le règlement?

LE CAPORAL. — Laissez-le tranquille, voyons!...

Il rentre au poste.

JUSTIN. — Qu'est-ce que vous voulez?... L'officier fait son service... C'est la consigne.

CHAUDRON. — On ferait bien de l'appliquer tout le temps... et à tout le monde... le règlement!... en haut comme en bas!...

POMMIER. — Pour sûr!

LEGRAND. — Parbleu!... Du moment qu'on est assiégé, faudrait une discipline de fer!

CHAUDRON. — Un siège est un siège, quoi!

PATERNEAU. — Ah bien! y en avait des mesures à prendre.. qu'on a pas prises!

JUSTIN. — Fallait d'abord envoyer dans les départements, les femmes, les enfants, les vieillards.

POMMIER. — Attention, fiston!... A partir de quel âge?...

JUSTIN. — Toi, papa, t'es pas un vieillard... A partir de l'âge où on ne peut plus porter un fusil, parbleu!... après cela, on aurait fait de Paris un camp retranché, avec tous les hommes disponibles... Et je vous réponds bien qu'on aurait pu nous jeter sur les Allemands... Ça viendra peut-être tout de même!... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard!...

1er GARDE. — Pour résister, il faut des vivres et des canons.

2e GARDE. — Des vivres, on en aura tant qu'on voudra... Les bourgeois et les commerçants ont leurs caves remplies de jambons et de fromages...

LEGRAND. — Ce sont des accapareurs!... Il faut tout saisir et tout faire distribuer par les comités de vigilance...

2e GARDE. — Des canons, on en fera avec les cloches.

LEGRAND. — Parbleu! y a longtemps que ça devrait être fait!... Et puis que tout le monde prenne le flingot, les séminaristes comme les autres!

PATERNEAU. — Y ne peuvent pas, mon vieux, avec leurs jupes!

LEGRAND. — Eh bien, et nos femmes?... Elles viennent bien au rempart nous apporter la soupe!... et si on les laissait faire, vous verriez un peu!

Scène III

LES MÊMES, JEAN POMMIER, entrant le fusil sur l'épaule.

POMMIER. — Ah! voilà Jean!... Bonjour, gosse!

JEAN. — Bonjour, p'pa!... Bonjour, Justin!... et les camaros!

JUSTIN. — Bonjour, frérot!

TOUS. — Salut!... Bonjour!...

Les trois Pommier causent sur le devant de la scène

JUSTIN. — Tu reviens de chez nous?

JEAN. — Oui, je viens d'y passer.

JUSTIN. — La mère et les petites?...

JEAN. — Ça va... Je leur ai dit que nous ne rentrerions tous que demain... La mère a tenu absolument à me fourrer du boulottage dans mon sac... Elle s'apprêtait pour venir avec moi... vous comprenez comme je l'ai obligée de rester à la maison, par ce temps-là... C'est convenu qu'elle enverra Céline demain matin avec de la soupe.

JUSTIN. — Tu as bien fait.

POMMIER. — Elle a toujours été comme ça... Tout pour les autres, rien pour elle... Je n'ai rien à vous dire, fistons... Vous la connaissez comme moi... Mais si jamais il m'arrive quelque chose, attention, hein!

JUSTIN. — Suffit, vieux!... C'est compris... Ça sera bien le diable, si au bout de cette sacrée guerre et de ce qui s'ensuivra, il n'en reste pas un de nous trois pour veiller sur la mère et les deux gosselines... Qu'ça soit toi, le père, ou toi, Jean... tenez bon!...

JEAN. — As pas peur!... Justin!...

POMMIER. — C'est vrai, mon Justin, que tu vas partir avec les bataillons de marche, si on part!

JUSTIN. — Espérons qu'on partira! Ça ne peut pas durer comme ça!... Nous voilà presque avec trois mois de siège, et nous ne sommes pas plus avancés. (Paterneau et Chaudron s'approchent et écoutent appuyés sur leurs fusils.) Il est peut-être déjà bien tard, mais je ne peux pas croire que Trochu et les autres se refusent à employer la force de Paris... Le moment est venu où nous devons tous donner de notre personne... pour nos idées... pour notre pays... Si nous sommes vaincus... quel poids pèsera sur la France!... Nous en aurons pour des années à nous relever, et peut-être même qu'on ne s'en relèvera pas!

POMMIER. — Si, on se relèvera, et on prendra sa revanche!

PATERNEAU. — Pour sûr que oui... n'est-ce pas, Chaudron?

CHAUDRON. — Nous ne verrons peut-être pas ça... Les jeunes comme Jean, oui!...

JEAN. — Il vaut mieux foncer sur l'ennemi pendant qu'il est là.

JUSTIN. — Il a raison, le petit... N'ajournons rien puisque nous avons les armes à la main... Je sais bien que c'est abominable de se ruer à la guerre, de massacrer de braves gens comme nous, qui sont nos ennemis parce qu'ils sont nés de l'autre côté d'un fleuve, et qu'ils obéissent à un chef... Nous sommes dans la barbarie, nous aussi, c'est sûr, en tirant des coups de canon et des coups de fusil sur les pères de famille et les enfants de l'Allemagne... mais ce n'est pas de notre faute... Ils sont en France pour piller, incendier, tuer... il viennent chez nous comme des Barbares... Nous devons les repousser comme des Barbares!...

POMMIER. — Oui, c'est notre devoir!...

PATERNEAU. — Tu es un homme, Justin Pommier!... Avec toi, on s'en irait joyeux

JUSTIN, sans emphase, simplement. — Nous devrions tous nous en aller joyeux... On nous propose la capitulation et la vie comme à des esclaves... Nous sommes des hommes libres, et nous devons vouloir rester libres... Je gémis de faire la guerre, mais je la fais... Parbleu! J'aimerais mieux continuer la propagande, essayer à nous tous de faire une France nouvelle... Mais il faut expulser l'ennemi avant de penser à autre chose... D'abord vivre!... Nous verrons après!...

JEAN, avec élan. — Je veux partir avec toi!...

POMMIER. — C'est aux vieux plutôt... Mon temps va être fini, à moi... Je peux bien risquer ce qui me reste...

PATERNEAU. — Et moi aussi!...

JUSTIN. — Toi, tu as raison, mon vieux Paterneau... tu es tout seul... Et moi, j'ai l'âge... Mais toi, papa, et toi, Jean, il faut rester... C'est assez de moi, et je souhaite ardemment de revenir... Nous avons un foyer, une famille... Il y a là une maman, deux petites filles, qui sont des êtres fragiles... C'est de l'avenir, ça... Il faut veiller là-dessus...

POMMIER. — Jean veillera... Et puis nous reviendrons peut-être tous les deux...

JUSTIN. — On ne sait pas... Il faut mettre notre enjeu franchement, tout perdre ou tout gagner... Je partirai plus fort si je vous sens chez nous, solides au poste...

CHAUDRON, donnant une poignée de main à Justin. — Tu parles bien et tu agis bien, Justin... Ton frère et ton père doivent rester avec les vieux comme moi... Et dire qu'un bon fils... un brave garçon comme toi... passe dans le quartier pour un affreux révolutionnaire!

JUSTIN, riant. — Je le suis aussi... Je ne trouve pas fameux ce qui existe, et s'il ne dépendait que de moi de le changer!... Mais il y faut le temps!... Vous vous y êtes déjà essayés, vous autres... C'est à notre tour.

POMMIER. — Oui, je connais Chaudron depuis... ma foi! depuis que tu es né... Nous étions ensemble faubourg Antoine en Juin 48... Il n'a l'air de rien, aujourd'hui.... mais si vous l'aviez vu dans ce temps-là!... Sacré Chaudron, va!...

CHAUDRON, changeant la conversation, fouillant ses poches. — C'est bon!... c'est bon!... on a fait ce qu'on a pu... on le ferait encore... Au fait, personne n'a une pipe à me donner... Je ne trouve pas mon tabac...

Tous rient.

POMMIER. — Je l'attendais là!... Ce vieux Chaudron!... Il n'a jamais son tabac!...

Justin passe son tabac à Chaudron.

CHAUDRON. — Merci, Justin!...

Neuf heures sonnent.

POMMIER. — Ah! il est neuf heures! (On entend le clairon.) Voilà l'extinction des feux!

Entre le caporal.

LE CAPORAL. — Pommier!

POMMIER. — Présent!

LE CAPORAL. — A toi la pause, mon vieux!

POMMIER. — Voilà!

Il éteint sa pipe, prend son sac, se harnache.

PATERNEAU. — Ah!... on va s'installer pour la nuit.

LEGRAND. — Moi, je prends à trois heures!...

POMMIER. — Bonsoir, les gars!

Poignées de main à Jean et à Justin.

TOUS. — Bonsoir!...

Ils entrent dans le poste. Le caporal, accompagné de Pommier, relève la sentinelle.

LE CAPORAL. — Viens te chauffer, mon vieux Varcowsky, ça te remettra.

Eclairs, coups de canon. Le caporal et Varcowsky entrent dans le poste.

PATERNEAU. — Tu les entends!... C'est la dernière bordée... Ça veut dire: Bonsoir, les Parisiens! (On entend encore le canon.) Comment, encore!... Attention, Pommier!... Ouvre l'œil!...

POMMIER. — Dormez tranquilles! Je veille!...

On voit sa silhouette aller et venir, puis il reste immobile dans l'embrasure du bastion, fouillant l'horizon du regard. Eclairs. Coups de canon. La neige tombe abondamment. On entend le clairon qui sonne l'extinction des feux de bastion en bastion.

RIDEAU

L'orchestre joue *la Marche de Marceau ou les Enfants de la République.*

DEUXIÈME TABLEAU : LA SORTIE

Soirée du 18 janvier 1871. L'intérieur des Pommier à Ménilmontant. La scène représente une salle à manger dans laquelle il y a les deux lits de Justin et Jean. Une table ronde. Un buffet à étagères. Des chaises. Cheminée avec pendule et garniture. Un poêle allumé projette une lueur rouge. Un coffre à charbon avec pelle. Boîte d'allumettes accrochée au mur. Une lampe en faïence blanche, non allumée avec abat-jour en carton vert, sur la table. La pièce est très propre, d'un aspect à la fois humble et aisé. Images au mur, caricatures de Victor Hugo et de Henri Rochefort par André Gill. Planches formant casiers sur lesquelles il y a des livres et des brochures. Jouets épars sur la table et le carreau. Un cheval de bois, un petit service de zinc, deux poupées. Porte d'entrée à gauche, porte de la cuisine et porte d'une chambre à droite. — Au lever du rideau, c'est la fin du jour. La mère est assise auprès de la fenêtre du fond donnant sur la rue. Elle achève un travail de couture. Grand silence. Elle se lève, regarde le ciel, pose son travail sur une chaise qui est devant elle, ouvre la fenêtre et regarde au dehors.

Scène première

LA MERE, puis CELINE et CECILE

LA MÈRE. — Je ne les vois pas!... (Elle referme la fenêtre.) Qu'est-ce qu'elles font dehors à cette heure-ci?...

Elle allume la lampe, se dirige vers le fond, replace les deux chaises et replie son ouvrage. La porte s'ouvre vivement poussée.

CÉLINE. — Bonjour, m'man!...

LA MÈRE. — Ah! vous voilà!... Où avez-vous été traîner encore?

CÉLINE, gaiement. — Au Père-Lachaise.

CÉCILE, joyeuse aussi. — Oui, m'man, au Père-Lachaise... Bonjour, m'man!

Elle l'embrasse.

LA MÈRE, l'embrassant. — Bonjour, ma chérie... C'est bien loin, le Père-Lachaise... Et puis, il fait nuit. Une autre fois, n'allez que jusqu'à l'église, voir les boutiques de la Chaussée... Ou bien, attendez Jean pour sortir avec lui. (A Céline.) Allons, débarrasse ta sœur de tous ses fichus... ôte-lui ses galoches.. donne-lui ses jouets, et tu m'aideras à la cuisine.

Elle essuie la table pendant que Céline déshabille Cécile. Rire de Cécile.

CÉLINE, asseyant Cécile près de la fenêtre. — Allons, Cécile!...

Bruit de canonnade lointaine et espacée.

CÉCILE. — Line!... C'est le tonnerre?...

CÉLINE, d'un air important. — Ce n'est pas le tonnerre, je t'ai dit... C'est le canon!

LA MÈRE, mettant la nappe. — En voilà une distraction: se promener dans un cimetière!

CÉCILE, interrogeant. — Le canon?

CÉLINE, lui donnant des jouets. — Oui, le canon des Prussiens et le canon des forts... Tiens, amuse-toi...

LA MÈRE. — Céline, va voir la soupe pendant que je mets le couvert.

CÉLINE. — Oui m'man.

Elle va à la cuisine. Bruit de canonnade.

CÉCILE, traînant un cheval de bois. — Hue! Bichon! Hue!...

LA MÈRE. — Allons, Cécile, range tout ça. Tiens, tes poupées par terre. Ah! si papa voyait ça!... C'est bien la peine qu'on te donne des étrennes!...

CÉCILE, berçant ses poupées. — Je vais mettre Dédé et Lolotte dans le dodo, n'est-ce pas, maman?

LA MÈRE. — C'est ça, ma chérie, range bien tes petites affaires... Et puis, tu sais, je ne veux pas que vous alliez promener si loin.

CÉCILE. — Ce n'est pas moi, maman!... C'est Liline.

LA MÈRE, prenant des assiettes dans le buffet. — Oui, oui.. je pense bien... Tiens, fais attention à ne rien casser.

Cécile porte les assiettes sur la table. On entend des pas lourds et des chocs de fusils dans l'escalier. La vive Céline sort en courant de la cuisine, se précipite vers la porte d'entrée, tandis que la mère met les chaises autour de la table. Cécile traverse aussi la scène en courant, les bras tendus vers les trois hommes qui entrent, vêtus en gardes nationaux, embrasse son père, Justin et Jean.

Scène II

LES MÊMES, POMMIER, JUSTIN et JEAN

CÉCILE. — Les voilà, maman!... les voilà!...

Brouhaha général. Bruit de canonnade. Céline à la cuisine.

JUSTIN. — Bonsoir, la mère!

JEAN. — Bonsoir, mère!

POMMIER. — Bonsoir, ma vieille!

Tous trois déposent leurs fusils, du même mouvement, dans un coin.

CÉCILE. — Bonjour, papa!... Justin... et Jean!... Oh! oh!...

Rires de Cécile que Jean soulève de terre. La mère les embrasse.

JUSTIN, sortant une poule de sa musette et la jetant à la mère. — Tiens, à toi, la mère!... Attrape!...

LA MÈRE. — Où as-tu pris ça, encore?

CÉCILE. — Oh! une poule!...

CÉLINE, à la porte de la cuisine. — Comment, une poule?... une vraie?...

JUSTIN, continuant de vider sa musette. — Mais oui!... Et des carottes... et un chou... un superbe chou!

LA MÈRE. — J'ai toujours peur quand je vous vois rapporter tout ça.

POMMIER, qui s'est assis près du feu. — Bah!... pas de danger!...

LA MÈRE. — Oui, mais enfin... c'est voler.

JUSTIN. — Mais non, mais non.

JEAN. — A la guerre, c'est chaparder.

POMMIER. — Tout ça n'a plus de propriétaire.

JEAN, à Cécile, qu'il a prise sur ses épaules. — Et nous, allons voir le frichti!... Mâtin, ça sent bon par là. (Jean imite le galop du cheval.) Pa la la!... Pa la la!... Pa la la!

Rires de Cécile.

CÉCILE. — Hue! Bichon! Hue!...

Ils vont vers la cuisine. La mère les suit.

JUSTIN, au père qui se frotte les mains. — On a besoin de ça, hein, papa?.... C'est bon, un petit air de feu!

POMMIER. — Oui, mon vieux, oui!... Depuis ce matin qu'on se gèle au rempart!... C'est fameux de rentrer chez soi.

LA MÈRE, entrant avec la soupière. — A table!... Tu as l'air bien fatigué, mon pauvre homme.

POMMIER. — Mais non, mais non.

JEAN, à Cécile qu'il poursuit. — Attends!... attends!... Tu vas voir, si je t'attrape!

LA MÈRE. — Finis donc, Jean!... La soupe est sur la table...

JEAN. — Voilà, voilà, voilà!...

LA MÈRE. — Allons, asseyez-vous.

Chacun prend sa place. La mère sert la soupe. Canonnade.

JUSTIN. — Les chiens de garde veillent. Les Prussiens ne prendront pas Paris cette nuit.

CÉLINE. — Moi, d'abord, je leur dit « zut! » aux Prussiens!

POMMIER, mangeant. — La bonne soupe!

JEAN. — Excellente, ma foi.

LA MÈRE. — Avec peu de chose dedans.

POMMIER. — C'est que tu connais ça, la popotte... Personne ne t'en remontrera.

Canonnade. Tout le monde lève la tête.

JEAN, reprenant la conversation. — Sûr que non, les Pruscos ne prendront pas Paris cette nuit.

POMMIER, riant. — Je te crois!... Je suis de garde à la porte de Romainville.

LA MÈRE. — Comment, encore?

JEAN. — Pas moi... ce soir, je suis de garde à la maison.

CÉCILE, contente, applaudissant. — Tu restes avec moi, Jean?

JEAN. — Oui, ma petite; je te couche et je t'en dors... Je t'apporterai ton café demain matin comme à une princesse.

LA MÈRE. — Et Justin?

Silence gêné.

JUSTIN. — Eh bien! moi, je ne sais pas... Je n'en ai pas fait lourd depuis que je suis revenu de la grand'garde... Je suis convoqué ce soir dans Paris... je vais voir ce qui va se passer.

LA MÈRE. — Ah!... (Silence. Canonnade au loin.) Donne-nous la viande et le riz, Céline.

Céline sort.

POMMIER. — Eh bien! et les pommes de terre! il n'y en a plus?

Il verse à boire.

LA MÈRE. — Si, mais il faut les économiser.

CÉLINE, entrant, portant un plat de riz. — Attention!... C'est chaud.

POMMIER. — Il est bon, le bifteck, aujourd'hui.

JEAN. — C'est pas de la carne.

LA MÈRE. — Non, c'est du mulet.

POMMIER. — Hier, on ne pouvait pas le manger.

JEAN. — Mais oui, la mère, garde-les tes patates. garde-les pour les jours de fête... pour la prochaine victoire.

JUSTIN. — Ce que tu fais est bien fait, m'man... N'est-ce pas?

Il regarde son père et Jean.

POMMIER. — Mais oui, nous nous en tirerons! Jusqu'à présent, on a mangé... On continuera. Ne te plains pas, va!...

LA MÈRE. — Je ne me plains pas... je dis qu'il faut faire attention. Heureusement qu'il y a encore un peu de provisions dans la cave!... Car tout est encore augmenté cette semaine.

CÉLINE. — Le jambon, vingt-cinq francs la livre... une poule, quarante francs!

POMMIER. — Alors, notre poule, c'est quarante francs de gagnés.

JEAN. — Eh bien, et le reste... *Le Rappel* raconte qu'on a vendu une dinde quatre-vingts francs!

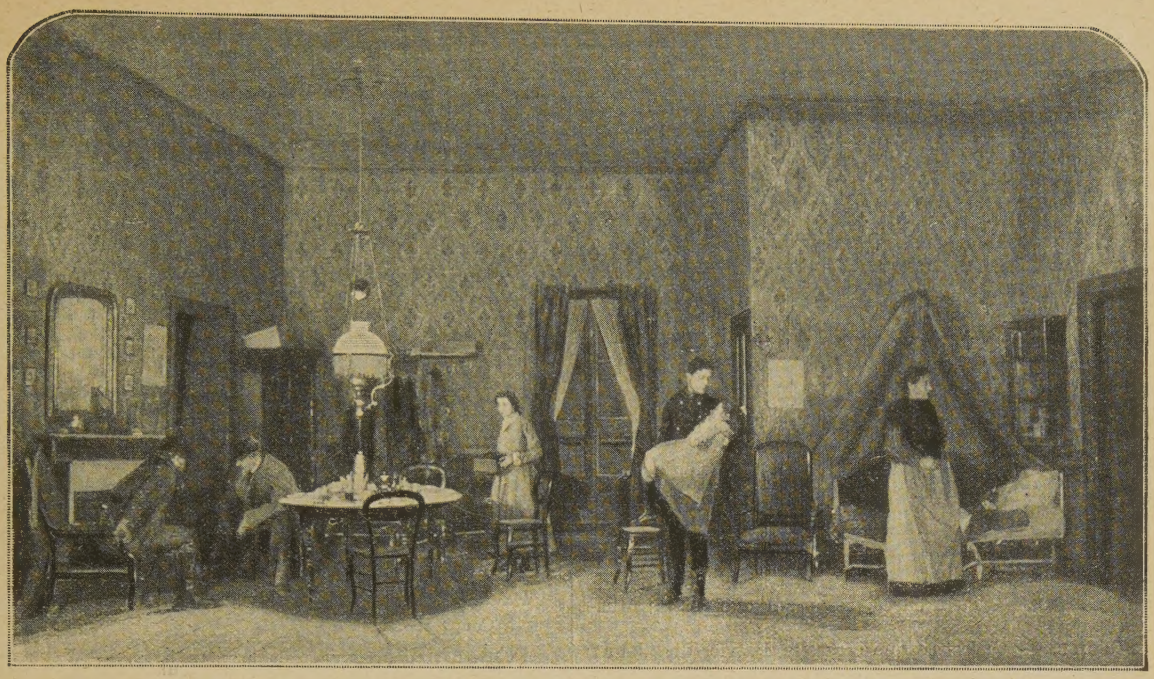
CÉLINE. — On parlait, ce matin, de quelqu'un qui est mort d'avoir mangé un chien enragé.

JUSTIN. — Ne crois pas ça, Céline... ce que nous mangeons, c'est plutôt de la vache enragée.

JEAN. — Elle n'est pas cotée, la vache enragée. mais le dernier éléphant du Jardin d'Acclimatation: vingt francs la livre!

CÉCILE. — Et sa trompe?

JEAN. — Trente francs.



Pommier. Justin. Céline. Jean et Cécile. La Mère.

DEUXIÈME TABLEAU. — L'intérieur des Pommier à Ménilmontant, le soir du 18 janvier 1871

CÉLINE. — Trois poireaux, neuf francs... et un œuf, un seul œuf, trois francs cinquante!

JUSTIN. — Ah! si les approvisionnements avaient été réglementés!... Oui, je sais bien qu'au début, les Halles regorgeaient de sacs de farine. A l'Opéra aussi, on m'a fait voir ça un jour... dans les magasins de décors, c'était plein de blé, de pommes de terre...

POMMIER. — On ne l'avait pas bâti pour ça, l'Opéra!

JUSTIN. — Et dessous, tout au fond, savez-vous quoi?... une provision d'eau. On avait perforé le sous-sol. Il paraît qu'il passe là une rivière souterraine qui vient de chez nous, de Ménilmontant!

POMMIER. — Et maintenant, on a tout boulotté... il ne reste plus que la provision d'eau.

JUSTIN. — Oui, on a tout boulotté... Vous rappelez-vous sur les fortifs, dans les squares, au bois de Boulogne, les bestiaux qu'on avait fait rappliquer en septembre?...

JEAN. — C'étaient les moblots bretons qui trayaient les vaches.

JUSTIN. — Ce qu'on en a laissé perdre, de ces bêtes, par le froid, la saleté!...

JEAN. — C'est le tour des chevaux. Ce qu'on doit en abattre!

JUSTIN. — Dix mille par mois, à peu près... Ils y passent tous... les vieux canassons de cinquante francs et les chevaux de luxe de six mille balles et même plus.

POMMIER. — On nous faisait croire aussi que le pain ne manquerait pas... On avait installé des moulins dans toutes les gares... les approvisionnements étaient inépuisables! Regardez ce que nous mangeons: c'est-il du pain?

LA MÈRE. — Encore si on était sûr d'en avoir pour sa faim. Mais le voilà rationné à trois cents grammes pour les grandes personnes, cent cinquante pour les enfants... Et s'il faut manger, il faut aussi se chauffer. Le charbon vaut trois francs le boisseau, le bois qu'on nous donne au chantier, les branches, les troncs d'arbre qu'il faut traîner jusqu'à la maison, tout cela ne vaut rien... ça fume, mais ça ne brûle pas. Je ne sais ce que nous allons devenir.

POMMIER. — Faut vous nourrir et vous chauffer pourtant!... que tu ne tombes pas malade, ni les petites non plus... Nous, avec les camarades, au rempart, on trouve toujours moyen de casser la croûte et de boire un verre de vin.

JUSTIN. — Tu nous envoies trop de choses... il suffit qu'en rentrant on trouve de la soupe chaude et du café. Le père a raison, achetez ce qu'il faut pour vous

LA MÈRE. — Au prix où sont les choses, ça ne devient pas facile, d'acheter.

POMMIER. — Mais nous sommes les plus riches de la maison... trois hommes à trente sous... toi, quinze sous... les petites, cinq sous chacune... Ça fait?...

JEAN. — Cinq soixante-quinze... Tu as raison, le père, nous sommes riches!

POMMIER. — Tout le monde est riche, alors!

JUSTIN. — Il n'y a pas trois gardes nationaux dans chaque famille... et il n'y a que les femmes mariées qui ont quinze sous d'appointements...

JEAN. — Et les autres?

JUSTIN. — Les autres, elles crèvent de faim... ça leur apprendra!

LA MÈRE. — Vous avez beau plaisanter...

JEAN. — Il n'y a que ça à faire!

LA MÈRE. — Même avec cinq francs soixante-quinze, il n'est pas commode de se tirer d'affaire. Tout ce que nous avions, je l'ai mis au Mont-de-Piété. Heureusement qu'on a encore ajourné les loyers pour trois mois

CÉLINE. — C'est chic, un siège : on ne paye pas son terme.

JUSTIN. — Je ne sais pas si c'est chic... mais ça comptera dans notre vie. Quel changement!... passer, toi, Jean, et moi, de notre atelier de mécanicien, et toi, papa, de ta peinture en bâtiment, à la garde du rempart, on peut dire que ce n'est pas ordinaire. Nous nous rappellerons les stations sur le talus à écouter le canon, à regarder la campagne déserte, à chercher dans les nuages si on n'aperçoit pas un ballon ou un pigeon voyageur... Quelle attente!... et quel silence! Et dans les rues aussi, pleines de neige, plus de gaz, des lampes à pétrole qui éclairent comme des veilleuses... la nuit qui commence à quatre heures... Se promener là dedans avec son fusil, voir ces files de pauvres diables comme nous, à la porte du boulanger et du boucher, passer la moitié de la nuit pour s'en aller le matin avec un morceau de pain et un morceau de viande... Nous aurons su ce que c'était, qu'une ville assiégée!

JEAN. — Ça n'empêche pas de rigoler... en attendant le pain et la viande.

JUSTIN. — Tu exagères la rigolade!

CÉLINE. — Pour sûr qu'on ne s'embête pas. Il ne manque que les bombes!... Il n'en tombe pas dans notre quartier.

JUSTIN. — Il en tombe ailleurs. C'est la rive gauche

qui écope. Là-bas, les femmes attendent leur pain sous les obus.

JEAN. — Il y a même eu des petites filles et des petits garçons qui ont été tués...

JUSTIN. — Ils tiraient surtout sur le Val-de-Grâce... On leur a envoyé un parlementaire. Ils ont répondu qu'ils ne le faisaient pas exprès, qu'ils allaient rectifier leur tir... Ah! bien, ouiche! les obus tombaient comme de plus belle!... Il a fallu leur dire qu'on mettait les blessés allemands avec les nôtres: ça c'est arrêté comme par enchantement.

POMMIER. — Y avait que ça à faire.

LA MÈRE. — Quelle horreur!

POMMIER. — Bientôt ce sera notre tour, le bombardement est commencé à Saint-Denis.

JEAN. — Et au fort de la Briche.

JUSTIN. — C'est le fameux moment psychologique!

POMMIER. — Nous aurons notre revanche!

JEAN. — Les bataillons de marche sont solides, aujourd'hui... Patience, nous leur en ferons voir de dures! Il y a des armées en province... Gambetta est plein d'ardeur... Avec lui, nous sauverons la Patrie.

LA MÈRE. — Tu n'en es pas si sûr que ça, toi, Justin?

CÉCILE. — Qu'est-ce que c'est, la Patrie, dis, Jean?

JEAN. — Qu'est-ce que c'est?

POMMIER. — Eh bien, c'est tout ce qui est près de toi...

JUSTIN. — Tout ce que tu vois...

JEAN. — Et tout ce qu'il y a encore dans ton pays et que tu ne vois pas. C'est tout le monde: ton père, ta mère, tes frères, ta sœur, les voisins... et les gens de Bretagne dont parle souvent la mère. C'est toute la terre qu'on appelle la France... avec ses villes, ses maisons, ses champs, les cimetières où sont les morts... Et pour défendre tous ces gens et toutes ces choses, toutes les femmes, toutes les petites filles comme toi, on a donné des canons et des fusils à tous les hommes, même à tous les papas comme le tien... C'est ça qu'on appelle la Patrie.

Céline va dans la cuisine.

JUSTIN. — La Patrie, c'est du pain pour tout le monde, c'est la justice de demain... ça vaut la peine de risquer sa peau.

Canonnade. Céline revient avec un gâteau.

CÉCILE. — Oh! la jolie brioche, maman!

LA MÈRE. — Du pain blanc... un peu de farine en réserve.

POMMIER. — On se met bien, ici! Tu nous gâtes! (Il découpe et sert.) Tiens, Cécile!... Tiens, Céline!... Tiens, la mère!

LA MÈRE. — Non, pas ce gros morceau-là... Un petit bout, seulement... Je n'ai plus faim.

POMMIER. — A vous, les gars!

CÉLINE. — Ce que c'est bon!

JUSTIN. — Epatant!

JEAN. — Vive le pain!

Canonnade.

CÉCILE. — Le canon, Jean!

JEAN. — N'aie pas peur, nous sommes là!

POMMIER. — Ça, c'est le Mont-Valérien, je reconnais son coup de gueule.

JUSTIN. — Oui, c'est le Mont-Valérien.

JEAN. — On la fera la trouée. On reconduira Bismarck de l'autre côté du Rhin.

JUSTIN. — Oui, si nous avions de vrais chefs qui le veuillent.

LA MÈRE. — Tu sais bien, toi, Justin, qu'il n'y a plus rien à espérer... Tu le dis sans cesse...

JUSTIN. — Bien sûr qu'on a perdu trop de temps. Les Allemands sont nombreux et les choses ne vont pas si vite que ça, en province... Gambetta est jeune, c'est vrai, il a secoué les généraux et fait une espèce d'armée. Tout de même, depuis que les Allemands ont pris Metz et que toutes leurs forces sont disponibles, je ne suis pas rassuré.

POMMIER. — Tu n'es jamais content, mon fiston... Si les chefs ne marchent pas, nous les changerons... On mettra le vieux Blanqui à la place de Trochu... on fera ce qu'il faudra.

JUSTIN. — Il est certain que Blanqui vaudrait mieux... Lui seul a vu clair et dit la vérité... Mais personne ne veut le croire. Il n'est pas militaire... il a été en prison... c'est un rouge... Il est poursuivi depuis le trente et un octobre, forcé de se cacher... Jamais l'armée, ni la garde nationale des boutiquiers ni même celle des ouvriers... ne lui obéiront.

JEAN. — Nous l'imposerons... nous en ferons un dictateur.

JUSTIN. — Oui, pour trois jours, et puis, on nous fusillera ou l'on nous coffrera avec lui après...

POMMIER. — Ta ra ta ta! nous saurons bien régler nos comptes avec le gouvernement.

JUSTIN, pensif. — Oui, on les réglera plus tard... trop tard!... et ça ne sera pas drôle. Rappelez-vous ce que je vous dis.

JEAN. — Chut! Cécile dort.

Il prend Cécile dans ses bras, avec l'aide de son père, et l'emporte.

LA MÈRE. — Attends, je vais débarrasser son lit.

Coups de canon.

POMMIER, se promenant de long en large. — Vous entendez!... C'est nos forts qui répondent. (Coup de canon.) Ça, c'est Marie-Jeanne qui tousse. (Coup de canon.) Ça c'est Joséphine qui crache. (Un temps.) Tu vas le dire à la mère, que c'est la sortie pour ce soir?

JUSTIN. — Il faut bien.

LA MÈRE, revenant avec la lampe qu'elle pose sur la table. — Alors, tu te reposes?

POMMIER. — Oui, pour l'instant. Tu vois, on fume sa pipe comme un proprio... Tout à l'heure on ira monter sa garde à la porte de Romainville.

LA MÈRE. — Il faudra t'habiller chaudement.

JUSTIN, inspectant son fusil. — Encore un peu de patience, la mère, il n'y en a plus pour longtemps.

LA MÈRE, devant lui, le regardant en face. — Et toi, où vas-tu?... Voyons, parle-moi.

JUSTIN. — Tu le veux?

LA MÈRE. — Je le veux. Tu sais que je suis prête à tout... Et puis, il faudra toujours que je sache la vérité.

JUSTIN. — Tu as raison. Eh bien, c'est pour ce soir, la sortie!...

LA MÈRE. — Je le savais.

Silence.

JEAN, rentrant. — Ça y est. Cécile est couchée... elle dort. Un boulet de canon ne la réveillerait pas.

LA MÈRE. — A quelle heure pars-tu?

JUSTIN. — Tout à l'heure, quand on entendra le tambour.

JEAN, qui a entendu. — Tu l'as dit à la mère?

LA MÈRE. — Bien sûr. Allons, asseyons-nous, mes enfants, encore une fois, tous ensemble.

Ils s'assoient. Justin examine son fusil. Jean allume une cigarette. La mère et Céline cousent.

POMMIER, d'une vivacité un peu forcée. — Allons, ne te fais pas de mauvais sang... quand ça sera fini on travaillera ferme tous les trois. On mettra encore quelques sous de côté... enfin, quoi! on sera heureux comme avant. Tiens, quand on aura un petit magot on ira faire un tour dans ton pays... en Bretagne!

LA MÈRE. — C'est trop loin, et nous ne serons jamais assez riches!...

POMMIER. — Mais si, tu verras!...

LA MÈRE. — Nous aurions dû partir là-bas avant la guerre...

POMMIER. — Puisque je te dis que nous irons après!

LA MÈRE. — C'est vrai qu'il y a de la misère partout, aux champs et à la mer, comme dans les rues de Paris.

On frappe à la porte.

JEAN. — Entrez!

Chaudron entre.

Scène III

LES MÊMES, CHAUDRON

CHAUDRON, déposant son fusil dans un coin. — Bonsoir, la compagnie!... On peut entrer, mame Pommier?

LA MÈRE. — Certainement, monsieur Chaudron. Asseyez-vous et chauffez-vous.

Elle lui donne une chaise et reprend son travail.

CHAUDRON. — Merci bien, mame Pommier.

POMMIER. — Eh bien, as-tu mangé ta soupe?

CHAUDRON. — Oui, ça y est... On n'a plus qu'à attendre le rappel pour aller prendre sa garde.

Il fouille dans ses poches. Un temps.

POMMIER, lui montrant sa blague à tabac. — C'est ça que tu cherches, hein?

CHAUDRON. — Oui, j'ai oublié mon tabac.

POMMIER. — Sacré Chaudron!... Il oublie toujours son tabac.

LA MÈRE. — Laisse donc monsieur Chaudron tranquille... Voyons! ne le taquine pas... Chacun s'arrange comme il peut... N'est-ce pas, monsieur Chaudron?

CHAUDRON. — C'est bien vrai, mame Pommier.

POMMIER. — Oui, oui, vieux farceur!...

CÉLINE. — Maman, je vais me coucher. Je vais au pain demain matin.

LA MÈRE, à Céline. — Non, moi!

JEAN, aimable et bourru. — Ni l'une, ni l'autre... Vous m'embêtez... La place des femmes est à la maison... C'est moi qui irai partout: au pain, à la viande, et au charbon. Je n'ai que ça à faire, puisque je ne suis pas de garde.

LA MÈRE. — Mais tu vas t'éreinter, mon garçon.

JEAN. — Mais non, m'man... Je n'ai que dix-neuf ans... mais je suis fort pour mon âge... Ça m'amuse de faire queue... Je prononce des discours, j'excite les femmes à la résistance.

POMMIER. — Il a raison... Tout le monde résistera... Les femmes comme les hommes.

Scène IV

LES MÊMES, PATERNEAU, VARCOWSKY

PATERNEAU. — Bonsoir, mame Pommier. (A Justin.) Eh bien, y sommes-nous, mon vieux?...

JUSTIN. — Tu vois. On vient de finir de dîner... Assieds-toi... t'as encore le temps de finir ta pipe... Asseyez-vous, Varcowsky, on va prendre le café.

LA MÈRE. — Céline, donne les verres.

CÉLINE. — Voilà, maman.

LA MÈRE. — Et verse le café... Alors vous partez ensemble?

PATERNEAU. — Oui, mame Pommier, et nous reviendrons ensemble... On vous le ramènera, votre Justin.

VARCOWSKY, âprement. — Oui, on reviendra comme on sera parti... comme on est revenu du Bourget et de Champigny?

LA MÈRE. — Vous êtes déjà sorti, monsieur Varcowsky?...

VARCOWSKY. — A chaque coup, j'en suis, moi!... je leur en veux doublement, aux Prussiens, comme Polonais, et comme Français.

LA MÈRE. — Et il ne vous est rien arrivé, monsieur Varcowsky?

VARCOWSKY. — Vous voyez, je suis encore intact. Ça n'empêche pas que, dans ma section, au Bourget, il y a eu douze blessés et deux tués... Vous les connaissez bien. Morel, qui habitait en face... et le petit Leroy. Pour des troupes de réserve, c'est déjà pas mal.

POMMIER. — Mais, à Champigny, il ne vous est rien arrivé!...

VARCOWSKY. — Parbleu, nous n'avons pas franchi la Marne... Toujours en réserve! Pendant ce temps-là, la ligne et la mobile essayaient de passer la rivière sur des ponts trop courts... On avait tout prévu, excepté la crue des eaux. Le lendemain, quand ils en sont venus à bout, les Prussiens avaient de nouvelles troupes et du canon pour les recevoir... Ils sont restés pendant deux jours à se faire éreinter devant Villiers et devant Cœuilly... Nous, on nous a laissés l'arme au repos et les pieds dans l'eau. Quand ça a été fini, on nous a fait rentrer dans Paris... C'est ça qu'on appelle une bataille!

PATERNEAU. — Cette fois-ci, il paraît qu'on va marcher... C'est pour nous, la sortie.

VARCOWSKY. — Tant mieux, nom de Dieu! si c'est vrai.

LA MÈRE. — Pourvu que ça serve à quelque chose.

POMMIER. — Sûr que ça servira... Puisque demain on sera à Versailles. (A Chaudron.) N'est-ce pas vieux?..

CHAUDRON. — Si on est demain à Versailles, ça sera du bon... Du coup, nous donnons la main à la province.

JEAN. — Si on veut, ça y est.

JUSTIN. — Si on sait, on voudra peut-être... On nous prend pour des flemmards et des braillards, voilà tout. Des gardes nationaux, est-ce que ça compte?... C'est bon pour garder les murs de Paris, qui ne seront jamais attaqués... Nous sommes des escargots de rempart, nous ne sommes pas des militaires. On nous occupe en nous faisant jouer aux soldats... Quand ça sera fini, nous nous figurerons que nous avons fait la guerre. Ah! les chefs ne nous connaissent pas... S'ils veulent marcher ce soir tout droit devant eux, on les suivra... Et ce sera bientôt fait de culbuter Guillaume dans Versailles.

JEAN. — Si le gouvernement était venu un peu rôder dans le faubourg, il nous connaîtrait... il saurait de quoi nous sommes capables.

POMMIER. — Oui, seulement il est comme nous, en ce moment, le gouvernement, il a les pieds au chaud, et ça l'embête de se déranger. (On entend battre le rappel.) Allons, bon! ça c'est pour nous, Chaudron!... En route!

CHAUDRON. — On bavarde et le temps passe... (Il prend son fusil et va vers la porte.) Je t'attends en bas, Pommier... Bonsoir, la compagnie!

LA MÈRE et CÉLINE. — Bonsoir, monsieur Chaudron.

Sortie de Chaudron, pas et chocs de fusil dans l'escalier.

PATERNEAU. — Nous descendons aussi. Viens-tu, Varcowsky? Au revoir, mame Pommier. A bientôt!

LA MÈRE. — Au revoir, monsieur Paterneau... monsieur Varcowsky.

Elle serre la main aux deux hommes.

JUSTIN. — Je vous rejoins.

Ils sortent.

JEAN. — Je vais conduire le père jusqu'au bout de la rue, et je reviendrai chercher Justin.

Pommier et Jean se coiffent de leurs képis. Pommier prend son fusil.

CÉLINE. — Moi aussi, j' vais conduire papa.

POMMIER. — Au revoir, la mère. Et toi, Céline, sois raisonnable... ne fais pas enrager ta mère... Ah! et mon tabac?... J'allais oublier mon tabac... comme Chaudron...

CÉLINE. — Tiens, p'pa.

POMMIER. — Merci... Allons!... Au revoir, les femmes... au revoir, Justin.

Les deux hommes se regardent, se tendent la main.

LA MÈRE. — Eh bien, tu ne l'embrasses pas?

POMMIER. — Si... si... (Il embrasse fortement Justin, va pour sortir, puis se retourne.) Vas-y, mon Justin, flanqueleur une tatouille, fonce jusqu'à Versailles!

JEAN, même mouvement. — Tiens-toi bien, mon vieux! A tout à l'heure!

Pommier et Jean sortent. Céline les suit. La porte reste ouverte.

Scène V

LA MERE, JUSTIN

LA MÈRE. — Allons, donne-moi ton sac. As-tu tout ce qu'il te faut?... (Elle prend sur le buffet et pose sur la table du linge et des objets.) Tiens, voilà des bas de laine... des mouchoirs... ton peigne, du savon. (Elle range les objets dans le sac pendant que Justin se harnache.) Là... tout y est, tout ce que je peux te donner... tout ce que je peux faire pour toi.

JUSTIN. — Merci, m'man... Ça va bien, sois tranquille... Je ne pars pas pour si longtemps.

LA MÈRE. — Est-ce qu'on sait?... On ne sait jamais!

JUSTIN. — Allons!... n'aie pas de peine.

LA MÈRE. — Comment n'aurais-je pas de peine?... Mais puisque c'est ton devoir... va, mon enfant... Je te recommande d'être prudent... de ne pas t'exposer inutilement. (Justin fait un geste.) Oui, oui, je sais que tu es sérieux, que tu penseras à moi... à nous... Tu me feras savoir où tu es, si vous réussissez... Si vous échouez, reviens vite... Si tu es blessé!...

Sa voix se brise.

JUSTIN. — Allons!... allons, maman!...

On entend battre la générale. Justin met son sac.

LA MÈRE. — C'est l'heure?

JUSTIN. — C'est l'heure.

La mère va ouvrir la fenêtre. On entend des pas cadencés, un cliquetis d'armes, des commandements. Justin achève de se préparer.

LA VOIX DE PATERNEAU, dans l'escalier. — Tu descends, Pommier?

JUSTIN, par la porte ouverte. — Voilà! (Il prend son fusil, il va vers la pièce voisine.) Je vais embrasser Cécile. (Il revient.) Elle dort!

LA MÈRE. — Tu as bien tout ce qu'il te faut?

JUSTIN. — Oui, m'man.

Roulement du garde à vous.

LA MÈRE. — Tiens, prends encore quelques sous.

JUSTIN. — Je n'en ai pas besoin. Garde ça pour les petites!... Allons, au revoir, à bientôt!... (Ils se regardent. Puis, d'un même mouvement, se pressent dans les bras l'un dans l'autre, s'embrassent. Justin laisse alors son fusil sur son bras, prend dans ses deux mains la tête de sa mère, la regarde, puis l'embrasse voracement sur ses cheveux, son visage, ses vêtements.) N'aie pas peur, ma vieille.

LA MÈRE, pâle et souriante. — Je n'ai pas peur, mon petit!

Elle le conduit vers la porte.

JUSTIN, sur le seuil, sa mère tenue par les épaules, d'une voix un peu hésitante. — Tu sais tout ce que je pourrais te dire... Jean est un bon garçon, il t'aiderait... Fais attention au père et aux petites.

La mère fait un signe, ne pouvant plus parler. Ils s'embrassent de nouveau, en silence. Justin sort.

LA MÈRE. — Je ne le verrai plus.

La mère va vers la fenêtre. Commandements. Bruit d'une troupe en marche. Le tambour bat. Chant de *la Marseillaise*.

CHŒUR DE VOIX, dans la rue, en décroissant.

Allons! enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé,
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans ces campagnes, etc

Puis, au loin:

Aux armes, citoyens..., etc.

La mère reste près de la fenêtre, debout, écoutant les pas qui s'éloignent, les chants.

RIDEAU

ENTR'ACTE

TROISIÈME TABLEAU : LA CAPITULATION

Six heures du matin, le 28 janvier 1871. La rue des Amandiers. On aperçoit, au fond, le clocher de l'église de Ménilmontant. Au premier plan à droite, la boucherie séparée de la maison des Pommier par une rue formant carrefour. Boutiques fermées. Réverbère allumé. Quelques lumières aux fenêtres. Au lever du rideau, une file de femmes, d'enfants emmitouflés, encapuchonnés, attendent l'ouverture de la boucherie. Paterneau et Chaudron sont de faction à la porte de la boucherie. Des enfants battent la semelle, sifflent dans leurs doigts. Petit jour gris. Reflet d'aurore au ciel.

Scène première

PATERNEAU, CHAUDRON, CELINE, Mme CHARLES, Mme LEGRAND, UNE VIEILLE FEMME, FEMMES, UN VIEUX, JEUNES FILLES, ENFANTS, à la porte de la boucherie, puis LA FORTIN, LE BOUCHER LEGRAND et LE LAITIER.

1re FEMME. — Est-ce que ça ne va pas bientôt ouvrir!

Mme CHARLES. — Oui, il y a assez longtemps qu'on est là.

CÉLINE. — On commence à être glacé.

1re FEMME. — Donne-moi le bras, serre-toi contre moi, ma mignonne.

UNE PETITE FILLE. — Oh! moi aussi, j'ai rien froid!

2e FEMME. — Attends... Là!... Mais qu'est-ce que tu as donc sur la figure?

LA PETITE FILLE. — C'est un nez en velours que maman m'as mis pour avoir chaud.

2e FEMME, en riant. — On ne sait quoi inventer, mais on gèle tout de même.

1re FEMME. — Depuis que nous sommes là, j'peux pas arriver à me réchauffer. (A sa voisine.) Et vous?

3e FEMME. — Naturellement que c'est pareil!... Nous sommes logées à la même enseigne...

Mme LEGRAND. — J'crois qu'il n'a pas encore fait si froid.

4e FEMME. — On dit ça chaque fois.

2e FEMME. — J'aime mieux la neige, on ne sentait pas le pavé.

3e FEMME. — Ou la pluie, il faisait tiède... Cette nuit le froid vous coupe la figure.

Mme CHARLES. — Oui, ça pince.

Une femme passe avec un morceau de pain.

Mme LEGRAND. — Est-ce qu'il fait meilleur à la porte du boulanger?

LA FEMME. — Oui, y a des bouches de chaleur.

Tout le monde rit.

3e FEMME. — Nous allons y aller, s'il y fait si bon que ça!

UNE AUTRE FEMME, passant. — Ne la croyez pas, on était dans un courant d'air.

LA FORTIN, entrant. — Comment, c'est pas encore ouvert?

1re FEMME. — Faut prendre votre tour.

3e FEMME. — On ne passe pas avant les autres.

VOIX DIVERSES. — A la queue!... A la queue!

LA FORTIN. — On y va! Mais j'voulais le réveiller, l'patron! Qu'est-ce qui fiche donc?

Mme LEGRAND. — Ça, c'est vrai.

3e FEMME. — Il fait la grasse matinée.

LA FORTIN. — Faut l'réveiller! Eh! là-haut, l'marchand d'chevaux!

2e FEMME. — Nous attendons pour notre pot-au-feu!

LA PETITE FILLE. — A la boutique!

On entend sonner trois coups à l'église.

CHAUDRON. — Sept heures moins le quart.

PATERNEAU. — Encore un peu de patience. (Entre Legrand.) Ah! voilà Legrand, c'est bon signe...

LEGRAND. — Salut et fraternité. (Il va vers la boucherie.) Il n'est pas encore là, le négociant!

CHAUDRON. — Ça ne va pas tarder!

LA FORTIN. — Si c'est pas honteux!... Nous faire

TROISIÈME TABLEAU. — 28 janvier 1871, 6 heures du matin : la queue à la porte d'une boucherie, rue des Amandiers, à Ménilmontant

venir comme ça, les vieux comme les jeunes. Est-ce qu'on n'aurait pas pu arranger ça autrement?

CHAUDRON, se promenant avec Legrand. — Y a du vrai dans ce qu'elle dit: ça n'a pas été une merveille d'organisation.

LA FORTIN. — Il paraît que c'est mieux fichu qu'ici dans les quartiers chics... On n'est pas forcé de passer la nuit pour avoir sa ration.

LEGRAND. — Si on m'avait écouté au club Favié, on aurait fait tout de suite la distribution à domicile.

UN VIEUX. — On aurait pu au moins faire la distribution dans la journée.

CHAUDRON. — On y pensera quand y aura plus rien à manger.

PATERNEAU. — Ça va être bientôt, alors.

Mme LEGRAND, à Legrand. — Eh bien! Tu ne viens pas me dire bonjour?

LEGRAND. — Ah! tu es là!... Ça va?

Mme LEGRAND. — Tu vois, tout à la douce.

LEGRAND. — Louise va venir te remplacer, elle finit de déjeuner.

Mme LEGRAND. — Ah! C'est bien mon tour!

Un laitier passe.

LA FORTIN. — Tiens, un laitier!

4e FEMME. — D'où qu'il sort, celui-là!

1re FEMME. — Donne voir qu'on y goûte!

PATERNEAU. — Ah! mon garçon! faut pas te promener comme ça avec tes boîtes, c'est pas prudent!

LE LAITIER. — Vous pouvez vous calmer, c'est pas du vrai lait.

2e FEMME. — A la bonne heure!

4e FEMME. — Avec quoi qu'il est fait?

LEGRAND. — On devrait le saisir.

LE LAITIER. — Le patron ne le dit pas, c'est son secret.

Il se sauve.

3e FEMME. — Pas si vite, ta crème va tourner!

4e FEMME. — C'est l' garçon épicier de la rue Delaitre

3e FEMME. — Y s'en chargent là dedans de vous vendre des choses qu'on ne sait pas ce que c'est.

Mme LEGRAND. — Ça, oui! Je leur ai acheté l'autre jour de la farine, c'était fait avec des marrons d'Inde.

PATERNEAU, regardant le ciel. — Allons!... Consolez-vous!... Il va bientôt faire jour.

LA VIEILLE FEMME. — Encore un jour de plus! Qu'est-ce qu'il nous amènera celui-là!

Mme CHARLES. — Rien de bon! Comme les autres.

Mme LEGRAND. — Ça ne peut pourtant plus durer comme ça!

1re FEMME. — Depuis quatre mois et demi bientôt que nous sommes là à attendre...

UNE JEUNE FILLE. — On n'a pourtant pas eu l' temps de s'ennuyer.

LA VIEILLE FEMME. — Oui, toi!... parce que t'es une jeunesse... Mais les vieilles femmes comme moi, qui sont toutes seules, elles ne s'amusent pas beaucoup chez elles, ni dehors.

3e FEMME. — Vous êtes toute seule, la maman?

LA VIEILLE FEMME. — Oui, mon vieux est mort en novembre, il a pris froid, une nuit, là où nous sommes. Moi, je ne pouvais pas venir chaque fois, j'étais malade... maintenant, faut bien que j'y vienne, si j' veux manger.

LA FORTIN. — Moi, j'ai perdu un gosse... et j'en ai un autre qui ne vaut guère mieux.

1re FEMME. — Qu'est-ce qu'il a?

LA FORTIN. — Une bronchite. Je ne sais jamais quand je sors, si je le retrouverai vivant.

3e FEMME. — C'est ce qui nous est arrivé à toutes... Il n'y en a pas une ici qui n'ait de la mort ou de la maladie chez elle... Toi, Céline, c'est ton frère.

PATERNEAU, à Chaudron. — Ce pauvre Justin Pommier, tombé à Buzenval.

CÉLINE. — On l'a rapporté le lendemain... Maman et Jean l'ont vu au Père-Lachaise.

PATERNEAU. — C'était un homme.

CHAUDRON. — C'est comme un crime une mort comme ça!

LA FORTIN. — C'est des crimes aussi tous nos enfants morts.

Mme CHARLES. — C'est tout de même malheureux, des affaires pareilles.

LA FORTIN. — Vous, vous êtes toujours à geindre.

3e FEMME. — Si on vous avait écoutée, on se serait rendu tout de suite.

Mme CHARLES. — Je dis pas ça, je dis que c'est malheureux.

LA FORTIN. — Malheureux ou pas, il n'y avait que ça à faire.

1re FEMME. — Oui, nous autres, nous ne pouvions faire que ça! Venir ici, chercher le pain et la viande, attendre sous la pluie et la neige, voir mourir nos hommes et nos mioches.

CHAUDRON, à Paterneau. — Tu les entends, c'est leur histoire du siège qu'elles racontent là, ces pauvres bougresses de femmes.

PATERNEAU. — Oui, on ne compte jamais que ceux qui tombent sur les champs de bataille. Il y en a d'autres.

CHAUDRON. — Ici, c'est leur champ de bataille, à elles!.. Mais tout de même, vous direz ce que vous voudrez, c'est étrange, on ne bombarde plus depuis hier... Pourquoi?

Mme LEGRAND. — C'est vrai, on n'entend plus rien.

LA VIEILLE FEMME. — Non! on n'entend plus le canon.

LA FORTIN. — Eh bien, et nous, pourquoi qu'on ne tire pas?

LEGRAND. — Il n'y a plus de munitions peut-être!

CHAUDRON. — Ou on discute avec les Allemands.

1re FEMME. — C'est des menteries!...

Mme CHARLES. — A quoi que ça sert, tout ça?

CÉLINE. — Ça sert, ça sert.... Qu'on ne se rendra jamais.

LA FORTIN. — T'as raison, Céline! On les recevra, les casques à pointe.

Mme CHARLES. — En attendant, nous crevons de faim.

LA FORTIN. — Et si ça nous plaît, de crever de faim!

Mme CHARLES. — On ferait mieux de ne pas s'obstiner.

PATERNEAU. — Sept heures. La distribution va commencer.

TOUTES. — Ah! enfin!

1re FEMME. — On va pouvoir rentrer chez soi.

4e FEMME. — C'est pas malheureux!

LEGRAND. — Voilà le boucher qui s'amène.

PATERNEAU — Heure militaire! C't' animal-là ne descendrait pas cinq minutes à l'avance.

CHAUDRON. — C'est déjà bien qu'il ne soit pas en retard.

Mme LEGRAND. — Il ne manquerait plus que ça!

3e FEMME. — On lui démolirait sa boutique.

LEGRAND. — Préparez vos cartons.

Scène II

LES MÊMES, LE BOUCHER

LE BOUCHER, jovial, ouvrant sa boutique. — Voilà! voilà! ne vous impatientez pas.

1re FEMME. — Il est bon, lui, il sort de son plumard!

Tout le monde rit.

LE BOUCHER. — Vous fâchez pas, chacune aura son bifteck.

2e FEMME. — Ils sont chouettes, tes biftecks!

LE BOUCHER. — Il y en a pour tous les goûts. Du filet et du faux-filet, de l'aloyau et du paleron, du gîte à la noix et du plat de côte.

3e FEMME, en riant. — Oh! là là! quoi encore?

LE BOUCHER. — Du bouilli et du rôti, la marchandise est parée... et je donne un peu de sel et de poivre par-dessus le marché.

3e FEMME. — J'aimerais mieux un rôti de veau.

Rires.

4e FEMME. — On ne se rappelle plus c' que c'est, le rôti de veau.

LE BOUCHER. — Voilà, la petite mère! A une autre.

3e FEMME. — Poussez donc pas comme ça!

UN GOSSE. — Ben quoi! On me pousse aussi.

PATERNEAU. — Allons! allons! ne vous disputez pas... tout le monde aura son tour. (Au gosse.) Voyons, reste là, toi, passe pas avant les autres.

LE GOSSE. — On m'attend, maman est toute seule.

1re FEMME. — Alors, passe! (Aux autres femmes.) N'est-ce pas, il peut bien passer?

2e FEMME. — Mais oui, qu'il passe, il est si petit!

3e FEMME. — Je veux bien, moi. Je savais pas que c'était ce mome-là!... On vient chercher un malheureux bout de cheval, et faut encore être bousculé.

PATERNEAU, bon garçon. — Voyons, vous allez nous fiche la paix là dedans, hein?

3e FEMME. — Est-il embêtant aussi, ce gros-là!...

PATERNEAU. — J'ai beau faire, je peux pas maigrir. Je n'ai pourtant que la même ration que vous, la petite mère!

3e FEMME. — Je pense bien.

PATERNEAU. — A la bonne heure, faut pas se fâcher, Avançons! là... tranquillement.

Des femmes entrent à la boucherie, puis en sortent.

Scène III

LES MÊMES, LA MERE, UN COLLEUR D'AFFICHES

LA MÈRE, sortant de chez elle. — Où es-tu, Céline?

CÉLINE, dans la foule. — Ici, maman.

PATERNEAU. — Bonjour mame Pommier.

CHAUDRON. — Bonjour mame Pommier.

LA MÈRE. — Bonjour, monsieur Paterneau... bonjour, monsieur Chaudron. Remonte auprès de ta sœur, Céline, tu dois être fatiguée.

CÉLINE. — Moi, non maman.

LA MÈRE. — Si, va, mon enfant. J'irai chez le boulanger après.

Elle prend la place de Céline.

Mme LEGRAND. — Par ici, madame Pommier.

1re FEMME. — Il n'y en a plus pour longtemps.

LA VOIX DU BOUCHER. — Voilà, madame... A une autre.

PATERNEAU. — Avançons.

LE COLLEUR D'AFFICHES, essoufflé. — Mauvaise nouvelle!... Ça y est!

Il colle une affiche blanche.

LA FORTIN. — Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

1re FEMME. — Quelle nouvelle?

CHAUDRON. — C'est une affiche du gouvernement. Je peux pas lire, j'ai pas mes lunettes.

LA FORTIN. — Je vais la lire, moi! (Regardant l'affiche.) Ils disent que ça va être signé dans quelques heures.

1re FEMME. — Qu'est-ce que ça veut dire?

CHAUDRON. — Ça veut dire que c'est la fin.

LA FORTIN. — Que l'ennemi n'entrera pas dans Paris.

Mme LEGRAND. — Il ne manquerait plus que ça.

1re FEMME. — On se moque de nous.

3e FEMME. — On l'a assez vue, leur affiche de malheur.

Elle arrache l'affiche.

Scène IV

LES MÊMES, VARCOWSKY, SCHNEIDER, GARDES NATIONAUX, puis POMMIER et JEAN

LA FORTIN. — Vous avez lu?... (Elle montre l'affiche déchirée.) Vous savez la nouvelle?

VARCOWSKY. — Oui, nous arrivons de la Place... Paris capitule.

VOIX DIVERSES. — C'est une trahison.

VARCOWSKY. — Plus de pain, c'est pas vrai! Il y en a encore pour un mois. Un mois, vous entendez!

LEGRAND. — Et les perquisitions!... Il y en a des vivres dans Paris!

LA FORTIN. — Alors, on a tout supporté pour en arriver là!

VARCOWSKY. — Non, on ne se laissera pas faire.

1re FEMME. — Vous avez des fusils!

2e FEMME. — Vous vous en servirez.

VOIX DE FEMMES. — Oui, oui!

3e FEMME, montrant l'affiche. — Assez de boniment.

VOIX DIVERSES. — A bas les capitulards!

VARCOWSKY. — Il n'y a pas de temps à perdre. Où sont les autres du bataillon?

On entend le tambour.

LEGRAND. — Les voilà qui arrivent du rempart.

Entrent Pommier, Jean, des gardes nationaux.

VARCOWSKY. — Vous savez ce qui se passe?

POMMIER, brandissant son fusil. — Oui, c'est la capitulation!

JEAN. — Est-ce que nous allons laisser livrer Paris?

LES GARDES et LES FEMMES. — Non! non!

PATERNEAU. — En route!

JEAN, à Schneider. — Qu'en dis-tu, toi, l'Alsacien?

SCHNEIDER. — Ils ont pris Strasbourg et Metz, ils n'auront pas Paris.

Applaudissements.

TOUS. — Bravo l'Alsacien!

VARCOWSKY. — Nous avons manqué notre coup le vingt-deux janvier. Cette fois, on marche pour tout de bon... Tous sur l'Hôtel de Ville.

VOIX DIVERSES. — Oui! oui!... Non! non!

JEAN. — Non, marchons sur les forts!

VOIX DIVERSES. — A bas les capitulards! Pas de capitulation!

JEAN. — Faut d'abord empêcher de rendre les forts! Les marins sont avec nous, ils ne se rendront pas.

SCHNEIDER. — Résistons avec eux.

JEAN. — Alors, à la mairie!... et de là sur les forts.

VARCOWSKY. — Faisons battre le rappel.

JEAN. — Et sonner le tocsin.

VARCOWSKY. — Nous nous en chargeons. (Les deux tambours battent le rappel.) Venez-vous? On va réveiller ceux qui dorment?

Varcowsky, Pommier, Schneider, Legrand, Paterneau, vont frapper aux portes des maisons.

POMMIER. — Oh! là! les hommes du bataillon!

LEGRAND. — En route!

PATERNEAU. — Allons, le 207e.

1er CRIEUR DE JOURNAUX. — Demandez la capitulation, la proclamation du gouvernement!

2e CRIEUR DE JOURNAUX. — La capitulation, l'entrée des Prussiens à Paris!

JEAN. — Partons! (A la mère qui sort de chez le boucher.) A bientôt, la mère!

LA MÈRE. — Qu'allez-vous faire?

JEAN, exalté. — Nous allons empêcher de livrer Paris.

LA MÈRE. — Vous ne pouvez rien. C'est fini, mon petit Jean, résigne-toi.

JEAN. — Si c'est fini, alors Justin est mort pour rien.

LA MÈRE. — Qu'est-ce que je deviendrai, avec mes petites, si tu t'en vas, toi aussi... Et puis, vous serez vaincus une fois de plus...

JEAN. — Avant d'être vaincus, nous leur en ferons voir!

LA MÈRE. — Tais-toi, c'est assez, c'est trop que j'aie perdu Justin. Il a donné sa vie, nous ne devons plus rien.

JEAN. — Je lui ai dit qu'il serait vengé, il le sera! (On entend le tocsin.) Ma place est avec les autres.

LA MÈRE .— Les autres, ils ont tous des femmes, des enfants, des mères... Ils doivent rester près des leurs... Vous ne changerez rien par la violence.

JEAN. — Pendant que nous avons un fusil nous devons en profiter.

LA MÈRE. — Avec un fusil on se fait tuer et voilà tout.

Le tambour se rapproche.

JEAN. — Sois tranquille, va, maman, je reviendrai, mais aujourd'hui, laisse-moi partir encore.

Il la prend dans ses bras, l'embrasse.

LA MÈRE. — Tu m'embrasses comme Justin!

Arrivée d'une troupe qui les sépare. On entend des cris: « A bas les Capitulards! » *la Marseillaise*, clairons, tambours, dans les rues avoisinantes, des gardes nationaux entrent en scène avec deux pancartes sur lesquelles ont lit. « Ne rendons pas les forts! » et « Guerre à outrance! » Cris de: « Vive la République! » Des groupes se forment, des marins arrivent avec leur officier, salués par de nouveaux cris: « Vivent les marins! Vive la République! » L'officier de marine monte sur une borne.

Scène V

LES MÊMES, GARDES NATIONAUX, MARINS, VARCOWSKY, POMMIER, L'OFFICIER DE MARINE

L'OFFICIER DE MARINE. — Citoyens, l'amiral Saisset va prendre la garde nationale sous son commandement. Vous vous réunirez dans les forts de l'Est, et vous les défendrez avec les marins.

TOUS. — Vivent les marins!

L'OFFICIER. — Rendez-vous tout de suite aux mairies!

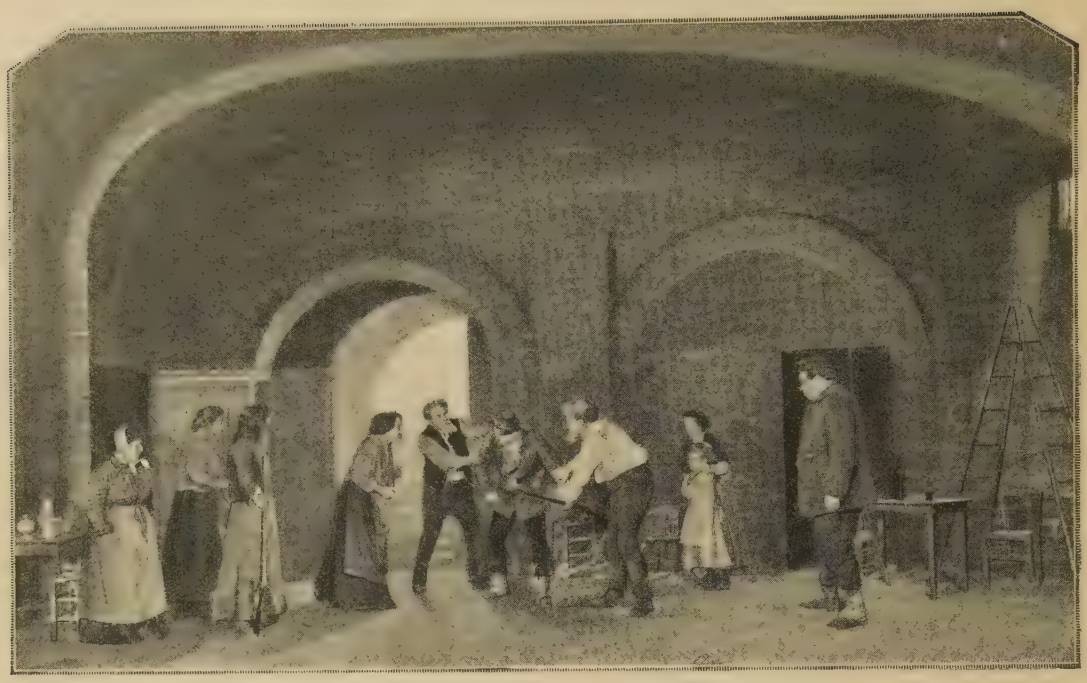
TOUS. — Aux mairies! Vive Saisset! Aux mairies! A bas les capitulards! En avant!

L'OFFICIER DE MARINE, tirant son épée. — En avant, marche! Pour la République... Pour la Patrie!

TOUS. — Pour la République! Pour la Patrie!

Tous se mettent en marche. Défilé au son des tambours et des clairons. *Marche de Sambre-et-Meuse* à l'orchestre.

RIDEAU



QUATRIÈME TABLEAU. Un carrefour de cave dans la maison des Pommier : Varcowsky bouscule ses camarades pour aller se battre au Père Lachaise.

ACTE II

QUATRIÈME TABLEAU : DANS LA CAVE

Carrefour de cave fréquenté par tous les locataires dans la maison des Pommier. A droite et au fond, caves des Pommier, de Paterneau, de Chaudron, de Varcowsky. A gauche, caves de Mme Charles, de Mme Legrand. Une table à droite. Un poêle, une autre table sur laquelle est la lampe allumée des Pommier, un baquet. Une échelle double auprès du soupirail à droite. Une paillasse contre la muraille du fond. L'escalier de la cave au fond à gauche. Eclairages divers dans les caves, lampes, bougies. Au lever du rideau, on aperçoit Mme Charles assise sur le seuil de sa cave, pleurant. Mme Legrand et sa fille épluchent des légumes. Les petites Pommier et Louise Legrand sont assises sur le matelas. La mère va et vient.

Scène première

LA MERE, CELINE, CECILE, Mme CHARLES, Mme LEGRAND, LOUISE LEGRAND

Mme CHARLES. — Oh!... oh!... oh!...

LA MÈRE. — Il ne s'agit pas de pleurer... Moi, je n'y tiens plus. (On entend la fusillade.) Vous entendez... depuis ce matin, ça n'a pas arrêté.

Mme LEGRAND. — Quoi faire?

LA MÈRE. — Je veux y aller voir... Je trouverai bien la compagnie de Jean... Voilà presque deux mois qu'il est dehors. Pendant tout ce temps-là, je l'ai vu quatre fois! La dernière, c'était il y a plus de huit jours. Depuis l'entrée des troupes, pas de nouvelles... Et Pommier qui devait revenir!... Je ne sais pas où il est non plus...

Mme CHARLES. — Et Charles?

Mme LEGRAND. — Et Legrand?

LA MÈRE. — Il faut que je retrouve Pommier... qu'il me dise où est Jean. Il faut que je retrouve Jean...

Mme CHARLES. — Si j'osais, j'irais aussi, mais Charles serait furieux de me voir... Et puis il tombe des obus dans le quartier.

LA MÈRE. — M. Varcowsky a dit qu'il n'y avait pas de danger...

Eclatement d'une bombe, fracas, bruit d'éboulement et de verres cassés. Lueur et fumée dans l'escalier de la cave.

TOUTES. — Oh!...

Mme LEGRAND. — Qu'est-ce qui arrive?...

LOUISE. — La maison est écroulée.

LA MÈRE, à Céline qui va vers l'escalier. — Où vas-tu?

CÉLINE. — Je vais voir.

Mme CHARLES. — Oh! non!

LA MÈRE. — Reste là.

Mme CHARLES. — Voilà comme il n'y avait pas de danger!

Mme LEGRAND. — Pourvu qu'il n'en tombe pas d'autres!... Vous voyez bien, madame Pommier, que vous ne pouvez pas sortir.

CÉLINE, qui est montée sur l'échelle, et qui regarde par le soupirail. — Je vois, maman!... C'est en face... chez M. Varcowsky... La maison a un grand trou auprès de la fenêtre... Tout est cassé.

LA MÈRE. — Veux-tu descendre, Céline!...

Mme CHARLES. — Méfions-nous, s'il en tombait une autre... Oh! oh! oh!

Mme LEGRAND. — Calmez-vous, madame Charles!... c'est énervant...

LOUISE. — Oui, ça effraye... de vous entendre pleurer, dans cette cave.

LA MÈRE. — Nous n'y pouvons rien. Nous sommes comme vous, pour les nôtres.

Mme LEGRAND. — Bien sûr.

La concierge paraît dans l'escalier.

Scène II

LES MÊMES, LA CONCIERGE

LOUISE. — C'est la concierge.

LA CONCIERGE. — Ça va?... Il ne vous est rien arrivé?

Mme CHARLES. — Et vous?... madame Grégoire, vous avez entendu?

LA CONCIERGE. — J' vous crois!... j' suis pas sourde... Y en a un dégât!

LA MÈRE. — Ça ne fait rien, il faut que je sorte.

LA CONCIERGE. — Oh! vous ne pouvez pas sortir, madame Pommier... On va peut-être se battre dans la rue tout à l'heure...

Mme CHARLES. — Avez-vous bien fermé la porte de la maison?

LA CONCIERGE. — Vous pouvez être tranquille.

Mme LEGRAND. — Ne remontez pas chez vous, si on doit se battre.

LA MÈRE. — Si tout le monde doit rester là, restez aussi.

LA CONCIERGE. — Oh! moi, j' peux pas... faut que j' garde ma loge!... Qui est-ce qui ouvrirait à vos hommes, quand ils reviendront... Et puis les soldats! faut bien que j' sois là pour leur répondre.

Mme CHARLES. — Alors, nous, qu'est-ce qu'il faut que nous fassions?

LA CONCIERGE. — Ce que vous faites, pas autre chose... Restez là et calmez-vous... Il n'arrivera que ce qu'il arrivera... Ne vous faites pas de bile... Vous pouvez être sûres que vous êtes mieux ici que dehors... Là-dessus, je me sauve, j'ai du café sur le feu...

Elle sort.

Mme LEGRAND. — Elle a raison, la mère Grégoire... Si nous faisions comme elle!... Nous avons du café, nous aussi... Donne donc, Louise, ça nous remontera!...

Mme CHARLES. — Oui, c'est ça, un peu de café.

Elle s'attable avec Mme Legrand.

LOUISE. — Voulez-vous, madame Pommier?...

LA MÈRE. — Merci, Louise. Je n'ai besoin de rien pour le moment.

Mme LEGRAND. — Tenez, madame Charles.

Mme CHARLES. — Merci bien, madame Legrand.

Mme LEGRAND. — Dire que nous voilà à prendre notre café, sans savoir où sont nos hommes, et s'ils ont à manger et à boire.

Mme CHARLES. — Ils n'ont peut-être pas à manger, mais vous pouvez être sûres qu'on leur donne à boire.

LA MÈRE. — Malheureusement.

Mme CHARLES. — Oui, malheureusement!... C'est ça qui a fait du tort à la garde nationale!

Mme LEGRAND. — Pour sûr!... Y en a qui ont pris de mauvaises habitudes!

Mme CHARLES. — Qui aurait cru ça de Charles!... Un si brave homme, avant d'être habillé en militaire.

Mme LEGRAND. — C'est vrai, on ne sait plus ce qu'ils étaient dans l' temps... Ce que ça paraît loin.

Mme CHARLES. — Il n'avait pas son pareil, pour la couture. Et s'il revient, ce ne sera pas le même. Il était toujours assis sur son établi à tirer l'aiguille, avec ses lunettes sur le nez... Moi, je travaillais à la machine à côté de lui... On n'avait pas le temps de parler... C'est peut-être son métier qui l'a rendu comme il est aujourd'hui.

LOUISE. — Pourquoi?

Mme CHARLES. — Sans doute qu'il s'embêtait, qu'il était agacé d'avoir toujours les jambes croisées, qu'il avait depuis trente ans des fourmis dans les pieds... Quand la guerre est arrivée, il s'est mis à courir partout avec son fusil. Je n'ai pas pu l'empêcher.

LOUISE. — Il voulait peut-être se rattraper de tout le temps où il n'avait pas pu bouger.

Mme LEGRAND. — C'est comme le mien... Toujours à taper sur ses semelles. Il n'avait de distraction qu'une vieille pie... qui sautait autour de lui, parmi les bouts de cuir... Nous l'avons mangée au mois de janvier.

Mme CHARLES. — La pauvre bête!

LOUISE. — Ce qu'elle était dure!

Mme LEGRAND. — Le soir, c'était comme chez vous... Louise revenait de l'atelier. Je faisais la cuisine... Oui, on était bien tranquille, avant la guerre!

LA MÈRE. — Il y a du vrai dans ce que vous dites. Ils étaient tous paisibles... C'est de la folie, qui a passé sur nous avec tous ces coups de canon! On leur a fait faire à tous un autre métier. Tenez, M. Varcowsky... on n'entendait jamais parler de lui... Aujourd'hui, il est effrayant!...

Mme CHARLES. — C'est lui qui a excité mon mari. Il l'a fait nommer lieutenant comme lui. C'est ça qui a achevé Charles... Il s'est cousu des galons sur toutes les coutures... Il a maintenant un sabre! Pourquoi faire?... Jamais il ne voudra reprendre son aiguille et ses lunettes...

Mme LEGRAND. — C'est comme Legrand. Il ne veut plus faire de souliers... Il aime mieux monter la garde...

LA MÈRE. — Faudra bien pourtant se remettre à travailler...

Mme CHARLES. — Si M. Varcowsky ne les fait pas tous tuer!...

LA MÈRE. — Taisez-vous! c'est vrai qu'ils ne reviennent pas...

Mme CHARLES. — Et la Fortin? Est-ce qu'elle ne vous fait pas peur aussi, celle-là? Elle est capable de nous dénoncer tous!

LA MÈRE. — Eh bien! Elle travaillait comme un chien, pour nourrir ses gosses.

Mme CHARLES. — Elle ne savait même pas de qui ils étaient, ses gosses!

LA MÈRE. — Elle les aimait tout de même!... On peut dire qu'ils sont morts du siège, ces pauvres mioches...

Mme CHARLES. — C'est une mauvaise femme...

LA MÈRE. — C'est une malheureuse... Elle a été hébétée et puis elle est devenue comme une sauvage.

On entend un bruit de pas dans l'escalier.

CÉCILE. — C'est papa!

Pommier et Chaudron entrent précipitamment, les vêtements en désordre, déchirés.

Scène III

LES MÊMES, POMMIER et CHAUDRON

POMMIER. — C'est nous!...

CÉCILE. — Papa... mon papa...

LA MÈRE. — Et Jean?

CHAUDRON. — Bonsoir, la compagnie!

Mme CHARLES. — Vous n'avez pas vu Charles?

POMMIER, allant se laver les mains. — Non, madame Charles, je ne l'ai pas vu... Ni Jean, non plus... Y a plus que Belleville et Ménilmontant qui résistent... Tout est fichu... C'est le sauve-qui-peut...

CHAUDRON. — Faut que je me lave les mains aussi. Allez, madame Pommier, j' vous le ramène pour de bon... Y a plus rien à faire...

Mme LEGRAND. — Et Legrand?

CHAUDRON. — Il est peut-être aux Buttes-Chaumont... et Jean aussi... C'est le chemin de la maison.

LA MÈRE. — Aux Buttes-Chaumont... Jean est aux Buttes-Chaumont? Vous êtes sûr, monsieur Chaudron?... Et toi aussi, Pommier?

Mme CHARLES. — Et le mien?

POMMIER. — Je ne l'ai pas vu... On m'a dit qu'il était à la mairie du XIe.

Mme LEGRAND. — Vous ne savez pas où ils sont?...

POMMIER. — C'est pas facile à savoir... C'est une débandade... la compagnie a été dispersée...

Mme LEGRAND. — Mais enfin, où les avez-vous laissés?

POMMIER. — Ah! est-ce qu'on sait!... On s'est perdu à la place Blanche... Nous n'avons pas pu arriver aux Buttes-Chaumont.

Mme LEGRAND. — Est-ce qu'ils vont rester là?

POMMIER. — On ne pourra pas y tenir longtemps. (A la mère.) Jean sera bientôt ici, va!...

LA MÈRE. — Tu crois?... Si tu pouvais dire vrai? Mais ne reste pas comme ça... mon pauvre homme. Et vous non plus, monsieur Chaudron. Il faut changer de vêtements.

CHAUDRON. — Oh! c'est rien à faire!... avec un canif ou des ciseaux...

CÉLINE. — Tenez, monsieur Chaudron.

CHAUDRON. — C'est pas plus difficile que ça.

Il découd la bande de son pantalon, aidé de Mme C...

LA MÈRE. — Et toi, Pommier?... Je vais t'aider.

Mme LEGRAND. — Et vos fusils?...

POMMIER. — On les a cassés... fichu les morceaux en l'air.

CHAUDRON. — C'est fait! Ah!... mon képi. Qu'est-ce qu'on va faire de ça?...

LA MÈRE. — Là... dans le poêle... Donnez!

CHAUDRON. — Merci, mame Pommier.

LA MÈRE. — Attends, toi, Pommier. (Elle lui apporte un veston.) Vous devez avoir faim, toi et monsieur Chaudron. Puisque vous êtes là, maintenant, je peux sortir... Je n'ai plus de pain, plus rien...

Mme LEGRAND. — Je peux toujours vous donner du pain.

LA MÈRE. — Je veux bien, merci... je vous le rendrai tout à l'heure.

Elle va vers la cave de Mme Legrand, revient avec un morceau de pain.

CHAUDRON. — Faudra faire attention, mame Pommier, y a toujours Montmartre qui répond au Père-Lachaise... Il peut encore en tomber sur le quartier...

LA MÈRE. — Soyez tranquille... On y est habitué. Tenez, monsieur Chaudron et toi, Pommier, mangez un peu, il y a du vin... du café.

CÉLINE. — Il est tombé un obus, chez M. Varcowsky.

CHAUDRON. — Oui, on a vu ça en arrivant...

LOUISE. — Voulez-vous que j'aille avec vous, madame Pommier?

CÉLINE. — Et moi, maman?

LA MÈRE. — Non, mademoiselle Louise... Et toi, reste là aussi, Céline. (A Pommier) Si Jean revient, garde-le.

POMMIER — Tu peux t'en fier à moi! Je reste là... Il restera comme moi...

LA MÈRE. — Vous aussi, monsieur Chaudron?... Je compte sur vous!

CHAUDRON. — Soyez tranquille, mame Pommier.

LA MÈRE. — Et vous, madame Charles, avez-vous besoin de quelque chose?

Mme CHARLES. — Je n'ai pas faim... Je n'aurai plus jamais faim.

LA MÈRE. — Allons! vous prendrez un peu avec nous de ce qu'il y aura...

Elle sort.

CHAUDRON, assis en face de Pommier. — C'est fini d'être des soldats, nous voilà redevenus des ouvriers.

CÉCILE. — Dis, papa, il est toujours prisonnier, Justin?

POMMIER. — Oui, ma fifille.

CÉCILE. — Il reviendra, dis, papa?

POMMIER. — Oui, fifille.

CÉCILE. — Et Jean?...

POMMIER. — Jean aussi... plus tard... quand la guerre sera finie.

CÉCILE. — Ils sont toujours méchants, les Prussiens, dis?...

CÉLINE. — Oui, ma chérie, très méchants... Allons, viens avec moi... Laisse papa tranquille.

POMMIER. — Mais non... ça ne fait rien... Ce pauvre petit coco!... Y a longtemps qu'il n'a pas vu son père... On va encore prendre un verre de vin, hein, Chaudron?

CHAUDRON. — C'est pas d' refus.

POMMIER. — Nous sommes bien fichus, cette fois-ci, mon vieux Chaudron! Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de plus?... Encore une fois vaincus, comme en Juin 48!... Nous voilà maintenant dans les caves.

CHAUDRON. — C'est pas rigolo...

POMMIER. — C'est notre fin à nous deux, mon pauvre Chaudron...

CHAUDRON. — Tu parlais de 48... Tu te souviens du 24 février?...

POMMIER. — Comme si c'était hier... Le jour où on a proclamé la République à l'Hôtel de Ville, les rues grouillaient de foule... Les quais, les ponts, la rue Saint-Antoine, tout était noir de monde... J'entends encore les cris des journaux, les roulements des tambours, la *Marseillaise*, le pas de la garde nationale...

CHAUDRON. — Et les étudiants, les ouvriers qui arrivaient bras dessus, bras dessous... des prêtres qui portaient des crucifix auprès des drapeaux et qui s'en allaient bénir les arbres de la liberté!...

POMMIER. — Et toi, te rappelles-tu le geste de Lamartine à la fenêtre?... Y a eu un grand silence... C'était magnifique...

CHAUDRON. — Oui, je me souviens!

POMMIER. — Eh bien, la proclamation de la Commune, c'était aussi beau!... Quel soleil! Et des branches de lilas à tous les fusils!...

CHAUDRON. — Oui, on croyait encore une fois que c'était le bonheur universel!... Et maintenant la mitraille crache sur nous... Nous ne sommes plus que de la canaille.

Mme CHARLES, dans sa cave. — Oh! oh! oh!

Mme LEGRAND. — Voyons, ne pleurez pas comme ça, madame Charles.

POMMIER. — Il reviendra, votre mari...

LOUISE. — Mais oui, ne vous tourmentez pas, madame Charles.

POMMIER. — Ah! ces sacrées femmes!... Il a fait comme les autres, quoi!

Mme CHARLES. — Quand vous me direz ça tout le temps!... C'est plus fort que moi. Ce qui me fait tant de peine, c'est que Charles est peut-être allé fusiller l'archevêque... Charles, qui est un si brave homme! On était des honnêtes gens... on est presque des assassins à c't' heure...

Mme LEGRAND. — Mais non, madame Charles.

LOUISE. — Vous êtes une brave femme!

CHAUDRON, se levant, effaré. — Des assassins, voyez-vous ça?

POMMIER, de même. — Eh bien, et les autres? On n'est pas des assassins, parce qu'on se défend!

CHAUDRON. — On rend la pareille, voilà tout!

POMMIER. — A la tienne, mon vieux...

CÉLINE. — Voulez-vous que je vous aide à faire votre dîner, mame Legrand?

Mme LEGRAND. — Je veux bien, Céline, si tu n'as pas autre chose à faire.

CÉLINE. — Je n'ai rien pour l'instant.

CHAUDRON. — Comment ça va t-il finir, tout ça?...

On entend des pas dans l'escalier.

Scène IV

LES MÊMES, PATERNEAU

POMMIER. — Qui vient là? C'est toi, Jean?

CHAUDRON. — Non, c'est ce vieux Paterneau.

PATERNEAU, entrant fébrilement, et déposant son fusil contre la muraille, auprès de l'escalier. — Ah! mes amis, le XIe est envahi!... Les soldats sont partout! Des hommes, des femmes, sont arrêtés, parce qu'ils ont les mains noires... Comme moi... (Il va se laver les mains.) J'ai pu me sauver par une maison à deux issues... Enfin! quoi! Il n'y a plus rien à espérer. C'est la défaite!

CHAUDRON. — Y a plus qu'à se tirer de là comme on pourra!

Mme LEGRAND. — Ah! encore quelqu'un...

CHAUDRON. — C'est Varcowsky.

Scène V

LES MÊMES, VARCOWSKY

VARCOWSKY, en lieutenant, son costume noir de poudre. — Salut!

POMMIER. — Quelles nouvelles?... D'où venez-vous?...

VARCOWSKY, allant vivement vers sa cave, où on le voit allant et venant, prenant des cartouches. Il parle dans sa cave. — Des Buttes-Chaumont!... Tout le monde s'est replié sur le Père-Lachaise...

CHAUDRON. — A quoi bon?

VARCOWSKY. — Pour lutter jusqu'au bout.

Mme LEGRAND. — Enfin! où sont-ils donc les Versaillais?...

POMMIER. — Ils sont partout!

CHAUDRON. — Nous allons être pris... Il n'y a plus

rien à faire! Je renonce à la partie... Faites-en autant, Varcowsky, croyez-m'en...

VARCOWSKY. — Il reste le Père-Lachaise, c'est pas facile à prendre.

CHAUDRON. — Il sera pris demain... peut-être ce soir...

VARCOWSKY. — Non! de là nous dominons Paris... Nous redescendrons, nous reprendrons les quartiers, rue par rue. Le faubourg du Temple tient bon... Si on veut, tout sera sauvé... Nous aurons leur peau...

CHAUDRON. — C'est eux qui auront la nôtre.

VARCOWSKY. — Nous avons les égouts, pour tout faire sauter, nous ensevelir sous les décombres.

PATERNEAU. — Pourquoi faire?

CHAUDRON. — On a assez fait comme ça!

VARCOWSKY, sortant de sa cave, se versant un verre de vin, et buvant. — C'est la faute aux clampins, tout ce qui arrive... Y avait sur le papier une armée de 200.000 hommes, mais y en avait que 50.000 qui se battaient, et encore! C'étaient toujours les mêmes... On relevait jamais les postes... Pendant ce temps-là, les autres ne faisaient que toucher leur trente sous!

Mme LEGRAND. — Beaucoup ne sont restés que pour ça, monsieur Varcowsky...

VARCOWSKY. — Parbleu!

CHAUDRON. — Faut dire aussi que les chefs ont fichu le camp... que les comités se sont évanouis...

VARCOWSKY, allant se laver les mains. — On n'a pas besoin de chefs quand on veut se battre!

CHAUDRON. — Il n'y a plus de munitions... plus d'argent. On n'y peut rien... il ne reste que des débris de bataillons!... On est vaincu... faut en prendre son parti!...

VARCOWSKY. — Jamais!...

CHAUDRON. — Nous voulions venger le siège, faire une société meilleure au pauv' monde... C'est pour ça, que nous avons lutté... On luttera encore après nous! N'est-ce pas, mon vieux Pommier!... On n'a pas réussi... D'autres s'y prendront autrement!...

VARCOWSKY. — La vie est trop courte... Je n'ai pas le temps d'attendre.

Mme CHARLES. — Valait mieux rester tranquille, monsieur Varcowsky.

Scène VI

LES MÊMES, LA MERE

LA MÈRE. — Et Jean?

POMMIER. — Pas encore revenu...

LA MÈRE. — Hélas!

Elle chancelle.

POMMIER, la soutenant. — Qu'est-ce que tu as?

LA MÈRE. — C'est affreux... ce que je viens de voir.

TOUS. — Quoi donc?

LA MÈRE. — Sur la Chaussée, sous les obus... une foule entraîne des prisonniers, les injurie, hurle à la mort... les pauvres gens marchent sous les huées, les coups.... Des furieux brandissent leurs fusils... Je n'ai eu que le temps de m'adosser à une boutique... C'était comme un ouragan qui passait... On m'a dit qu'on les emmenait rue Haxo... Heureusement que je n'ai pas vu Jean dans cette foule...

VARCOWSKY. — Où sont-ils?

LA MÈRE. — Ils s'en vont par la rue de la Mare.

VARCOWSKY. — C'est bon, j'y vais...

Tous l'entourent, veulent l'empêcher de passer.

POMMIER. — Varcowsky, restez là...

Mme CHARLES. — Monsieur Varcowsky, je vous en supplie!

VARCOWSKY. — Ne vous occupez pas de ça, vous, vieille dévote!

POMMIER et CHAUDRON. — Varcowsky!...

LES FEMMES. — Monsieur Varcowsky!

VARCOWSKY. — Assez!

Mme CHARLES. — Il est comme mon pauvre Charles.

LA MÈRE. — Vous ne vous en irez pas, monsieur Varcowsky!

VARCOWSKY. — Pourquoi ça?

LA MÈRE. — Parce que votre place n'est pas là.

VARCOWSKY. — Il y en a bien qui y sont...

LA MÈRE. — Ce sont des hommes ivres... ou des forcenés...

POMMIER. — Vous ne passerez pas!...

Scène VII

LES MÊMES, LA FORTIN

LA FORTIN, dans l'escalier. — Alerte!... vous autres!... Varcowsky!... Paterneau!... Pommier!...

Mme CHARLES. — C'est la Fortin, je reconnais sa voix!

LA FORTIN, paraissant. — Les soldats seront bientôt ici!... Ils sont déjà au bas de la Chaussée... On demande des hommes au Père-Lachaise...

VARCOWSKY. — Vous entendez, on demande des hommes!...

CHAUDRON. — Ecoutez un vieux comme moi!... Restez là tous les deux, puisque les soldats sont dans le quartier.

VARCOWSKY. — Ce n'est pas vous qui les empêcherez de passer!... Vous êtes là à manger et à boire, pendant que les autres se font tuer.

CHAUDRON. — Ah! vous n'êtes pas juste, Varcowsky!

POMMIER. — En v'là assez!... On a fait autant que vous!... et avant vous!...

VARCOWSKY. — On continue... Moi, je ne lâche pas.

LA FORTIN. — Ils ont peur!...

VARCOWSKY. — J'aime mieux être mort que vivant, si je suis vaincu!... Vous n'avez pas du sang de révolté dans les veines, vous autres! race d'esclaves!... Il faudrait vous forcer à marcher!... Qu'est-ce que ça fait, la défaite!... même les défaites servent à quelque chose.

POMMIER. — C'est de la folie!

PATERNEAU. — Y a plus rien à faire!... La Commune est vaincue!

LA FORTIN. — Vaincue!... Ah! les lâches!... Tu es de ceux qui jettent leur flingot dans la rue, toi!...

PATERNEAU, montrant son fusil. — Mais non!... le v'là!...

LA FORTIN. — Tu désertes, alors?... Eh bien je le prends, ton fusil!... J'y vais, moi, au Père-Lachaise.

Elle prend le fusil et sort.

VARCOWSKY, bousculant Pommier et Chaudron. — Allons! laissez-moi passer!... Arrière, ceux qui veulent vivre.

LA MÈRE. — Et Jean!... Rendez-le-moi!... Ramenez-le-moi!

VARCOWSKY. — J'y resterai plutôt avec lui.

On entend une sonnerie de clairon lointaine.

PATERNEAU. — Eh bien!... ils sont fous!.. J'ai toujours été au premier rang!... Tu le sais bien, toi, Pommier! Et toi aussi, Chaudron!

POMMIER. — Mais oui, mon vieux.

CHAUDRON. — Mais oui, Paterneau!... Mais, il n'est que temps!... Ton képi!... Ta vareuse... (Paterneau se déshabille.) Là, ça y est!

LA MÈRE. — On n'entend plus la fusillade.

Silence. Sonnerie rapprochée de clairons.

CÉLINE, sur l'échelle. — Maman!... les voilà!...

POMMIER. — Quoi? qu'est-ce que c'est?

CÉLINE. — Les soldats!... je vois leurs guêtres!...

Pommier fait descendre sa fille de l'échelle.

LA MÈRE. — On ne m'empêchera plus de le rejoindre!... Jean!... mon petit Jean!...

Elle sort violemment.

CINQUIÈME TABLEAU : LE PÈRE-LACHAISE

Avant le lever du rideau, on entend la canonnade, les coups de fusil, les feux de salve, des pas précipités, des ordres, des appels, des cris. Puis un dernier feu de salve. Le rideau se lève sur l'allée du Père-Lachaise qui passe entre le tombeau de Morny et le buste de Balzac. Des canons démontés, des arbres hachés par la mitraille. Au loin

CINQUIÈME TABLEAU. — Au Père-Lachaise : la mère Pommier réclame son fils Jean.

Paris en feu. La scène est pleine de fumée. Les tombes et les caveaux sont bouleversés. Débris de couronnes, de pierres tombales, des fusils, des baionnettes, çà et là. Le cadavre de Varkowsky étendu au milieu de la scène, sur un affût de canon brisé.

Scène première

LA MERE, seule.

LA MÈRE, montant du fond, à travers les tombes. — Jean!... mon petit Jean!... Où est-il?... On s'est battu, ici (Elle aperçoit un corps étendu, se penche.) Ah!... encore un!... Ce n'est pas lui!... C'est Varcowsky! Il a du sang plein la figure... Jean n'est pas là!... Mais où est-il?... Parti!... Prisonnier, peut-être!... S'il pouvait être prisonnier!... (On entend des coups de feu à gauche.) On se bat encore de ce côté... C'est sur lui que l'on tire, peut-être... Jean!...

Elle sort par la gauche.

Scène II

LE CLAIRON, LE LIEUTENANT, SOLDATS, DEUX MARINS, UN FEDERE, LA FORTIN

Un clairon paraît, suivi du lieutenant, il sonne le rassemblement. Des soldats arrivent de tous côtés, se rangent autour du lieutenant. Des soldats viennent par la droite emmenant deux marins insurgés, puis un fédéré.

1er MARIN, criant. — Nous n'avons pas voulu rendre les forts.

UN SOLDAT. — Allons!... en route!... plus vite!...

2e MARIN. — Si je suis là, c'est que je n'ai pas voulu être prisonnier en Prusse!...

Ils sortent.

UN FÉDÉRÉ, conduit par deux soldats. — Nous avons refusé de rendre Paris!...

UN SOLDAT. — Vous vous expliquerez ailleurs!...

Ils sortent. D'autres soldats entrent, avec la Fortin, qui se débat violemment.

LA FORTIN, décoiffée, hurlante. — Eh bien, oui!... j'ai fait le coup de feu! Et puis après...

UN SOLDAT. — Marchez!...

LA FEMME FORTIN. — C'est moi qui ai brûlé Paris... Regardez. (Elle montre Paris en feu.) Brûle donc, sale ville de misère!

UN SOLDAT. — Assez comme ça!...

LA FORTIN. — Et maintenant, vous pouvez me fusiller!...

UN SOLDAT. — Marchez donc! ou on vous fusille sur place!... Marchez!.. ou nous tirons.

LA FORTIN. — Ici ou ailleurs, qu'est-ce que ça me fout!... On me laisserait en vie, que ça ne me rendrait pas mes gosses...

Les soldats l'entraînent.

Scène III

LE LIEUTENANT, LE CAPITAINE, LA MERE, UN SERGENT, DES SOLDATS

LE LIEUTENANT, jeune, presque imberbe. — Conduisez votre section derrière le cimetière, à la porte de la rue des Rondeaux!

UNE VOIX, à gauche. — Oui, mon lieutenant!...

LE CAPITAINE, entrant par la droite, vieux, grand, maigre, la moustache grise, le visage grave. — Lieutenant, faites empêcher toute circulation autour du Père-Lachaise...

LE LIEUTENANT. — Oui, mon capitaine... (A la cantonade.) Vous entendez... toute circulation!...

LA VOIX, à gauche. — Oui, mon lieutenant!...

LE CAPITAINE. — Des postes à tous les ronds-points... des factionnaires à l'entrée de toutes les avenues...

LE LIEUTENANT. — Oui, mon capitaine. (A ses hommes.) Nous, restons ici... Un homme de garde dans chaque sentier... explorez les environs... Amenez tout ce que vous trouverez... A la moindre résistance, tirez!...

LA MÈRE, paraissant à gauche. — Jean!... Où est-il?...

LE LIEUTENANT, l'apercevant. — Qu'est-ce qu'elle fait là, celle-là?... Qu'est-ce qu'elle veut?... Par où est-elle entrée?...

LA MÈRE. — Je cherche Jean... mon fils Jean!...

LE LIEUTENANT, la toisant. — C'est une pétroleuse!... Au mur!... Avec les autres!...

On entend des détonations.

LA MÈRE, désespérée, se jette vers le lieutenant. — Oui... avec les autres !... avec mon fils, mon Jean!...

LE LIEUTENANT, violemment. — Au mur!... (A ses hommes.) Allez!... emmenez-la!... Au mur!...

Des hommes vont pour saisir la mère.

LE CAPITAINE, au lieutenant, d'une voix rude. — Qu'est-ce que vous faites?... Vous voyez bien ce que c'est!... Pas d'ordres comme ça!...

LE LIEUTENANT. — Mon capitaine...

LE CAPITAINE. — Pas d'ordres comme ça, vous dis-je!.. C'est assez!... Regardez seulement cette femme, et tâchez de comprendre... (Le lieutenant recule. A la mère.) Qu'est-ce que vous faites ici, madame?...

LA MÈRE. — Mon fils... je veux mon fils... je veux mon fils!...

LE CAPITAINE. — Etes-vous sûre qu'il soit ici?

LA MÈRE. — Oui, monsieur, il y est venu... avec les autres... C'est mon plus jeune... Et j'ai déjà perdu l'autre, il a été tué à Buzenval... Vous étiez peut-être là aussi, vous, monsieur... vous avez vu que tout le monde a fait son devoir...

LE CAPITAINE. — J'y étais... oui, madame... tout le monde a fait son devoir...

LA MÈRE. — Il a voulu venger son frère... Le jour où Paris s'est rendu... il est devenu fou... comme tous... Il est allé se battre... contre vous... mais il faut lui pardonner... Il est si jeune... Il n'a pas vingt ans... On ne tue pas les enfants, n'est-ce pas, monsieur?

Elle tombe à genoux.

LE CAPITAINE. —La guerre est aveugle... mais peut-être aura-t-elle épargné votre fils...

LA MÈRE. — Ah!... la guerre l'a tué, lui aussi!... je le sens!... je le devine!... Et le soleil a éclairé ça!... J'en ai assez de la guerre!... A bas la guerre!...

LE CAPITAINE. — Il faut vous en aller, madame!... Votre place n'est pas ici!...

LA MÈRE. — Je veux le retrouver, avant... Je veux le voir, vivant ou mort!... Où est-il? (Elle se jette à droite parmi les soldats, pour passer.)

LE CAPITAINE. — N'avez-vous personne chez vous?

LA MÈRE, s'arrêtant. — Si, monsieur... mon mari... mes petites filles...

LE CAPITAINE. — Vos petites filles sont inquiètes... Il faut aller les retrouver... et retrouver votre mari... Personne ici ne peut rien pour vous... Allez-vous-en, je vous en prie!... (Il appelle un sergent.) Sergent!...

LE SERGENT. — Mon capitaine!...

LE CAPITAINE. — Vous allez reconduire cette femme chez elle... Où demeurez-vous, madame?

LA MÈRE. — Là... monsieur... dans la rue... tout près...

LE CAPITAINE. — Vous ne la laisserez qu'à sa porte... Vous m'en répondez!

LE SERGENT. — Oui, mon capitaine.

LA MÈRE. — Mais, mon fils, monsieur!...

LE CAPITAINE. — Allez, madame, allez!.. (Il la prend par le bras, la conduit dans l'allée. La mère, machinale, pleure et trébuche.) Retournez chez vous... auprès des vôtres...

LA MÈRE. — Oui, monsieur, auprès des miens... de ceux qui me restent... mais il ne m'en reste plus guère...

LE CAPITAINE, la suivant des yeux. — Allez, pauvre femme!... (Au sergent.) Faites vite, sergent!...

LA MÈRE. — Oui, monsieur... Merci, monsieur.

Le sergent s'en va avec elle.

LE CAPITAINE, au lieutenant. — Commencez-vous à comprendre, lieutenant?... Je reste ici... Vous m'amènerez tous les prisonniers que vous ferez!... Allez!...

LE LIEUTENANT. — Bien, mon capitaine!...

Le capitaine revient au milieu de ses hommes, où il reste immobile, les mains sur la poignée de son sabre.

RIDEAU — ENTR'ACTE

ACTE III

SIXIÈME TABLEAU : CHEZ LES POMMIER

L'orchestre joue la Vague, *d'Olivier Métra. Dix ans après, en 1880. L'intérieur des Pommier, rue de Belleville. Un jour d'été, sept heures du soir. Les mêmes meubles qu'au premier acte. Petite table de cuisine sur laquelle il y a du linge. Le repassage se fait sur la table de la salle à manger. Cartons de rubans, d'étoffes sur une chaise. Livres, brochures, sur une étagère. Deux fenêtres, à gauche, porte d'entrée, porte de la cuisine et porte d'une chambre à droite. Au lever du rideau, la mère finit de repasser du linge. Elle va à la cuisine, reporte son fer refroidi, revient avec un fer chaud. Elle prend du linge, le repasse. Un temps. On frappe.*

Scène première

LA MERE, PATERNEAU

LA MÈRE, son fer à la main, allant ouvrir. — Tiens, monsieur Paterneau!... Quelle bonne surprise!

PATERNEAU. — Bonjour, mame Pommier!... Comment ça va?...

LA MÈRE. — Assez bien! je vous remercie.

PATERNEAU. — Vous repassez?... Toujours travailleuse et économe, mame Pommier.

LA MÈRE. — Faut bien, monsieur Paterneau... (Elle débarrasse une chaise.) Asseyez-vous. (Il s'assied.) C'est bien à vous d'être venu nous voir... Je demande souvent de vos nouvelles à Pommier.

PATERNEAU. — C'est vrai... il y a longtemps que je ne suis venu... Pommier n'est pas là?...

LA MÈRE. — Non, il n'est pas encore rentré... Le samedi, il rentre toujours un peu plus tard... à cause de la paye qui est longue à faire dans sa nouvelle maison.

PATERNEAU. — Qu'est-ce qu'il devient?... On ne le voit plus... Il est toujours en bonne santé, au moins!

LA MÈRE. — Ah!... il a bien changé depuis quelque temps, allez!...

PATERNEAU. — La dernière fois que je l'ai vu, il avait l'air bien portant!

LA MÈRE. — Ne croyez pas ça... La mort de Justin et de Jean l'a beaucoup frappé... Ç'a été pour lui un coup terrible... Moi aussi, je n'ai pas besoin de vous le dire... mais il m'a bien fallu prendre le dessus.

PATERNEAU. — Pardi! pour faire marcher la maison.

LA MÈRE. — Elever et distraire nos filles... Pommier, lui, vous savez, il avait tellement l'habitude de ses deux fils... Il était toujours entre eux deux... C'était comme ses deux bras... Il sortait, il rentrait avec eux... Avant de rien dire, il consultait Justin de l'œil... et puis il parlait, et il regardait Jean... Tous trois se regardaient et se répondaient tout le temps!...

PATERNEAU. — Oui, mame Pommier, je me rappelle!

LA MÈRE. — Mon pauvre petit Jean, qui était si gentil, si bon petit garçon... et qui est devenu si furieux!... Ceux qui l'ont tué ont pu croire qu'il était bien méchant!... Mais non, vous le savez, monsieur Paterneau.

PATERNEAU. — Oui, je le sais, mame Pommier!

LA MÈRE. — Je lui en ai voulu, à mon pauvre Jean, quand il nous a quittés, comme il l'a fait, pour aller se battre!... C'était vrai, ce qu'il disait, je ne l'ai compris qu'après... Justin l'appelait... Il cherchait Justin!... Quel triste temps nous avons traversé, monsieur Paterneau!... qui l'aurait cru, que ces deux grands garçons s'en iraient ainsi avant leur mère!...

PATERNEAU. — Il faut vous consoler avec ceux qui restent!...

LA MÈRE. — Depuis, nous ne nous sommes pas relevés... Nous n'avons pas eu de chance... Je comptais sur le travail pour réparer nos forces, pour apaiser nos chagrins... Pommier a bien repris son métier de peintre en bâtiment, mais il n'a jamais retrouvé de place sérieuse, comme avant la guerre... Il change, il bricole, comme il dit, mais ça n'est plus ça... Comme vous le voyez, il nous a fallu déménager pour prendre un logement moins cher... Ici, nous sommes sous les toits... Nous avions touché quelques sous de ma sœur, morte en 73, et qui avait laissé une petite somme pour Céline et Cécile... mais le chômage, les maladies, ont tout absorbé... Les petites travaillent chez une couturière, mais ça coûte cher, un ménage, avec deux grandes filles!...

PATERNEAU. — Je m'en doute!...

LA MÈRE. — Et puis, le pire, je peux bien vous le dire, monsieur Paterneau... C'est que Pommier a pris de mauvaises habitudes pendant la guerre... Il trinquait bien un peu autrefois, par-ci par-là... Mais, quand il avait ses fils, ils le retenaient!... Vous vous souvenez comme Justin était sévère!... Et comme il avait bien élevé Jean!... Maintenant, Pommier est livré à lui-même, il est faible... et il boit!...

PATERNEAU. — Bah! un petit coup de vin de temps en temps, ça ne fait pas de mal!

LA MÈRE. — Oui, mais quand c'est souvent!... Et si ce n'était que du vin!

PATERNEAU. — Quoi?... de l'absinthe?...

LA MÈRE. — Oui, cela lui arrive... Je suis bien tourmentée, allez!

PATERNEAU. — C'est pourtant un brave homme... Il a bien fait ce qu'il a pu... dans la vie.

LA MÈRE. — Je le sais!

PATERNEAU. — Il faut le prendre par la douceur, ne pas le brusquer... On ne peut pas déshabituer un homme en une fois!

LA MÈRE. — Vous pensez bien que je ne le dispute pas!

PATERNEAU. — Je pense bien!... Et les jeunes filles?

LA MÈRE. — Je vous l'ai dit, elles travaillent chez une couturière, Mme Beausse, rue Julien-Lacroix.

PATERNEAU. — Oui, je les rencontre quelquefois le matin... Elles me disent bonjour... Elles sont sérieuses!

LA MÈRE. — Cécile, oui...

PATERNEAU. — La petite?...

LA MÈRE. — Oui, la plus jeune... Cécile est gentille, réfléchie... J'en ferai une femme, de celle-là... C'est Céline qui m'inquiète... Elle est légère, coquette, frivole... Elle ne pense à rien... Avec ça, un caractère difficile!...

PATERNEAU. — C'est jeune, ça se formera!

LA MÈRE. — Pas si jeune, vingt-deux ans!

PATERNEAU. — Et Cécile?

LA MÈRE. — Dix-sept ans.

PATERNEAU. — Ça pousse!... J'ai vu ça tout petit, pendant le Siège!... Il est bien, votre nouveau logement!

LA MÈRE. — Vous trouvez?... Là, la cuisine... notre chambre... celle des petites... ici, la salle à manger... Dame, c'est haut!

PATERNEAU. — Oui, mais c'est clair!... Et vous êtes dans un joli quartier... vous avez les boutiques de la rue de Belleville... c'est commode!...

LA MÈRE. — Très commode.

Scène II

LA MERE, PATERNEAU, CECILE

CÉCILE, entrant. — Bonsoir, maman!... Bonjour, monsieur Paterneau!... Vous allez bien?...

PATERNEAU. — Très bien, Cécile, et toi?...

CÉCILE. — Je vous remercie, monsieur Paterneau... Je me porte bien... vous voyez!

LA MÈRE. — Ta sœur n'est pas avec toi?

CÉCILE. — Non, maman, elle est allée faire une course pour la patronne... Et qu'est-ce que vous devenez, monsieur Paterneau?

PATERNEAU. — On se laisse vivre, quoi!

CÉCILE. — Et le travail?

PATERNEAU. — On trime tous les jours... et le dimanche, on va aux courses!

CÉCILE, étonnée. — Vous allez aux courses, vous, monsieur Paterneau?

LA MÈRE, la grondant. — Cécile!

PATERNEAU. — Mais oui!... Quel mal y a-t-il à ça?...

LA MÈRE. — En effet, monsieur Paterneau!

PATERNEAU. — Ça vous étonne aussi, mame Pommier?... Qu'est-ce que vous voulez?... J'ai pris cette habitude-là depuis la guerre... Ça m'a distrait, d'abord... maintenant, ça m'intéresse, ça me passionne.

Cécile regarde Paterneau avec curiosité.

LA MÈRE, changeant la conversation. — Et vous vous plaisez toujours à Ménilmontant?...

PATERNEAU. — Certainement!... Qu'est-ce que vous voulez!... Un garçon!... Je vis là depuis bientôt vingt ans... Je connais tout le monde... Tout le monde me connaît... J'y ai mes petites habitudes... Ma vie est réglée comme un papier de musique... Tous les soirs, à la remontée, on prend son verre au café de l'Elysée... Pas d'absinthe, par exemple!... Oh! ça! jamais!... du vin, plutôt!... Et après dîner, on va boire un café sur la Chaussée... On se rencontre avec des vieux copains d'autrefois... On parle du Siège, de la Commune.. Ce sont des souvenirs!...

LA MÈRE, grave. — Oui, ce sont des souvenirs!...

PATERNEAU. — Pour vous aussi, c'est vrai, mame Pommier... Enfin, on fait sa partie de piquet avec le père Chaudron... Vous vous rappelez le père Chaudron?

LA MÈRE. — Je crois bien, monsieur Paterneau... Il est comme vous, il a connu Justin et Jean...

PATERNEAU. — Nous en parlons souvent... et de vous... et de Pommier... Alors, vous comprenez, avec tout ça, je ne tiens pas à déménager... Mais je bavarde, et j'oublie que je suis pressé... Allons! mame Pommier, je me sauve... Bien le bonjour à Pommier!

CÉCILE. — Attendez un peu!... Papa va rentrer.

LA MÈRE. — Oui, attendez-le encore!... Il ne peut tarder maintenant...

PATERNEAU. — Je ne peux pas, mame Pommier... Bien vrai!

LA MÈRE. — Il aurait été si content de vous voir!...

PATERNEAU. — Je reviendrai!

LA MÈRE. — Eh bien, revenez demain déjeuner avec nous, à la fortune du pot... C'est dimanche...

PATERNEAU, riant. — Et les courses?

CÉCILE. — Pour une fois, vous n'irez pas!

PATERNEAU. — Diable!

LA MÈRE. — Allons!... Acceptez!... je serais contente que vous voyez Pommier.

PATERNEAU. — C'est que j'avais justement pour demain un tuyau épatant!

LA MÈRE, souriant. — Un tuyau?... Ça doit être de l'argent perdu!

PATERNEAU, riant. — C'est bien possible... Allons, c'est entendu, je viendrai... Au revoir, mame Pommier... Au revoir, Cécile.

LA MÈRE. — C'est ça, à demain!... Au revoir, monsieur Paterneau!...

CÉCILE, sur la porte. — Au revoir, monsieur Paterneau.

PATERNEAU, dans l'escalier. — Au revoir, Cécile.

Scène III

LA MERE, CECILE

LA MÈRE. — Alors, ton père n'est pas allé vous chercher à la sortie de l'atelier?

CÉCILE. — Non, maman, nous ne l'avons pas vu... Nous avons attendu... et nous sommes parties...

LA MÈRE. — Et tu m'as dit que Céline n'avait pas pu revenir avec toi?

CÉCILE. — Oui, maman, elle m'a quittée en chemin...

La patronne l'a chargée de faire un rassortiment... Je voulais aller avec elle... mais elle m'a fait rentrer pour ne pas t'inquiéter.

LA MÈRE. — Les premières fois, oui, j'y ai cru, à ses rassortiments... au bout de conduite à faire à une camarade... Tout cela n'était que prétextes et mensonges...

CÉCILE. — Pourtant, elle n'est pas méchante, au fond!

LA MÈRE. — Ma foi! je n'en sais plus rien! Toi-même quand tu essayes de la raisonner, tu n'obtiens que des bourrades, ou des haussements d'épaules, avec des railleries... Non, je désespère vraiment d'elle! Je ne comprends pas ce qu'elle a... Depuis quelques semaines je la trouve encore plus changée... Elle n'a plus le même visage... et à la façon dont elle reçoit mes observations, je commence à croire que tous les raisonnements, les tendres ou dures paroles sont inutiles!

CÉCILE. — Ne te décourage pas, maman! Il faut lui parler souvent, la prendre par la douceur.

LA MÈRE. — Je le fais... car j'aime encore mieux la voir rentrer tard que pas du tout... Pauvre Céline! que ferait-elle, livrée à elle-même, perdue dans ce maudit Paris!... Tiens, porte le linge repassé dans la chambre... Je le rangerai tout à l'heure... mets tout ça sur le lit...

CÉCILE. — Oui, maman... Et après, veux-tu que j'aille au-devant de papa?...

LA MÈRE. — Non, j'irai en faisant mes commissions.

Cécile prend le linge pour le porter dans la chambre. Céline entre, vive, coquette. Bagues, broche d'acier, collier de corail.

Scène IV

LA MERE, CELINE, puis CECILE

CÉCILE. — Ah! voilà Céline!...

LA MÈRE. — Eh bien, Céline, voyons!...

CÉLINE. — Quoi?... me voilà!...

Cécile passe dans la pièce voisine.

LA MÈRE. — Bonsoir, mon enfant!

CÉLINE. — Bonsoir, m'man!

LA MÈRE. — D'où viens-tu encore?

CÉLINE. — Pour dix minutes que j'arrive en retard!

LA MÈRE. — Je ne veux pas que tu quittes ta sœur... Je veux que tu rentres avec elle...

CÉLINE. — Oh! la, la, la, la!... Ça va recommencer!... J'ai été voir pour une nouvelle place.

Cécile revient.

LA MÈRE. — Pourquoi ça?

CÉLINE. — Je m'ennuie, là-bas!...

LA MÈRE. — Tu t'ennuies!... En voilà une raison!...

CÉLINE. — Oui, je m'ennuie... je m'ennuie... là!

CÉCILE. — Allons! ne t'énerve pas!

CÉLINE. — C'est embêtant ça, à la fin!... Chaque fois que j'arrive ici, c'est pour me faire attraper!...

LA MÈRE. — Mais non! mon enfant!... Je ne te gronde pas, je te demande simplement ce que tu as fait... Tu sais bien comme je suis inquiète quand l'une de vous rentre en retard, et ça t'arrive souvent, à toi!

CÉLINE. — J'attendais ça!...

LA MÈRE. — Enfin, qu'est-ce que c'est que cette place?

CÉCILE. — Tu gagneras plus?

CÉLINE. — Non, autant...

LA MÈRE. — Alors?...

CÉLINE. — Oui, mais j' serai augmentée.

LA MÈRE. — Cécile m'avait dit que tu étais allée faire un rassortiment.

CÉCILE. — C'est vrai, tu m'as dit ça.

CÉLINE. — Tiens! je ne voulais pas que tu saches où j'allais.

LA MÈRE. — Tu ne devrais jamais mentir.

CÉLINE. — Je commence lundi... Une bonne place, va!... On est plus tranquille que chez Mme Beausse.

LA MÈRE. — Qu'en sais-tu?

CÉLINE. — Marguerite me l'a dit... On n'est pas toujours sur votre dos comme Mlle Rose, la première... Ah! en voilà une qui m'assomme, avec ses observations!

CÉCILE. — Et où est-ce... ta nouvelle maison?...

CÉLINE. — Faubourg du Temple... dans le bas...

LA MÈRE. — Quel numéro?

CÉLINE. — Je ne sais pas.

LA MÈRE. — Comment, tu ne sais pas?...

CÉLINE. — Puisque je te dis que c'est une bonne place!...

LA MÈRE. — Je veux savoir!

CÉLINE. — Au 23 *bis*, là!...

LA MÈRE. — Ne me réponds donc pas comme cela!... Je dois me renseigner. Je suis inquiète... J'ai toujours peur qu'il t'arrive quelque chose.

CÉLINE. — C'est le tort que tu as.

LA MÈRE. — Comment ça?

CÉLINE. — Oui, je me comprends... Tu crois toujours que je fais du mal... Est-ce vrai?

LA MÈRE. — Je ne crois rien... j'ai peur...

Elle entre dans la cuisine.

CÉLINE, entre ses dents. — Tu ne sais pas ce que tu dis!

CÉCILE. — Céline!

CÉLINE. — D'abord, toi, fiche-moi la paix... Ça ne te regarde pas!

LA MÈRE, dans la cuisine. — On ne peut pas te parler!

CÉCILE. — Ne réponds donc pas comme ça, Céline!

CÉLINE. — C'est embêtant, à la fin!

CÉCILE. — Allons! calme-toi!... Tout ça n'arriverait pas si tu ne tenais pas tête à maman comme tu le fais!

CÉLINE. — Toi aussi!... tu vas me faire de la morale!... Ah! mais non!... tu sais, de toi, je n'en veux pas!... En voilà une boîte!

LA MÈRE, revenant avec son papier et se préparant à sortir.) Allons! ne vous chamaillez pas!

CÉLINE. — Tu sors?... (Avec empressement.) Qu'est-ce qu'il te faut? Je vais y aller!

LA MÈRE. — Non, reste là!

CÉLINE. — Pourquoi!... puisque je ne suis pas fatiguée.

LA MÈRE. — Pour aller dans la rue, tu es toujours prête, toi!

CÉLINE. — Mais...

LA MÈRE. — Je ne sais ce que tu as, vraiment, à ne pouvoir tenir en place.

CÉLINE, grommelant. — Bon! bon!... Ne m'attrape pas encore!

LA MÈRE. — Et puis, demain, tu sais, j'irai avec toi voir ta nouvelle patronne.

Elle sort.

CÉLINE, par la porte entre-bâillée. — Tu peux y venir, va!

Scène V

CELINE, CECILE

Cécile porte encore du linge repassé dans la chambre, puis s'installe à la table et achève le travail commencé par sa mère. Céline va vers une fenêtre, regarde dehors, puis se mire dans la glace de la cheminée. Elle va ensuite prendre des cartons de rubans, de soieries, où elle farfouille. Tout en fredonnant, elle se mire encore, se serre la taille d'une ceinture, se met un ruban dans les cheveux. Grand temps.

CÉCILE. — Pourquoi es-tu comme ça avec maman, Céline?

CÉLINE. — C'est vrai, ça... elle a toujours quelque chose de désagréable à me dire!

CÉCILE. — Tu sais bien pourquoi maman te parle ainsi... Et tu as des façons de lui répondre qui la fâchent.

CÉLINE, sèchement. — Elle m'embête!.. et toi aussi!..

CÉCILE, allant vers elle. — Ce que tu es mauvaise!.. Allons!... embrasse-moi! (Elles s'embrassent. Un temps.) Dis

donc?... Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme avec qui tu es allée causer ce soir?

CÉLINE. — Quand ça?..

CÉCILE. — Quand tu m'as quittée.

CÉLINE. — Quand je t'ai quittée?

CÉCILE. — Oui... ne fais pas l'étonnée... je l'ai vu.

CÉLINE. — C'est le frère d'une de mes amies.

CÉCILE. — Quelle amie?

CÉLINE. — Une amie que tu ne connais pas.

CÉCILE. — Ah!... Qui donc?

CÉLINE. — T'es pas curieuse!... Une amie de l'école d'avant la guerre, là!...

Un temps. Elles s'assoient en face l'une de l'autre, dans l'embrasure de la fenêtre. Céline fait un nœud de ruban. Cécile raccommode un bas.

CÉCILE. — Alors?... C'est vrai?... tu veux quitter Mme Beausse?... Elle est gentille, pourtant, la patronne!

CÉLINE. — Possible, mais elle m'assomme!...

CÉCILE. — Ce n'est pas une réponse, ça!

CÉLINE. — T'en veux une, réponse?... Pour que tu ne m'espionnes plus... Es-tu contente?...

CÉCILE. — T'espionner?... moi?... et pourquoi?.. qu'est-ce que tu as?...

CÉLINE. — Flûte!... (Un temps. Cécile se remet tristement à son ouvrage. On entend un orgue qui joue l'air de *Mignon:* « Connais-tu le pays... » Céline lâche brusquement ses chiffons et ses rubans, et toute frémissante va vers la fenêtre.) Oh! c'est chic, la musique!...

CÉCILE, rêveuse. — Oui, c'est beau, la musique!...

Elle s'arrête en proie à l'attendrissement.

CÉLINE, allant à la fenêtre, jette un sou. — Oh! non, une valse, une valse....

CÉCILE. — Tais-toi, Céline!...

CÉLINE. — Laisse-moi tranquille!..

L'orgue joue la valse de *Faust*. Céline saute par bonds d'un bout de la pièce à l'autre. Sa tête et son buste se balancent comme si elle se livrait aux bras d'un danseur. Elle saute, les bras arrondis, les jupes tournoyantes toujours chantante. La mère paraît, Céline s'arrête.

Scène VI

LA MERE, CELINE, CECILE

LA MÈRE. — Pour danser, comme pour sortir, tu n'es jamais en retard.

CÉLINE. — Je ne fais pas de mal!...

LA MÈRE. — C'est vrai... et encore... peut-être!... mais tiens, tu ferais mieux d'aider ta sœur, de raccommoder ou de lire, plutôt que de danser comme une folle!

CÉLINE. — Oh! naturellement!...

Elle hausse les épaules sans que sa mère la voie.

LA MÈRE. — Votre père n'est pas rentré?

CÉCILE. — Non, maman!

LA MÈRE. — Je suis allée au-devant de lui sans le rencontrer... Il se sera encore attardé. (A Cécile, lui montrant la table embarrassée.) Prépare la soupe.

CÉCILE. — Avec quoi?...

LA MÈRE. — Des poireaux et des pommes de terre... Dépêche-toi. (Cécile entre dans la cuisine. A Céline qui se mire dans la glace.) Et toi, tu t'admireras demain!.. Tu n'as donc rien de plus sérieux à faire?

CÉLINE. — Encore!...

Elle se dirige vers sa chambre.

LA MÈRE. — Oui, encore, ma pauvre Céline!... Ne t'en va pas... Je voudrais te dire deux mots... Depuis quelque temps, tu me fais beaucoup de chagrin.

CÉLINE. — Moi!

LA MÈRE. — Je ne peux plus te faire une observation, te parler même sans que tu me regardes avec des yeux mauvais. Pourquoi?... On dirait que tu m'as prise en haine. Pourtant, je t'aime bien, tu le sais. Oh! je t'aime comme j'aime ta sœur, comme j'aimais tes frères... Tu es toujours ma petite fille, ma petite Céline, et, si je te gronde quelquefois, c'est pour ton bien... J'ai le droit d'être en souci quand tu rentres en retard... Voyons! ne prends pas cet air méchant... Radoucis-toi... Dis-moi ce que tu as... As-tu du chagrin?... Allons! parle!...

CÉLINE. — Je n'ai rien!

LA MÈRE. — Je ne pourrai donc jamais t'arracher une parole.

CÉLINE. — Qu'est-ce que tu veux que je te dise?... Je n'ai rien.

LA MÈRE. — Je veux bien le croire... n'importe!... Ecoute-moi bien aujourd'hui... Ecoute-moi comme tu ne m'as jamais écoutée... Tu es une grande fille, et il te faudra bientôt songer à te marier... Cela ne presse pas, je sais, mais tout de même, si tu y penses — car je cherche tout ce qui peut te préoccuper — dis-le-moi franchement... Si tu veux épouser un brave garçon, sérieux, je te promets de t'y aider, et je t'assure que j'en serai heureuse... Réponds-moi... Voyons... Entends-tu?

CÉLINE. — J'entends.

LA MÈRE. — Il faut donc, de ton côté, que tu veilles sur toi plus que jamais... que tu sois sage... sérieuse... que tu renonces à des fréquentations qui ne me paraissent pas dignes de toi... (Céline tressaille.) Je vois que tu m'as comprise.

CÉLINE. — Mais pas du tout!.. Qu'est-ce que tu veux dire?

LA MÈRE. — Voilà plusieurs fois que je t'aperçois, causant avec des jeunes gens du quartier qui me paraissent suspects... qui sont vilains à voir... qui ont la figure mauvaise... un surtout!... (Mouvement de Céline.) Laisse-moi achever... Eh bien!... ta place n'est pas là... tu dois bien te tenir, afin d'éviter que l'on jase sur ton compte.. Nous sommes d'honnêtes gens... et tout ce qui t'approche n'a pas l'air honnête!

CÉLINE. — Qu'est-ce que c'est donc, alors?

LA MÈRE. — Ma foi! je n'en sais rien, mais pas grand'chose de propre, bien sûr!... (Haussement d'épaules de Céline.) Ah! voilà ton père!... je l'entends!... Pense à ce que je t'ai dit!... Fais attention à toi!.. (On frappe.) Non... ce n'est pas ton père... Qui est-ce?... (Allant ouvrir. Pommier paraît). Pourquoi frappes-tu? Tu n'as donc pas ta clef?

Pommier est vêtu d'une blouse blanche et coiffé d'un chapeau noir. Il marche un peu de travers.

Scène VII

LES MÊMES, POMMIER

POMMIER, d'une voix embarrassée. — Ah! si!.. j'ai ma clef...

LA MÈRE. — Tu n'as pas été chercher tes filles à la sortie de l'atelier?...

POMMIER, posant son chapeau et un journal sur l'armoire — Tiens, c'est vrai!... Je n'y ai plus pensé!

Il soupire.

LA MÈRE. — Qu'est-ce que tu as!

POMMIER. — Rien.

LA MÈRE. — Si, il y a quelque chose sûrement... Tu as bu?... (Pommier regarde par la fenêtre.) De l'absinthe?

POMMIER. — Ben quoi?... On a pris la verte avec les camarades... Ça ouvre l'appétit...

LA MÈRE. — Tu as ta semaine?

POMMIER. — Quoi?

LA MÈRE. — Ta semaine?

Pommier fouille dans sa poche, et pose sur la table, en plusieurs fois, des pièces blanches et des sous. La mère compte de l'œil au fur et à mesure, puis, inquiète.

LA MÈRE. — Comment, c'est tout?...

POMMIER, se fouillant à nouveau. — Oui.

La mère fait signe à Céline de sortir.

LA MÈRE. — Eh bien, tu en as dépensé de l'argent!

POMMIER. — J'avais encore une petite dette chez le marchand de vin.

LA MÈRE. — Il te manque seize francs!... Seize francs sur ta semaine!... Tu appelles ça une petite dette!... Je croyais pourtant que c'était fini... tu m'avais juré de ne pas devenir un ivrogne.

Cécile. Céline. La Mère.

SIXIÈME TABLEAU. — Chez les Pommier en 1880 : Céline danse la valse de *Faust*.

POMMIER. — Ivrogne!... tu as le mot dur, parce qu'on a trinqué un peu... Vois, si je me tiens pas droit!..

Il se redresse et oscille.

LA MÈRE. — Oui... mais hier... mais demain... tu vois bien pourtant que tu détruis ta santé... Et puis, pense au tort que tu te fais à l'atelier... Je suis sûre que ton ancien patron a su que tu buvais.

POMMIER, fébrile. — Mais non!... mais non!...

LA MÈRE. — Tu es pourtant aussi bon ouvrier que les autres... On ne les a pas renvoyés, eux!

POMMIER. — Leur tour viendra comme à moi, tu verras!...

LA MÈRE. — Enfin, ne bois plus... ça te fait mal... surtout de l'absinthe... Tu as l'air fatigué... tu es changé, vieilli... Tu ferais bien, au moins pendant quelque temps, de boire de l'eau rougie à tes repas ou du lait, si tu préfères...

POMMIER, se câbrant et riant. — Pfff!... Qu'est-ce qu'ils diraient de moi, les copains?... Mais, ma pauvre femme, de l'eau et du lait, ce n'est pas ça qui me donnera des forces!...

LA MÈRE. — Des forces!... tu vois bien que tu n'en trouves pas dans le vin et l'absinthe.

POMMIER. — Tu crois ça, toi!... Il n'y a que ça, pourtant, pour vous remonter un homme!...

LA MÈRE. — Allons! mon pauvre Pommier, tu déraisonnes... Moi, je ne veux plus que tu boives, parce que cela te fait mal... Tu sais bien quelles mauvaises nuits tu passes quand tu as bu, et quel mal de tête tu as le lendemain... Rappelle-toi que souvent tu n'as pas pu aller travailler... Tu aimes bien ton travail, pourtant, tu es un bon ouvrier, comme étaient Justin et Jean.

POMMIER. — Oui, je suis un bon ouvrier... oui, j'aime bien mon travail... Eh bien, je te promets encore une fois!... Je vais me corriger... je boirai de l'eau rougie... un peu de vin pur, seulement, à la fin du dîner, n'est-ce pas?... Mais plus rien entre les repas. Oh! ça, c'est juré.... C'est vrai que je n'ai pas de plus cruel ennemi que le sacré perroquet!

LA MÈRE. — Eh bien, alors!... puisque tu le sais?...

POMMIER, pleurant tout à coup. — Je te demande pardon de t'avoir fait du mal!...

LA MÈRE. — Allons! allons! ne pleure pas!

POMMIER, toujours attendri. — Ça n'a jamais été exprès... Je t'aime bien, tu sais!... Mon pauvre Justin!... mon petit Jean!... Ça me fait du bien et ça me fait du mal de penser à eux... Et les petites?... (Il rêvasse.) Il faudra surveiller Céline... Cécile, elle, est une bonne petite fille... (Il envoie un baiser.)

LA MÈRE. — Mais oui!.. mais oui!... mon pauvre homme... Nous pouvons encore être heureux avec nos filles... Mais pourquoi me dis-tu tout ça?

POMMIER. — J'aurais bien voulu être heureux avec vous... nous retirer tous à la campagne... dans une maison avec un petit jardin... on aurait eu des lapins, des poules... on aurait respiré un autre air qu'à Paris, pour sûr!...

LA MÈRE. — Allons! pour le moment, ne pense plus à tout ça.

POMMIER, embrassant sa femme. — Si je t'ai fait de la peine, c'était sans le vouloir... J'ai été entraîné, je ne pouvais pas résister... (Il va vers la fenêtre.) Je me promettais toujours de ne plus recommencer, et toujours je retournais à ce sacré comptoir... Je ne sais pas ce qui me poussait... me menait... C'était comme une force... Bien des fois, à la porte, je voulais me sauver... mais ma main prenait la poignée... et j'entrais... sans savoir ce que je faisais... Je t'aime bien, va!....

LA MÈRE. — Tu sais bien que je ne t'en veux pas!

Elle va vers la grande table plier du linge. Le jour baisse. Tout à coup, Pommier regarde fixement le plancher.

POMMIER. — Qu'est-ce que c'est que ça?...

LA MÈRE, alarmée. — Quoi donc?...

POMMIER, se levant et se sauvant vers le fond. — Là!... là!... là!... Un chien!... Il va me mordre!

LA MÈRE. — Mais non, Pommier, calme-toi!

Céline et Cécile paraissent.

POMMIER. — Retire-toi... Tu vois bien qu'il est enragé!...

LA MÈRE. — Mais où?... où?...

POMMIER. — Là!... là!... tu ne vois pas sa gueule ouverte... ses yeux....

LA MÈRE. — Calme-toi, je t'en supplie!... Il n'y a rien... regarde...

CÉLINE et CÉCILE. — Papa!... papa!...

POMMIER, se passant la main sur les yeux et sur le front. — C'est épatant!... Qu'est-ce que j'ai?.... C'est drôle!... Il m'avait semblé!... (Il regarde.) Est-ce bête, ça!... Qu'est-ce que j'ai?

LA MÈRE, lui prend la main. — Tu n'as rien... c'est la fatigue... c'est ton imprudence!

POMMIER, encore tremblant. — C'est vrai... C'est un avertissement...

LA MÈRE. — Tu vois qu'il ne faut pas boire...

POMMIER. — Tu avais raison, la mère, je ne boirai plus... Tu ne m'en veux pas?...

LA MÈRE. — Mais non... je ne t'en veux pas?... puisque tu vas essayer de te corriger...

POMMIER. — Oui... oui... je te le promets!...

LA MÈRE, changeant la conversation. — J'ai eu, tout à l'heure, la visite de M. Paterneau.

Céline entre, va à la fenêtre sans rien dire, fait quelques signes non vus de sa mère.

POMMIER, toujours fébrile et craintif. — Ah!... comment va-t-il?

LA MÈRE. — Très bien... Il t'a attendu... Je l'ai invité pour demain à déjeuner... J'ai pensé que ça te ferait plaisir... Ai-je bien fait?

POMMIER. — T'es bête!... oui, tu as bien fait... (Machinalement.) Ce vieux Paterneau!... Oui, ça me fera plaisir de le voir...

LA MÈRE, apercevant Céline. — Qu'est-ce que tu as d'être toujours ainsi à la fenêtre?

CÉLINE. — Rien.

LA MÈRE. — Alors, ôte-toi de là... (Elle regarde par la fenêtre.) Comment! il est encore planté sur le trottoir d'en face, celui-là!... Je le reconnais bien... Il m'a ricané sous le nez tout à l'heure...

Elle regarde Céline.

POMMIER. — Qui donc?

LA MÈRE. — Oh!... un vaurien!... Voilà déjà plusieurs fois que je l'aperçois sous nos fenêtres... (A Céline.) Finis de mettre le couvert!

CÉLINE. — Cécile le mettra... je vais descendre...

LA MÈRE. — Pourquoi ça?... Où veux-tu aller?...

CÉLINE. — J'ai oublié d'acheter du fil et des aiguilles pour raccommoder ma jupe... Je remonte tout de suite, m'man.

LA MÈRE. — Ce n'est pas la peine... Il y a du fil et des aiguilles à la maison...

CÉLINE. — Oui, mais il n'y a pas assez de pain pour le dîner....

LA MÈRE. — Mais si!

CÉLINE. — Je te dis que non!

LA MÈRE. — Tout ça, c'est des prétextes...

POMMIER. — Pourquoi diable veux-tu tant sortir, Céline?... Hein?...

CÉLINE. — Parce que!..

POMMIER. — Parce que?... parce que quoi?...

CÉLINE. — Parce que je veux!...

POMMIER. — Tu veux!... si tu n'as pas d'autres raisons, fais-moi le plaisir de rester ici... tout de suite...

CÉLINE, boudeuse. — C'est vrai... on ne peut plus faire un pas...

POMMIER. — Puisque ta mère te dit qu'elle n'a besoin de rien... ni toi non plus...

CÉLINE. — Mais, p'pa!...

POMMIER, se fâchant. — En voilà assez!... Ça suffit!...

CÉCILE, entrant. — C'est servi!...

POMMIER. — Allez!... à la soupe! (Il se radoucit, prend la tête de Céline d'un geste brusque et paternel, l'embrasse.) Mauvais caractère! (Il va prendre son journal sur l'armoire.) Mon journal!

CÉCILE, bas à Céline, qui prend une chaise et s'assoit d'un air colère. — Céline!... Qu'est-ce que tu as?...

CÉLINE, bas, rageusement. — C'est comme ça, parce que c'est comme ça!... Et si on m'embête, on verra!

RIDEAU

SEPTIÈME TABLEAU : L'ÉLYSÉE-MÉNILMONTANT

L'orchestre joue Tout à la joie, *polka de Fahrbach. Au fond de la scène, la porte du bal de l'Elysée. A droite et à gauche, maisons. Au premier plan, à gauche, un marchand de vin formant un angle, avec tables à l'extérieur. Au milieu de la scène, entre le deuxième et le troisième plan, un chanteur des rues chante une romance à la mode. Un violon l'accompagne. Les musiciens sont entourés de jeunes gens, de jeunes filles, de femmes, d'enfants. Un militaire dans le groupe. Tous chantent au refrain. Au fond, à droite de la porte du bal, trois jeunes vauriens. Cirage, Auguste et Charlot sont adossés au mur causant entre eux avec force gestes et fumant des cigarettes. A droite de la porte, marchande de fleurs au panier. Au lever du rideau, des groupes entrent à l'Elysée, femmes, hommes en toilette de dimanche et d'été.*

Scène première

UN CHANTEUR, LE MARCHAND DE CHANSONS, CIRAGE, AUGUSTE, CHARLOT, UNE MARCHANDE DE FLEURS, GROUPES, PASSANTS, puis CELINE et CECILE.

LA MARCHANDE DE FLEURS. — Fleurissez-vous, mesdames, fleurissez-vous!

LE MARCHAND DE CHANSONS. — Attention, au refrain!

LE CHANTEUR, seul.

Mais que les branches
Soient toutes blanches
Ou qu'au printemps verdisse le gazon.
Rose, je t'aime,
Toujours de même.
Car, en amour, il n'est pas de saison !...

LE MARCHAND DE CHANSONS. — Demandez: *L'Amour n'a pas de saison,* le grand succès du jour! dix centimes, deux sous!... Romance créée par Viala à l'Eldorado... Demandez le succès du jour!

LA MARCHANDE DE FLEURS. — La violette! la belle violette! Fleurissez-vous, mesdames, fleurissez-vous!

Céline et Cécile entrent.

CHARLOT. — Céline!

CÉLINE, bas. — Je suis avec ma sœur...

CHARLOT. — Louis va venir... Il a dit que vous l'attendiez dans le bal...

CÉLINE. — Chut!... J'vais y aller...

LE MARCHAND. — On reprend au premier couplet!

Il chante.

Autour de nous dans la vallée,
Tout souriait au gai soleil;
La fleur, au bord de chaque allée,
Ouvrait son calice vermeil.

Le frais ruisseau, dans son murmure,
Le ciel bleu, le gazon des champs,
Tout nous disait dans la nature :
Aimez-vous bien, c'est le printemps !

LE MARCHAND. — Au refrain!

LE CHANTEUR et TOUS:

Mais que les branches
Soient toutes blanches,
Ou qu'au printemps verdisse le gazon,
Rose, je t'aime
Toujours de même,
Car, en amour, il n'est pas de saison !...

LE MARCHAND. — Demandez: *L'Amour n'a pas de saison,* le grand succès du jour!... dix centimes, deux sous!... Romance créée...

On entend un coup de sifflet.

UNE VOIX. — Impair! v'là les flics!

Tout le monde se disperse.

Scène II

CELINE, CECILE, DEUX GARDIENS DE LA PAIX qui entrent à l'Elysée

CÉCILE. — Viens-nous-en... Je t'assure...

CÉLINE. — Restons encore un peu... Le chanteur va revenir...

CÉCILE. — Puisque tu l'as achetée, sa chanson!... Tu l'apprendras à la maison...

CÉLINE. — J'ai pas entendu tous les couplets...

CÉCILE. — Tu sais bien qu'on nous a dit de rentrer tout de suite... Papa va sortir avec ses amis... Et nous devons revenir le chercher avec maman...

CÉLINE. — En voilà un plaisir!... Nous restons là à les entendre toujours raconter les mêmes histoires... On n'a même pas son dimanche!... Tu n'avais qu'à ne pas venir avec moi!... J'sais bien rentrer toute seule, peut-être!...

Cécile. Céline. Charlot.

SEPTIÈME TABLEAU. — Le marchand de chansons devant la porte de l'Elysée-Ménilmontant.

CÉCILE. — C'est toi qui as demandé que nous sortions toutes les deux... Et maman nous a dit de ne pas rester longtemps.

CÉLINE. — Oui... elle a peur que j' me perde... Eh bien, rentre, toi!... Tu diras que je viens...

CÉCILE. — Non, viens aussi!...

CÉLINE. — Tiens! v'là le marchand de chansons.

Scène III

LES MÊMES, LE CHANTEUR, LE VIOLONISTE, LE MARCHAND DE CHANSONS, CIRAGE, AUGUSTE, CHARLOT, PASSANTS.

LE CHANTEUR, s'installant au fond. — Attention!... Nous en étions au deuxième couplet.

Ritournelle. Il chante.

Trois mois plus tard, ô ma mignonne,
Le long des blés mûrs, tu courais,
Tressant une fraîche couronne,
De blonds épis et de bluets;
Puis tous deux, recherchant l'ombrage,
Nous nous perdions au fond des bois,
Où le pinson, dans le feuillage,
Mêlait des chansons à ta voix...

Pendant que l'on chante, Céline s'éloigne de sa sœur, passe derrière le groupe, entre à l'Elysée-Ménilmontant, alors que Cécile continue à suivre la musique.

UN JEUNE HOMME BIEN MIS, à Cécile. — Vous chantez bien, mademoiselle.

CÉCILE, effarouchée, appelant. — Où est Céline!... Céline!...

LE JEUNE HOMME BIEN MIS. — Voulez-vous venir chanter avec moi?... J'en sais d'autres, des chansons, pour les jolies filles.

CÉCILE. — Ça m'est égal, vos chansons...

LE JEUNE HOMME BIEN MIS. — Eh bien!... Venez danser!...

CÉCILE, cherchant toujours Céline. — Laissez-moi tranquille!

Elle veut s'en aller. Le jeune homme la suivant est bousculé par Cirage.

CIRAGE. — Fiche-lui la paix à c'te gosse-là!... Tu vois pas qu'a m'attend? (Sortie du jeune homme.) N'est-ce pas que c'est moi qu't' attendais?...

CÉCILE. — Je ne vous connais pas!

CIRAGE. — On fera connaissance... Moi, j' te connais... Y a longtemps que j' te reluque... Viens faire un tour... On causera...

Il poursuit Cécile.

CÉCILE, s'arrêtant, le regardant en face. — Je vous défends de me parler!... Je ne vous connais pas, et je ne veux pas vous connaître!...

CIRAGE. — Oh! là là!... Mademoiselle prend ses grands airs... J'en ai empaumé de plus fières que toi!...

CÉCILE. — Allez les retrouver, celles-là!...

CIRAGE. — T'as beau faire, t'y passeras!

CÉCILE. — Justement! je n'y passerai pas!

Elle passe devant lui, sort par la gauche.

LE CHANTEUR. — Troisième couplet!...

Chantant:

Mais bientôt la feuille jaunie,
Jonchait la mousse des bosquets,
Notre idylle semblait finie;
C'était la saison des regrets,

Ils s'en vont en chantant et jouant du violon. On entend des rires. Un groupe entre de gauche, par le premier plan, faisant la chaîne.

Scène IV

NICAISE, LUDOVIC, GRELU, BRUNETTE, EGLANTINE, JULIE, LA MARCHANDE DE FLEURS, CIRAGE, AUGUSTE, CHARLOT, PAUL, LA CHINOISE, UN MONSIEUR, en chapeau haut de forme, UNE MARCHANDE DE GATEAUX, à la porte du bal.

LA MARCHANDE DE FLEURS. — Fleurissez-vous, mesdames, fleurissez-vous!

BRUNETTE. — Non!... Zut! Je peux pas courir comme ça... J'ai la pépie, Ludovic!...

LUDOVIC. — Eh ben!... Allons prendre quelque chose.

NICAISE. — C'est ça... J'ai soif aussi!

JULIE. — Non, pas là!... C'est trop purée!...

L'orchestre, à l'intérieur du bal, commence à jouer une polka. Tout le long de l'acte, la musique du bal sera entendue en sourdine.

BRUNETTE. — Oh! c'est pas la peine de crâner parce que t'as mis une robe neuve!... Moi aussi, si j'avais voulu!...

GRELU. — Ferme ça, toi!... On boira au bal, n'est-ce pas, Ludovic?

LUDOVIC. — Si on veut!... Ça m'est égal.

EGLANTINE. — Alors, au guinche!... V'là une polka qui commence.

JULIE. — Et attention pour entrer!... Chahut!...

Ils entrent en dansant et faisant la chaîne. Une femme bien mise, donnant le bras à un monsieur en chapeau haut de forme, s'arrête devant la marchande de fleurs.

LA MARCHANDE DE FLEURS. — La violette!... La belle violette!

La femme et le monsieur choisissent un bouquet.

CIRAGE, montrant la femme à Charlot. — Tiens, regarde donc... Marie la Chinoise!... Ce qu'elle est requinquée!...

LA MARCHANDE DE FLEURS. — Merci bien, monsieur!

CHARLOT. — Tu crois que c'est elle?

CIRAGE. — Je la connais bien p't-être!... Elle a rien trouvé un chouette miché!... Tu t' rappelles ce qu'elle était dans la dèche!

AUGUSTE. — Elles ont de la veine, les gonzesses!... J'aurais voulu être femme, moi!...

PAUL, musicien, passant vite, portant sa boîte à violon. — Salu... e!

AUGUSTE. — Eh ben, vrai!... Popaul! tu l'es, en retard!...

PAUL, entrant au bal. — Tant pis!... J'ai été de bal cette nuit, j' suis vanné.

CIRAGE. — C'est pas tout ça, Charlot, tu payes une tournée?

CHARLOT. — Une tournée? Avec quoi?... J' suis fauché!...

CIRAGE. — C'est bon... J'en mettrai la moitié. Tiens, v'là Nénesse!... Amène ta viande, Nénesse!... Ça va, mon potcau?...

Scène V

LES MÊMES, NENESSE, puis LOUIS, dit le « BOULE DOGUE », TITINE, CLARA

NÉNESSE. — Ça va!

Il sort de sa poche un paquet de tabac.

CIRAGE. — T'as du perlot?

AUGUSTE. — Oh! bath!... Donne-moi une sèche, alors.

NÉNESSE. — Veux-tu ma femme et mon porte-monnaie aussi?... Y sont épatants ces mecs-là!... Qu'est-ce que vous foutez donc de vot' pognon?

CIRAGE. — Je t'ai payé un londrès, hier soir.

NÉNESSE. — Toi, oui!... Mais c't outil-là?... (Il montre Auguste.) Je veux pas qu'il se fiche de ma fiole!

AUGUSTE. — N' te fâche pas, Nénesse, j' paye une tournée... Es-tu content?

NÉNESSE, donnant son paquet de tabac à Auguste. — Du moment qu'on boit! (Apercevant le Bouledogue.) Eh! par ici, l' Bouledogue!

CHARLOT. — Nous allons prendre un verre... Viens-tu avec nous?

LOUIS. — Non, merci!... J'ai pas le temps... T'as pas vu la petite?

CHARLOT. — Si, j'y ai dit que t'allais venir... A t'attend au bal.

LOUIS. — Bon! j'y vais.

CHARLOT. — Eh bien?... Et la Titine?... qu'est-ce que t'en feras?

LOUIS. — J' la plaquerai... Elle m' dégoûte!...

CHARLOT. — Tiens, justement la v'là qui rapplique!...

LOUIS. — Eh bien, je vais la recevoir!...

Entrent Clara et Titine.

TITINE, à Clara. — Penses-tu que j' vais turbiner aujourd'hui!...

LOUIS, surgissant. — Qu'est-ce que tu viens faire ici? J' t'avais défendu de venir!... Tu vas filer, toi, t'entends!... Rentre à la carrée!... Tout de suite!... Saleté!...

Clara entre à l'Elysée.

TITINE. — Saleté!... Pas tant que toi!...

LOUIS, levant la main. — Qu'est-ce que tu dis?

TITINE. — Frappe donc un peu pour voir! (Il la prend par le poignet, la rudoie.) Tu me fais mal

LOUIS. — Tu vas te taire?... Si je ne me retenais pas!... File devant et dépêche-toi!... Tu chialeras de main... J' te suis... J' te surveille!... Allons, file!...

Titine sort.

CIRAGE, rigolant. — C'est la purge!

LOUIS. — Donne-moi du riffle!

Il allume son mégot et entre à l'Elysée.

NÉNESSE, criant à Louis. — T'as bien fait, Louis.

CHARLOT. — Ah! ce qu'y a collé ça!

AUGUSTE. — Mince de tarte!... (Avec admiration.) En voilà un homme!

CHARLOT. — Tu parles!... Il est costeau...

AUGUSTE, en extase. — Quand donc que j'en dresserai une comme ça, hein, Nénesse?

NÉNESSE. — Tais-toi, morveux!... Regarde d'abord comment on s'y prend!... Ça, c'est du travail!... Allons prendre not' verre... (A Charlot.) Viens-tu, eh! miteux!... (A Auguste.) Et toi, salé!...

Ils entrent au bal en riant.

Scène VI

ANTONIN, CHAUDRON

ANTONIN, à Chaudron, qui entre, avec un journal à la main. — Bonjour, m'sieu Chaudron!

CHAUDRON. — Bonjour, Antonin!

ANTONIN. — Il fait beau aujourd'hui, hein?

CHAUDRON. — Oui, un temps magnifique!

ANTONIN. — Qu'est-ce qu'on va vous servir? Un café?

CHAUDRON. — Non, tout à l'heure... J' vais allumer ma pipe... Paterneau n'est pas là?...

ANTONIN. — C'est vrai... il ne va pas aux courses, aujourd'hui.

CHAUDRON. — Oui, il m'a donné rendez-vous ici après déjeuner.

Il entre au café.

Scène VII

LES MÊMES, PATERNEAU, POMMIER

PATERNEAU, s'arrête à chaque pas en continuant une conversation. — Oui, mon vieux, alors on l'a remercié, après vingt ans de travail dans la même maison!... Oh! on l'a fêté, parbleu! Son patron lui a même offert un diplôme avec une médaille souscrite par le personnel... Une jolie médaille en argent! mais il aurait mieux valu lui donner un morceau de pain pour ses vieux jours...

POMMIER. — Oui, quand l'ouvrier devient vieux, on n'a plus d'égard pour lui!

PATERNEAU. — Nous voilà rendus... C'est là, tu vois... Tiens... regarde... Chaudron qui nous attend.

CHAUDRON. — Arrivez donc!... Qu'est-ce que vous fichez, lambins?

PATERNEAU. — Nous avons fait le grand tour.

CHAUDRON. — Bonjour, mon vieux Pommier, comment vas-tu?

POMMIER. — Très bien, mon vieux!... Et toi?...

CHAUDRON. — Ça boulotte, tu vois, ça boulotte... V'là une éternité qu'on t'a vu?

POMMIER. — C'est vrai, depuis qu'on habite Belleville, on n' vient guère par ici.

PATERNEAU. — J' l'ai débauché tout de même!...

CHAUDRON. — Antonin!

ANTONIN. — Voilà, monsieur Chaudron.

PATERNEAU. — Oui, qu'est-ce qu'on boit?... J'ai bien déjeuné, mais j'ai encore soif... Il fait si chaud.

CHAUDRON. — Viens ici, Pommier, à côté de moi... Ce vieux Pommier... Ça me fait plaisir de te voir...

POMMIER. — Moi aussi, mon père Chaudron, moi aussi!

ANTONIN. — Qu'est-ce que je vous servirai, messieurs?

PATERNEAU, interrogeant. — Du vin?

POMMIER. — Du vin.

CHAUDRON. — Du vin.

PATERNEAU. — Donne-nous un cruchon, Antonin.

ANTONIN. — Un cruchon... Boum!

POMMIER, à Chaudron. — Oui, Paterneau est venu déjeuner à la maison...

PATERNEAU. — Et un fameux déjeuner, va!... La maman nous a fait un de ces frichtis!... (Il fait claquer sa langue.) Je ne te dis que ça!...

POMMIER. — C'était bon?... Eh bien, tant mieux!

CHAUDRON. — Et ta femme va bien? tes filles aussi?

POMMIER. — Très bien, merci... Tu les verras tout à l'heure... La mère va venir nous chercher... C'te pauvre femme!... Elle ne sort jamais!... Ça lui fera du bien de prendre l'air... Au fait, pourquoi que tu n' viens plus nous voir, mon père Chaudron?

CHAUDRON. — Oh! tu sais... mes vieilles jambes ne vont plus guère...

POMMIER. — Avec ça!... Je t'ai aperçu l'autre jour, en passant devant la mairie... Tu devais y être depuis longtemps, sur tes vieilles jambes!... à faire queue pour souscrire à la Ville de Paris... Tu fais donc le rentier, maintenant? Combien que t'as pris d'obligations, hein? sacré farceur?...

CHAUDRON. — Oh! le quart d'une, seulement, et je n'ai plus le sou!

ANTONIN, apportant les consommations. — Voilà, messieurs!...

PATERNEAU. — Ça va bien!... Un coup de foulard sur la table, Antonin!

ANTONIN. — Oui, monsieur Paterneau.

Il essuie la table.

PATERNEAU. — Parfait, mon garçon... A la tienne, Pommier!

POMMIER. — A la nôtre!

CHAUDRON, après avoir bu. — Il est bon!

POMMIER. — Oui, ça se laisse boire.

Valse à l'orchestre du bal.

PATERNEAU, à Antonin. — As-tu pensé à ce que je t'ai dit?

ANTONIN. — Oui, monsieur Paterneau.

PATERNEAU. — Deux cinquante sur Bayard Ier gagnant et cent sous sur Marquise placée?

ANTONIN. — C'est fait, monsieur Paterneau.

CHAUDRON. — T'as tout d' même de la veine, mon vieux Pommier, t'as pu retenir ce bougre-là, aujourd'hui dimanche... D'habitude, il me laisse tout seul, et il s'en va aux courses perdre son argent.

PATERNEAU. — Perdre son argent!... Perdre son argent!... Eh! laisse-moi donc tranquille!... Je joue pour me distraire... Ça ne fait de mal à personne!

CHAUDRON. — Naturellement, ça ne fait de mal à personne, qu'à ton porte-monnaie... moi, j'aimerais mieux placer cet argent-là à la caisse d'épargne... Ça me rapporterait davantage, si peu que ce soit!

POMMIER. — Tu n' penses donc qu'à ça, toi?

CHAUDRON. — Chacun son goût! Quand tu auras mon âge!... Moi, je veux pouvoir mourir tranquille dans mon coin... quand j' pourrai plus travailler... Oh! j'aurais pas besoin de grand'chose!...

POMMIER. — Sacré Chaudron, va!

PATERNEAU. — Faut bien passer son temps. Quand on a trimé toute la semaine à la menuiserie, on est content de respirer un brin... Eh bien, je vas respirer sur les champs de courses... Y a encore plus d'air que sur la chaussée Ménilmontant... Toi, Chaudron, t'en as donc pas assez d'être serrurier toute la semaine, t'as pas envie d' te promener le dimanche?...

CHAUDRON. — Oh! moi, je me plais bien dans mon quartier... Et l' dimanche il n'a pas la même figure que les autres jours. Pas besoin d'aller si loin pour se distraire.

POMMIER. — Oh! le dimanche ou les autres jours!... On ne va pas au turbin, v'là tout!

CHAUDRON. — Eh!... ça fait déjà une différence! Mais y en a d'autres!... L' dimanche, quand j' me réveille, j'ai pas les deux yeux ouverts que j' sais déjà que c'est dimanche... C'est pas l'même air qu'on respire... J' peux pas bien vous faire comprendre ça, peut-être!... Mais il me semble que j'ai du temps devant moi... que la journée va être longue... longue!... J' fais ma toilette sans m' presser... Les autres jours y a guère moyen, c'est à la va-vite!... J' mets une chemise blanche, ça n'a l'air de rien... Eh ben, après j' suis pus l' même.

POMMIER. — Oui, on est tout rajeuni...

PATERNEAU. — On peut bien être chic un jour par semaine...

CHAUDRON. — L' dimanche, c'est pas un jour de la semaine... C'est en dehors... c'est dimanche, quoi! S'il fait beau comme aujourd'hui, qu'il y ait un rayon de soleil qui se promène, eh bien... il m' semble que nos vieilles maisons aussi ont mis une chemise blanche et que le ciel a passé une belle robe bleue toute neuve. Les autres jours, on n'a pas l' temps de l' regarder, le ciel... J' suis là à limer et à tapoter mes serrures... au lieu que l' dimanche... je r'lève la tête... je hume tout ce qui passe dans tout ça... l'air, la lumière, le bruit des cloches... J' suis en vacances, comme qui dirait!... Et tout l' monde est comme moi. Les enfants rient, les fillettes chantent, les pauv's femmes ont le temps de respirer, les gens flânent, s'arrêtent, comme s'il allait arriver quéque chose. Il n'arrive rien... C'est justement ça qui est bon!... La rue est à tout l' monde ce jour-là. Les autres fois, c'est comme un grand chemin qui est bien dur pour marcher... le dimanche, on s' croirait dans un jardin.

PATERNEAU. — Oui, mon vieux, ça va bien quand y fait beau, comme dit la chanson... Mais quand y fait un sale temps!

CHAUDRON. — C'est tout d' même agréable! c'est un dimanche qui pleure ou qui est gelé, voilà tout!... Eh ben, si j' sors... j'en suis quitte pour mettre mon capuchon du siège, et j' men vas au café... Là, il fait bon, il fait chaud, on fume, la d'moiselle du café fait de la musique, j' prends ma demi-tasse et j' lis les journaux... J'apprends tout c' qui se passe, j' parcours le monde, j' m'ennuie pas un instant... S'il fait trop mauvais ou que j'sois patraque, j' reste chez moi, j' fais un bon feu... j' me cale dans mon vieux fauteuil... J' pense à autrefois, quand la bourgeoise vivait, à tout ce que j'ai eu d'heur et de malheurs, à tout ce que j'ai vu, à tous les endroits où j'ai laissé un peu de ma sacrée vie... J' revois tout ça dans la flamme... Eh ben, c' feu-là, qui m'réchauffe les jambes et qui m' réveille l'esprit, c'est encore du dimanche...

POMMIER. — Il vous explique bien ça, hein? not' père Chaudron? Ça m' fait plaisir de l'entendre causer.

PATERNEAU. — Vieux casanier... C'est tout d' même pas la campagne, ta chaussée Ménilmontant, comme Auteuil ou Saint-Ouen...

CHAUDRON. — Oh! tu sais, Paterneau, en fait d' campagne... Saint-Ouen c'est pas bien extraordinaire.

PATERNEAU. — Et le bois de Boulogne! Ah!

CHAUDRON. — Ça, c'est possible! Mais t'y vas pas pour la campagne, t'y vas pour voir courir les chevaux... Autrefois, le peuple se fichait pas mal de l'élevage des chevaux, de l'amélioration de la race chevaline, comme ils disent... Tout ça, c'est du boniment!... Mais comme tes cent sous sont aussi bons à prendre que les cent francs du voisin, on t'a permis de jouer petit jeu... En réalité, le peuple est exploité, comme toujours, n'est-ce pas, Pommier?

POMMIER. — C'est mon avis.

PATERNEAU, supérieur. — Vous n'y connaissez rien!...

CHAUDRON. — J'y connais assez pour dire qu'on fait fausse route si on ne s'intéresse qu'aux courses, et si on va tous les jours chez le mastroquet... Vous vous rappelez donc pas d'il y a dix ans, à la fin de l'Empire... C'était autre chose qu'aujourd'hui, le faubourg!... avec les journaux... *le Rappel*, de Victor Hugo... *la Lanterne*, de Rochefort... les réunions... Tous les ouvriers se connaissaient, dans ce temps-là!... Ils se groupaient... marchaient ensemble... Ils savaient ce qu'ils voulaient.

POMMIER. — Comme en 48!

CHAUDRON. — Comme en 48!...

PATERNEAU. — En 48, vous avez eu les journées de Juin et l'Empire... Après l'Empire, nous avons eu le Siège et la Commune... Ça sera pareil!...

CHAUDRON. — Y a une différence! c'est qu' nous sommes en République... On a eu du mal, mais ça y est! On va faire des lois, des réformes... l'amnistie va être votée...

POMMIER. — C'est vrai, on va en revoir des copains. Et il y en a aussi qu'on r'verra pas...

PATERNEAU. — Oui, il en manquera quelques-uns, Varcowsky, la Fortin... et c' pauvre Charles... et tous les autres qu'ont été fusillés.

CHAUDRON. — Oui, ceux-là sont amnistiés par la mort.

POMMIER. — Et mon p'tit Jean, croyez-vous, hein? j'en parle jamais de peur d'attrister la mère, mais d' les avoir perdus tous les deux, ça m'a démoli.

CHAUDRON. — J' te comprends. Pommier, mais faut être un homme.

PATERNEAU. — Faut oublier les mauvais jours, et se souvenir des bons, quand on en a eu... Ils en ont encore de la veine, ceux qui vont r'venir.

POMMIER. — Il doit y en avoir des anciens de not' bataillon!...

PATERNEAU. — Sûrement qu'y en aura: Schneider, Lécuyer et le père Legrand, vous vous rappelez, qui habitait not' maison?

POMMIER. — Ah! oui! le père Legrand!... Sacré père Legrand!...

PATERNEAU. — Ils vont trouver du changement.

CHAUDRON. — C'est ce que je disais, on n'est plus aux coups de fusil maintenant, faut s'organiser d'une autre manière.

PATERNEAU. — Ce n'est pas commode, c'est un monde à remuer.

CHAUDRON. — Si les ouvriers savaient, ils pourraient être les maîtres! Mais pour être les maîtres faut être digne de l'être... faut apprendre, faut lire des bouquins, des journaux.

PATERNEAU. — Y a que des blagues dans les journaux, et on n'a pas le temps de lire des bouquins!...

CHAUDRON. — Y a du bon dans les journaux... Seulement, faut choisir... Je l' sais bien que l'ouvrier n'a guère de temps à lui, mais le peu de temps qu'il a, faut pas qu'il l'emploie mal... Oh! oui, il pourrait être fort, mais ça dépend de lui... Croyez-en un vieux qui a déjà vu deux révolutions.

POMMIER. — Quéqu' tu veux qu'y fasse?... C'est son travail qui l' fait boire!

CHAUDRON. — Oui, oui, j' sais bien que c'est pas toujours de sa faute... La misère et tout le reste, ça se tient... C'est égal... faut recommencer comme il y a dix ans... Crois-moi, Paterneau, remets-toi à la politique...

PATERNEAU. — En attendant, si on reprenait quelque chose...

CHAUDRON, appelant le garçon. — Je veux bien... Antonin, donne-moi un petit cognac.

POMMIER. — Tiens! et moi!... Si je prenais une petite absinthe!

PATERNEAU. — N' prends donc pas d'absinthe, Pommier!

POMMIER. — Oh! une petite!

PATERNEAU. — Puisque ça te fait mal!...

POMMIER. — Mais non!... une petite seulement!... Une toute petite!

PATERNEAU. — Ça embête ta femme, tu sais bien.

POMMIER. — Tu ne lui diras pas!

ANTONIN. — Et vous, monsieur Paterneau?

PATERNEAU. — Oh! moi... un demi-setier... du même...

CÉLINE, sortant du bal avec Louis et ses amis. — C'est papa.

LOUIS. — Je me gare.

Scène VIII

LES MÊMES, CELINE, LOUIS, CIRAGE, NENESSE, CHARLOT, AUGUSTE, puis LA MERE et CECILE

POMMIER. — Oh! c'est trop fort!... Céline!... Eh bien, t'en as, du toupet, toi, tu sais!... Quel aplomb... Regardez-moi ça! Elle vient de danser!...

Louis, Cirage, Nénesse, Charlot et Auguste rentrent en scène.

CÉLINE, revenant. — Je n' fais pas de mal!...

POMMIER. — Tu n' fais pas d' mal!... Voyez-vous ça, mam'zelle Saute-toujours!... Mâtine! Faut donc toujours avoir l'œil sur toi!... Viens ici tout de suite, et tâche de rester tranquille, hein?... Sinon, tu auras affaire à moi.

LOUIS. — S'il la touche, j'y mets une baffe.

POMMIER. — Effrontée qu' tu es! Et regardez-moi ce type! c'est avec lui qu't' étais... Eh ben, vrai, tu en as du goût!

LOUIS. — Mais y m'insulte!...

NÉNESSE. — Bouge pas, Louis!

POMMIER. — Qu'est-ce que c'est que ces types-là!

PATERNEAU. — Ah! je les connais!... C'est des gouapes du quartier, tout ça!

CHAUDRON, montrant Auguste. — Le p'tit là! j' l'ai eu chez moi l'année dernière! Y n'en fichait pas un clou!...

PATERNEAU. — C'est le fils de la fruitière!

AUGUSTE. — Est-ce que ça t' regarde, toi!

PATERNEAU. — Si ta maman te voyait, elle te ramènerait par l'oreille, astèque!

AUGUSTE. — Et toi, l'Enflé!...

POMMIER. — Et le grand là?

PATERNEAU. — J' le connais aussi. Il est de la rue des Panoyaux! Il a déjà fait tous les métiers, il n'en a pas gardé un.

LOUIS. — J' suis bijoutier-joaillier.

PATERNEAU. — Oh! là là!

POMMIER. — Et tu as dansé avec ce voyou-là!... Eh ben, répondras-tu?...

LOUIS. — Dis donc, l' vieux, tu pourrais bien être poli!...

POMMIER. — On n' te parle pas, vaurien!...

LOUIS. — Qu'est-ce que tu dis?

POMMIER. — Vaurien!

LOUIS. — Oh! mais... je vas le crever!...

POMMIER, furieux. — Oui?... essaye un peu... pour voir!

CHAUDRON. — Pommier, calme-toi!

PATERNEAU, se levant, à Louis. — Tu vas nous débarrasser le pavé, toi!... Et tout de suite!...

LOUIS. — De quoi?... Regardez-moi c'te vieille bique!

NÉNESSE, le calmant. — Allons! Louis!...

CIRAGE. — Laisse-le tranquille!...

AUGUSTE. — Kiss!... Kiss!...

LOUIS, serrant sa ceinture. — J' suis un homme, tu sais!...

PATERNEAU. — T'es un marlou!... Retourne à ton trottoir, et plus vite que ça!...

LOUIS. — Un marlou!... un marlou!... Et toi, espèce d'ouvrier!...

PATERNEAU, rigolant. — Prends garde!... la pêche est ouverte!...

POMMIER, fureur d'alcoolique. —Vous allez tous fout' le camp, ou sans ça, vous aurez affaire à moi!

CIRAGE. — A toi! à toi!... Combien qu' t'en manges?

LOUIS. — Retenez-moi, je les esquinterais!

CHARLOT et AUGUSTE. — Crève-le, Cirage!

PATERNEAU, envoyant en arrière un coup de pied à Au-

guste qui tombe. Tiens, toi!... (A Pommier et Chaudron.) Allons les zigs de la Commune, en avant!

Les trois vieux s'avancent du même mouvement comme des soldats.

ANTONIN. — J' vas chercher un agent!

PATERNEAU. — C'est pas la peine!... Nous faisons notre police nous-mêmes!

LOUIS, féroce. — J' te retrouverai!

PATERNEAU, paisible. — Quand tu voudras, limace!

POMMIER, toujours en colère, à Céline. — Comment se fait-il que ta sœur ne soit pas revenue avec toi?

CÉLINE. — Mais, papa!...

LA MÈRE, entrant avec Cécile. — Ce n'est pas de sa faute... c'est de la mienne... Je n'aurais pas dû les laisser sortir...

POMMIER. — C'est ta faute à toi, tout ça, Céline... Tu ne sortiras plus, je t'en réponds.

PATERNEAU. — Elle ne sait pas!.. c'te gosse!.. Ça aime la musique et la polka, ça lui passera!..

POMMIER. — Oui, ça lui passera!... J' t'en réponds! Allons!..... Rentrons!...

CHAUDRON. — Asseyez-vous un instant, madame Pommier, ça vous remettra. J'étais content de vous voir et voilà que vous tombez dans cette bagarre... Mais ça ne sera rien, allez!.. ne vous effrayez pas... asseyez-vous.

LA MÈRE. — Non, merci, monsieur Chaudron, j'ai hâte de rentrer...

POMMIER. — Oui, oui... rentrons!

PATERNEAU, à Antonin. — Ça fait combien, tout ça?...

ANTONIN. — Un soixante!...

Paterneau paye.

POMMIER. — Viens ici, Cécile, et toi, Céline, là... Que j' te reprenne à danser!... avec des sales voyous comme ça!... (Se retournant.) Chenapans!...

Il prend ses deux filles par la main et s'en va, suivi de sa femme.

LOUIS. — Ça ne fait rien, mon vieux, t'as beau faire... je l'aurai, ta môme, je l'aurai!...

CHAUDRON, à Paterneau. — Ça, c'est un mauvais dimanche. (Ils suivent Pommier et ses filles.)

RIDEAU

ENTR'ACTE

HUITIÈME TABLEAU : L'HEURE VERTE

Un bar au coin d'un faubourg et d'un canal. Au fond, à gauche, porte d'entrée. Grande glace avec inscriptions : on aperçoit des bateaux, des maisons, au-dessus desquelles le ciel est éclairé par un crépuscule verdâtre et doré. A droite, rangée de tonneaux. En avant et tournant sur la droite, un immense comptoir de zinc, Au fond et à gauche, des tables. Derrière le comptoir, le patron et le garçon, le sommelier. A la porte d'entrée, un garçon. A gauche, à une table, Pommier dort.

Scène première

LE PATRON, LE SOMMELIER, EMILE, FERNAND, OCTAVE, EUGENE, POMMIER, LE PERE MARTIN, ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES, LABARRE, FRANVILLE, LEGRAND, UN CAMELOT, LAPORTE, MERVILLE, BONTEMPS, Mme BONTEMPS, PIERRE, GROIX.

LE SOMMELIER. — Envoie-moi les paniers, Eugène.

VOIX DE LA CAVE. — Voilà.

FERNAND, sur le seuil. — Bonjour, père Martin, ça va?

LE PÈRE MARTIN. — Ça va!

FERNAND. — Vous commencez votre tournée?

LE PÈRE MARTIN. — Faut bien remplacer le soleil. Je me sauve, bonsoir!

FERNAND. — Bonsoir!

LABARRE, entrant et allant au comptoir avec Franville. — On prend la verte?

FRANVILLE. — Parbleu! c'est l'heure!

LABARRE. — Garçon! deux absinthes!

FRANVILLE. — Au sucre pour moi!

LABARRE. — *Idem.*

OCTAVE. — Deux au sucre.

UN OUVRIER, entrant, demandant une absinthe d'un geste et d'un mot. —Fadée!

LABARRE. — A la tienne!

FRANVILLE. — A la tienne, Etienne!

LE PATRON. —Allons! allons! Octave... Les remplissages sont faits?

LE SOMMELIER. — Oui, patron.

FERNAND, à Legrand qui entre. — Vous désirez?

LEGRAND. — Une absinthe.

FERNAND. — Pure?

LEGRAND. — Non.

FERNAND. — Sucre, anis... gommée?

LEGRAND. — Gommée!

LE PATRON. — Dépêchons! ça va bientôt être la sortie des ateliers, qu'est-ce que vous attendez pour préparer vos absinthes ?

EMILE. — Voilà, patron, voilà!

LE PATRON. — Octave, un petit coup aux tables. Allons! Fernand, votre terrasse! Eugène, secouez-le un peu (Il désigne Pommier.)

EUGÈNE. — Oui, patron!

LE PATRON. — Il a assez dormi, depuis quatre heures de l'après-midi qu'il est là, celui-là!

EUGÈNE. — Eh! l'homme, éveillez-vous.

POMMIER. — Hein! qu'est-ce qu'il y a?

EUGÈNE. — Faut vous en aller, il est sept heures passées.

POMMIER. — Sept heures!... sept heures du matin! j'ai le temps!

LE PATRON. — Allez-vous-en... On ne dort pas ici!

POMMIER. — Je dors pas! j'réfléchis!

LE PATRON. — Vous réfléchirez dehors! au grand air... vous serez mieux. Nous avons besoin de la place. Rentrez chez vous!

POMMIER. — Vous n'êtes pas aimable, dites-donc! J'suis pas pressé de rentrer... qu'est-ce que j' ficherai chez moi! donne-moi plutôt une absinthe!

LE PATRON. — Sucre?

POMMIER. — Jamais de la vie! pure!... Eh bien j' te retiens!... Rentrer... c'est samedi, aujourd'hui, on a bien l' droit de se distraire un peu! Pas vrai, patron?

LE PATRON. — Mais oui, parbleu!... Voyez terrasse!

LEGRAND, s'avançant vers Pommier. — Mais pardon! est-ce que vous n'êtes pas le père Pommier d' la rue des Amandiers?

UN CAMELOT, entrant. — Un demi-setier, vite, au galop!

POMMIER. — J' suis peut-être le père Pommier... mais j'habite pas la rue des Amandiers... j'habite rue Julien-Lacroix... Faut voir ailleurs, mon bonhomme!

LEGRAND. — C'est possible, mais vous y avez habité pendant le Siège et la Commune... Et moi aussi.

POMMIER. — Vous!... Avec ça!

LEGRAND. — Mais oui, tu ne me reconnais pas, l' père Legrand!

POMMIER. — Toi, d'abord, j' te défends de me tutoyer.

LEGRAND. — On s' tutoyait bien avant!... Tu n' te rappelles donc pas le rempart et la Commune, la barricade de la place Blanche!... C'est là qu'on s'est perdu d' vue!

POMMIER. — Oui, ça, j' me rappelle!...

LE PATRON. — Voyez terrasse!

LEGRAND. — Et l' père Legrand! voyons! L' père Legrand qu'était cordonnier.

POMMIER. — N' dis plus rien, j'y suis! J' te reconnais!... Ce vieux Legrand.

LEGRAND. — Ah!

POMMIER. — Oui, mais, j' croyais que t'avais été fusillé!

LEGRAND. — Non! déporté seulement!... J'ai été envoyé à la Nouvelle, et j' suis revenu, tu vois... J'ai été amnistié!

POMMIER. — C'est vrai, oui! Qui donc me parlait de ça une fois?... Ah bien, ça ne fait rien, puisque te voilà revenu, on va prendre quelque chose ensemble, hein?

LEGRAND. — J'ai pas fini mon verre!

POMMIER. — Moi non plus!... Mais faut le finir...

fais comme moi. Allons! ce n'est pas possible qu'on ne trinque pas ensemble... Ça ne nous est pas arrivé souvent, depuis dix ans.

LEGRAND. — C'est vrai!... Mais on ne s'est pas serré la main. (Ils se serrent la main et s'embrassent.)

POMMIER. — Tu ne m'en veux pas?

LEGRAND. — Non, je ne t'en veux pas!

LAPORTE, entrant avec Merville. — On s'assoit?

MERVILLE. — Si tu veux, mettons-nous ici!

LE PATRON. — Voyez au 8.

LAPORTE. — Deux gommées.

LEGRAND. — On est un peu des revenants! Je dois être changé depuis le temps!

POMMIER. — P't-être bien! et moi aussi, hein?

LEGRAND. — Oui, et puis t'as l'air un peu malade. Mais j' tai reconnu tout de suite, t'as vu!

POMMIER. — Faut pas m'en vouloir, tu sais. Et puis j' sais pas c' que j'ai aujourd'hui, mais j'ai les yeux fatigués! j' vois tout trouble! Voyons, on va prendre quelque chose, ça va m'éclaircir la vue... Qu'est-ce que tu prends?

LEGRAND. — J'ai déjà pris une gommée... Qu'est-ce que je pourrais prendre?

POMMIER. — Une pure, parbleu! tu vas voir, c'est autre chose! Deux pures et vivement. (Retirant son chapeau.) C'est pour un amnistié.

FERNAND. — Trois au sucre et deux gommées.

POMMIER. — Et ta femme va bien?

LEGRAND. — Oui, pas mal. Ah! elle n'est pas rajeunie non plus!... Ma fille est en ménage!

POMMIER. — Ah!... Elle va bien aussi?

LEGRAND. — Très bien!... Et chez toi?

POMMIER. — Chez moi, ah! oui, chez moi, tu sais bien ce qui est arrivé?

LEGRAND. — Oui, tes fils, j'ai su ça... Mais ta femme et tes filles?

POMMIER. — Elles sont toujours là. Ça me fait penser qu'elles doivent m'attendre. Oh! bien, tu me reconduiras?... Ou je dirai que je t'ai rencontré, tu comprends!... Tu connais les femmes! avec elles, on ne pourrait jamais s'arrêter nulle part à prendre un verre, à causer avec un camarade... Elles étaient toujours à me relancer, à me chercher, alors j'ai cherché des endroits qu'elles ne connaissaient pas... Ici, tu sais, c'est bien tranquille à c't' heure-ci... Et après il vient beaucoup de monde, alors on ne vous voit pas... (Montrant le bar.) Hein? c'est chic, n'est-ce pas?

LEGRAND. — Oui, c'est chic! De not' temps y avait pas ça! On allait chez le marchand de vin casser la croûte.

POMMIER. — Ah! tout s'est bien amélioré!

LEGRAND. — C'est égal, ça ne vaut pas le bon temps! tu t' rappelles... (Il chante.)

Quand la voix du canon d'alarme...

LE PATRON. — On n' chante pas ici!...

LEGRAND. — Ah! ben vrai!

POMMIER, à mi-voix. — Tu sais, ça pourrait gêner!... A la tienne, mon vieux Legrand.

BONTEMPS. — Viens donc, puisque je te régale.

LE PATRON. — Voyez, Eugène.

EUGÈNE. — Voilà!

BONTEMPS. — Tiens, mets-toi là, dans le coin, et puis ne bouge plus.

EUGÈNE. — M'sieu, dame!

Bontemps fait sa commande.

LEGRAND. — Faut que j' m'en aille!... J'étais entré pour voir, mais je me plais pas beaucoup ici, et puis, ma femme m'attend.

FERNAND. — Deux anisées!

POMMIER. — Mais moi aussi, on m'attend. On s'en ira ensemble, que j' te dis!... Tu m'as pas seulement raconté ce que t'as fait là-bas!.. Comment que t'as passé ton temps!...

LEGRAND. — J'étais cordonnier!... comme ici! Oh! il n'y a pas grande différence!... Où j'étais, ça ressemblait au Pré-Saint-Gervais, près de la barrière... Il y a la mer, voilà tout... Si ma femme avait voulu faire le voyage, je serais bien resté. Mais j'ai jamais pu la décider! Elle avait peur de la traversée et des sauvages! La traversée, n'y a qu'à se figurer qu'on est un peu longtemps en bateau-mouche, et les sauvages, je leur faisais des espadrilles! Mais tu connais les femmes...

POMMIER. — Oui! les femmes! Elles ne sont pas faites comme tout le monde!

LEGRAND. — Tu vois, je n'ai pas grand'chose à te raconter, mais on se reverra, d'ailleurs!... Viens-tu?

POMMIER. — Ah bien, non; faut que je reste encore un peu... j'avais oublié que j'attendais quelqu'un.

LEGRAND. — Garçon!...

POMMIER. — Pourquoi faire?

LEGRAND. — Pour payer, parbleu!

POMMIER. — Laisse donc ça... laisse donc ça... c'est ma tournée!

LEGRAND. — A charge de revanche! Alors, à bientôt, mon vieux Pommier!

POMMIER. — C'est ça. A bientôt, mon vieux Legrand!... Garçon, une pure!

FERNAND. — Deux gommées, trois au sucre et trois anisées.

UNE VOIX. — Garçon!

POMMIER. — Eh bien, voyons, y a plus moyen!

EUGÈNE. — Voilà!... une pure!

LAPORTE. — Hé là! une deuxième tournée.

LE PATRON. — Voilà, messieurs.

Mme BONTEMPS. — Viens-tu?

BONTEMPS. — Laisse-moi déguster! on a bien le temps.

GROIX, entrant avec Pierre. — Tien, mettons-nous là, en face!

EUGÈNE. — Pour ces messieurs!

GROIX. — Deux gommées.

EUGÈNE. — Et deux gommées!

UN HOMME, entrant et allant au comptoir où il pose un morceau de pain. — Donnez-moi un verre de vin.

LE PATRON. — On ne mange pas ici!

L'HOMME. — Puisque je prends un verre de vin!

LE PATRON. — Non, on ne mange pas ici!

L'HOMME, sortant. — Ah!...

POMMIER. — Pardon, vous m'avez l'air de bons zigs, et je veux vous confier quelque chose. Savez-vous comment il faut s'y prendre pour qu'une absinthe ne vous fasse pas de mal?

PIERRE. — Non!

GROIX. — Allons, dites-nous ça!

POMMIER. — Eh bien, mes enfants, voilà ce qu'il faut faire.

PIERRE. — Voyons.

POMMIER. — Vous en prenez beaucoup! Vous ajoutez l'eau tout doucement, goutte à goutte, il faut être patient, et alors...

PIERRE, GROIX, et d'autres. — Alors?

POMMIER. — Alors, quand c'est fini, eh bien, vous prenez votre verre, et vous fichez votre absinthe par terre... Comme ça, vous êtes sûr qu'elle ne vous fera pas de mal.

PIERRE. — Ça, c'est tapé!

GROIX. — Il est rigolo, l' vieux!

PIERRE. — On vous appelle, j' crois, monsieur!... (A Céline et Cécile qui paraissent à la porte, désignant Pommier.) Monsieur?... Oui! oui! c'est vous!

POMMIER. — Ah!

Scène II

LES MÊMES, CECILE, CELINE

CÉLINE. — P'pa! p'pa!

POMMIER. — Tiens, c'est toi?... Eh bien, rentre!

CÉLINE. — Non... viens, toi!

CÉCILE. — Oui! Viens avec nous, papa!

POMMIER. — Ah! tu es là aussi, toi!... Qu'est-ce que vous voulez, toutes les deux?

CÉLINE. — Nous t'avons vu en passant! nous regardions pour voir comment c'était. Alors, nous t'avons appelé pour que tu t'en reviennes avec nous.

POMMIER. — Non! j' peux pas! j'ai un rendezvous... Oui, j'ai un rendez-vous avec le père Legrand. Tu te rappelles bien, le père Legrand?

CÉLINE. — Entre donc, Cécile.
CÉCILE. — Non! je ne veux pas!... Viens, papa!
CÉLINE. — Entre, je te dis, on ne te mangera pas!
Elle rit avec Groix et Pierre.
POMMIER. — Alors, on ne peut pas être un instant tranquille. Je veux que vous me fichiez la paix, entendez-vous!
CÉCILE. — Voyons, papa! Viens à la maison avec nous, tu sais bien que cela te fait mal de boire... Tu l'as souvent dit à maman... tu ne te rappelles pas... Ce n'est pas raisonnable, ce que tu fais. Allons, viens!
POMMIER. — Je vous dis de me fiche la paix... D'abord, je ne vous connais pas.
OCTAVE. — Deux anisées!...
CÉCILE. — Tu sera gentil de venir, tu sais bien que maman t'attend. Viens manger la soupe, tu dois avoir faim.
POMMIER, allant au comptoir. — J'ai soif!... Garçon, une absinthe.
EUGÈNE. — Et une pure!
CÉLINE. —Laisse-le, va! tu vois bien qu'il va se fâcher.
CÉCILE. — Mais nous ne pouvons pas le laisser!...
CÉLINE. — Maman viendra le chercher.
CÉCILE. — Oui, à elle il lui obéira!... Dépêchons-nous alors. (Elles sortent.)
PIERRE. — Garçon, ne lui donnez donc plus rien, vous voyez qu'il a trop bu.
EUGÈNE. — Ah! vous savez, l' patron!...
GROIX. — Le commerce avant tout!
PIERRE. — C'est honteux!
Un homme et une femme entrent s'assoient à gauche.
POMMIER. — Comment qu'elles m'ont trouvé! Ah! si l'on ne peut plus avoir un endroit pour prendre son verre, ça va changer!... A la mionne!...
L'HOMME. — Deux au sucre!
EMILE. — Grande ou petite, pour madame?
LA FEMME. — Grande.
UN BUVEUR. — On fait un zan-zi.
L'AUTRE. — Si tu veux!
1er BUVEUR. — Passe-moi le machin.
EMILE. — Voilà!
UN BUVEUR, à une table. — Une... deux... trois... quatre... cinq... ça fait ma cinquième...
1er BUVEUR. — T'as un verre! (Il fait marcher le tourniquet.) T'as deux verres!
2e BUVEUR. — Jamais d' la vie!
1er BUVEUR. — J'en ai eu trois cents.
2e BUVEUR. — C'est pas vrai... J' sais bien c' que j' dis, peut-être!
1er BUVEUR. — Tais-toi donc! tu n'es qu'un menteur.
2e BUVEUR. — Tu sais, si tu n'es pas content...
1er BUVEUR. — Tu t' figures que tu me fais peur!
2e BUVEUR.— Et toi donc! Sors donc un peu, pour voir.
LE PATRON.—Dehors et vivement...On ne se bat pas ici.
UNE VOIX. — Laissez-les s'expliquer.
LE PATRON. — Si vous voulez vous battre, allez dans la rue! Des clients comme ça, n'en faut pas! et plus vite que ça!
1er BUVEUR. — Je me revengerai.
LE PATRON. — Si tu reviens, je ne te raterai pas! (A un autre qui entre.) Et celui-là, qu'est-ce qu'il vient faire ici? Je ne veux pas te servir, je te l'ai déjà dit Va ailleurs.
LE BUVEUR. — Quoi, ne te fâche pas! je te les payerai les verres que j'ai cassés... J'étais saoul, je ne l'ai pas fait exprès! Je ne peux pas mieux te dire. Donne-moi une gommée!
LE PATRON. — Si ça n'avait pas été toi, t'aurais vu un peu comment je m'appelle!
LE BUVEUR. — Tu ne m'en veux pas!
LE PATRON. — Mais non, mon vieux! (Il prend un verre sur le comptoir.) A la tienne!

Scène III

LES MÊMES, ROUILLARD père, ROUILLARD fils, Mme ROUILLARD, UNE PETITE FILLE.

ROUILLARD, père. — Bonjour, tout l' monde!
POMMIER. — Eh bien, il en a une cuite!
LE PATRON. — Bonsoir, Rouillard!
ROUILLARD. — Allons, dépêche-toi, une verte!
LE PATRON. — C'est servi! Eh bien, as-tu trouvé de l'ouvrage?
ROUILLARD. — Non... y en a pas! On n'embauche plus! Mais tu sais, j' men fous!... J'ai encore des sous, tiens, regarde! J'ai refait c' matin l' bas de laine de la bourgeoise!
LE PATRON. — Donne-moi tes cent sous. J' te les garderai. J' te les rendrai demain.
ROUILLARD. — T'as peur que j' te paye pas, p't-être.
LE PATRON. — T'es bête! Mets le reste dans ta poche!
ROUILLARD. — Non... non... donne-moi mes cent sous... Tu sais, si t'es pas conciliant, on ira boire en face... J' suis pas saoul, tu sais!... (Rires.) L' premier qui dira qu'j' suis saoul, il aura affaire à moi!... Aussi vrai que j' m'appelle Rouillard, j'y casse la gueule.
ROUILLARD fils, de la porte. — Tiens, l' v'là là-bas!
Mme ROUILLARD. — Appelle-le!
ROUILLARD fils. — Laisse-le donc boire... il nous foutra la paix, au moins.
LE PATRON. — Qu'est-ce que t'as bu, aujourd'hui.
ROUILLARD. — Moi, rien!... C'est la contrariété.
UNE PETITE FILLE. — Voulez-vous me donner quatre sous d'absinthe, dans une bouteille. C'est pour maman qui est malade.
POMMIER, gesticulant. — Y en a-t-il des lumières! Et toutes ces bêtes qui sautent partout!... On entend le canon!... Donne-moi mon fusil... Nous allons monter la garde au rempart... Ah! voilà Chaudron!... Et Justin!... et Jean!... mes bons fieux!... J' savais bien que vous reviendriez. Nous v'là tous ensemble... avec mes petites... et toi, la Mère...
Il pousse un grand cri et tombe.
PIERRE. — Eh bien, mon vieux, ça ne va pas...
GROIX. — Ce qu'il est rouge!...
UN BUVEUR. — Holà, vieux! Qu'est-ce que vous avez?
LE PATRON. — Qu'est-ce qu'il a?
UN CLIENT. — Donnez-moi de l'eau fraîche...
UN AUTRE BUVEUR. — Mais non, un vulnéraire...
LE PATRON. — Portez-le chez le pharmacien, c'est à côté...
UNE VOIX. — Par ici!...
UNE AUTRE VOIX. — Doucement!...
Un groupe sort, portant Pommier.
LE PATRON. — Tant pis... J'en suis pour mes six absinthes. En somme, qu'est-ce qu'il a eu?
PIERRE. — On ne sait pas... Ça lui a pris tout d'un coup!...
UN BUVEUR. — Il a trop bu.
UN AUTRE BUVEUR. — Il a été foudroyé par l'absinthe.
UN VIEUX BUVEUR. — Mais non! l'absinthe ne fait jamais de mal...
LE BUVEUR. — Par l'alcool, si vous voulez...
LE VIEUX BUVEUR. — Pas davantage! Il a pris froid, voilà tout... Donnez-moi une autre absinthe...
UN JEUNE BUVEUR. — L'alcool, ça conserve... Si tu voyais mon grand-père, ce qu'il est solide!... Et il n'a jamais bu que ça!
LE VIEUX BUVEUR. — L'absinthe? Il n'y a encore que ça, pour remonter un homme!
LE JEUNE BUVEUR. — Pour sûr...
LE PATRON. — Eugène.
EUGÈNE. — Patron.
LE PATRON. — Allez donc me chercher cinquante francs d'or!
EUGÈNE. — Oui, patron!
GROIX, rentrant. — Il est mort!
FERNAND. — Deux absinthes anis... Trois gommées... et deux au sucre!...
OCTAVE. — Et trois absinthes pures!
Effet de lumière verte.

RIDEAU

L'orchestre joue *Peer Gynt*, de Grieg.

ACTE III

NEUVIÈME TABLEAU : LA MÈRE

Une chambre lambrissée. Décor très simple avec les meubles des Pommier. A gauche, porte d'entrée, entre le buffet et l'armoire. A droite, porte d'une seconde chambre, poêle devant la cheminée, grand fauteuil. Portraits au mur, livres. Une table ronde sur laquelle un couvert est dressé. Au fond, à droite, fenêtre par laquelle on voit des toits neigeux. Soir d'hiver. Au lever du rideau, Cécile et le docteur sortent de la chambre de la mère, traversent la scène.

Scène première

CECILE, LE DOCTEUR

CÉCILE. — Eh bien, monsieur le docteur, comment la trouvez-vous?

LE DOCTEUR. — Heu! très faible!... votre mère est bien fatiguée, mon enfant, bien usée...

CÉCILE. — Elle a eu tant de chagrin!... autant qu'on peut en avoir!

LE DOCTEUR. — Je sais... La mort de votre père...

CÉCILE. — Oui, c'est vous qui êtes venu ce jour-là... mais c'est le départ de ma sœur qui a achevé maman...

LE DOCTEUR. — Il y a longtemps?...

CÉCILE. — Six mois... Je vous dis tout... Je suis si tourmentée... Elle est partie un soir... Quelle affreuse nuit nous avons passée!... Elle était restée à travailler ici... Ma mère s'est levée inquiète de ne plus l'entendre... craignant qu'elle se soit endormie sur son ouvrage... Elle a trouvé la chambre vide, la lampe qui brûlait dans la nuit... et un billet sur la table où il y avait: « Ne me cherchez pas... je vous ennuie... je m'en vais! » Depuis ce temps-là, ma mère ne cesse d'y penser... Elle voit toujours le papier, la lampe, et cette porte ouverte...

LE DOCTEUR. — Et depuis?...

CÉCILE. — Nous l'avons cherchée, comme vous le pensez... Mais nous ne savons pas ce qu'elle est devenue... (Geste vers la chambre de sa mère.) C'est ça surtout qui la mine!...

LE DOCTEUR. — C'est cela!... oui...

CÉCILE. — Enfin, monsieur, elle se remettra, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR, éludant. — Oui... oui... mais ce sera long... Il faudra beaucoup de soins... C'est une faiblesse générale... de l'anémie, comme je vous ai dit. Il faut du repos... de la bonne nourriture... de la nourriture légère.

CÉCILE. — Faut-il la faire se coucher, maintenant?...

LE DOCTEUR. — Non... laissez-la tranquille... Plus tard... si elle veut... (Désignant un flacon sur la cheminée.) Ah! au cas où elle aurait des suffocations... faites-lui prendre une cuillerée de la potion et envoyez-moi chercher.

CÉCILE. — Bien, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR. — Allons, ne vous inquiétez pas, au revoir, mademoiselle!

CÉCILE. — Au revoir, monsieur le docteur, merci. (Le docteur sort. Cécile va vers la fenêtre.) En voilà un temps!

Scène II

CECILE, LA MERE

LA VOIX DE LA MÈRE. — Qu'est-ce qu'il t'a dit, le médecin?

CÉCILE. — Maman?

LA MÈRE. — Qu'est-ce qu'il t'a dit, le médecin?

CÉCILE. — Que tu allais beaucoup mieux... maman... qu'il fallait prendre patience... et surtout ne pas te tourmenter... Comment te trouves-tu?

LA MÈRE. — Bien.

CÉCILE. — Tu n'as pas froid?

LA MÈRE. — Non. (Un temps.) Il neige toujours?

CÉCILE, allant vers la fenêtre. — Oui, maman... Ça tombe même très fort!... La rue est toute blanche. Si tu voyais comme elle est belle, la neige!

LA MÈRE. — Ah!

CÉCILE. — On est tout de même mieux chez soi, par un temps pareil.

Elle va à la table, s'assoit pour travailler. Silence.

LA MÈRE. — Il faut penser à dîner. Je veux que tu dînes...

CÉCILE. — Oui, oui, oui...

LA MÈRE. — Attends, je vais venir, parce que je te connais, toute seule tu ne mangerais pas.

Elle paraît à la porte de sa chambre, l'air fatigué, très vieillie.

CÉCILE. — Allons! assieds-toi un instant... Mais tu me promets que tu vas vite te reposer...

LA MÈRE. — Oui, tout à l'heure.

CÉCILE. — Puisque je mange, tu vas manger aussi.

LA MÈRE. — Je n'ai pas faim.

CÉCILE. — Oh! très peu... tiens, un bol de bouillon...

Cécile s'approche et lui fait boire le bouillon, puis revient, s'installe et mange.

LA MÈRE. — Nous avons chaud, nous avons à manger... mais d'autres ont froid et faim...

CÉCILE. — Voyons, maman, je t'en prie, ne te fais pas de mal... ne pleure pas...

LA MÈRE. — Je ne peux pas m'empêcher de penser à elle... Où est-elle et que fait-elle? A-t-elle seulement un morceau de pain?... Est-ce que je la reverrai jamais. (Un temps.) Mais il vaut mieux, sans doute, que je ne la revoie plus... Partie!... elle est partie... et avec qui? Je n'ose y penser!...

CÉCILE. — Non, ne pense pas toujours à cela... Il faut la plaindre, puisqu'elle est à plaindre!... Il faut la regretter si elle est perdue!...

LA MÈRE. — Perdue!...

CÉCILE. — Elle a été entraînée... elle n'a pas su résister... Paris est si terrible!...

LA MÈRE. — Oui, c'est une ville dangereuse!...

CÉCILE, allant vers la fenêtre. — Ça fait peur, quand on voit ces maisons... ces lumières dans la neige et le brouillard... Je pense au Siège... On dirait que c'est un champ de bataille... avec de la fumée... des incendies... J'ai vu cela quand j'étais petite... et je le vois toujours... On croirait que là dedans, c'est plein de gens qui se battent, qui crient... qui appellent au secours... C'est un abîme... oui, c'est un abîme où sont déjà tombés mes frères... mon père... et ma pauvre sœur...

LA MÈRE. — Céline!... oui!... Elle est tombée dans ce gouffre!... bien bas... bien profond... dans ce Paris qui nous dévore tous...

CÉCILE. — Que veux-tu!... Elle ne savait pas! Il faut lui pardonner, maman, car, moi aussi, j'aurais pu être prise aux mêmes pièges... Si je les ai évités, c'est tant mieux pour moi!... Je n'ai pas à en être fière.

LA MÈRE. — Si!... Toi, tu as vu clair!... Enfin je ne dois pas encore me plaindre, puisque tu es là, et que je me sens en sécurité avec toi.

CÉCILE. — Oui, maman... avec moi... toujours.

LA MÈRE, comme se parlant à elle-même. — Ah! toujours!... Qu'est-ce que ça durera, ce toujours?...

CÉCILE. — Que veux-tu dire?

LA MÈRE. — Je veux dire... que tu peux... te marier...

CÉCILE. — Sois tranquille... si cela arrivait... je

n'épouserais qu'un homme qui voudrait t'aimer avec moi... Je suis sûre que je saurai le choisir?...

La Mère. — Tu es encore bien jeune pour pouvoir juger les hommes sur les apparences.

Cécile. — Les gens se laissent bien deviner à leur figure, surtout quand ils ne se savent pas observés... Beaucoup peuvent jouer la comédie, mais l'œil et la bouche ne trompent pas... ni l'air faux et distrait non plus... Il y a des garçons que je trouve affreux, plus coquets, plus poseurs que les filles... Il y en a d'autres qui ont l'air bien gentil, bien aimable... Mais c'est un air menteur... Ils paraissent sérieux, rangés... et ils s'attardent souvent dans la semaine... ils se grisent le dimanche... et aussi le lundi... Alors ils veulent se battre avec tout le monde... Des hypocrites!... qui sont doucereux devant vous... et qui se montrent brusquement durs et grossiers... C'est de la sournoiserie et de la brutalité. . Ils chantent des romances et ils prennent de l'absinthe... Quand ils seront mariés, ils battront leur femme... Les hommes sont souvent méchants, parce qu'ils sont fatigués par le travail et qu'ils boivent!...

La Mère. — Quel malheur que Céline n'ait pas compris tout cela comme toi!... Car enfin!... elle a vu ce que tu as vu... et tu as couru les mêmes dangers qu'elle!... N'est-ce pas?

Cécile. — Oui... j'ai été harcelée souvent... par des jeunes gens aux belles paroles... ou bien par des misérables qui me parlaient un langage que je ne comprenais pas... et qui me faisait rougir... De tout cela mon cœur a gardé le triste souvenir... Quand je pense aujourd'hui que je comprends mieux la vie, à toutes les horreurs que j'ai déjà entendues, aux vilains propos que l'on jette à la jeune fille qui passe, mon esprit se révolte de tant de saleté, et je me dis toujours que c'est un de ces hommes-là qui a perdu Céline...

La Mère. — Oui!...

Cécile. — Va... j'ai beau en regarder passer des amoureux, je suis bien certaine que le mien ne s'est pas encore montré... Existe-t-il, je n'en sais rien... Peut-être ne se montrera-t-il jamais! Tous me font peur... et les amoureuses aussi... Les uns veulent prendre brutalement... les autres se donnent stupidement... sans savoir, sans réfléchir... Tout cela me fait mal... C'est que j'ai vu Céline partant pour le bal... et revenant de je ne sais où...

La Mère. — Tu n'as que trop raison!... Mais alors qu'y a-t-il de bien et de vrai dans la vie?...

Cécile. — Toi!... les mères qui sont avec leurs enfants... qui les protègent, qui les aiment... comme tu m'as protégée et aimée. (Elle prend la main de sa mère.) Je sais bien ce que tu vas me dire... Comment sera-t-il le père de ces enfants?... C'est celui-là qu'il faudrait savoir trouver...

La Mère, marquant davantage sa surprise. — Mais, Cécile, déjà tout à l'heure, j'étais étonnée quand je t'entendais dire ce que tu ressentais devant ce Paris plein de mouvement et de bruit... Et maintenant, tu me surprends encore. Tu ne sais rien... Tu n'as personne que toi... Qui t'a appris à voir ainsi les choses?...

Cécile. — Mais c'est toi, maman!...

La Mère. — Moi!...

Cécile. — Mais oui, c'est toi... qui m'as appris tout cela par toute ta vie!... Nous avons eu tant de chagrins... que mes yeux se sont ouverts vite! Je ne suis plus la petite fille d'autrefois... celle que tu as bercée, ignorante et crédule... depuis longtemps j'essaye de comprendre et je devine. Tu dis que je ne sais rien... Je sais la vie... Tu dis que je n'ai personne que moi... Cela me suffit... Je saurai me garder. Reprends ton courage et tes forces et n'aie pas peur pour moi... Moi je n'ai peur de rien, que de te voir t'en aller. Allons! maman, aie confiance en ta fille...

La Mère. — Oui... j'ai espoir dans ton cœur, dans ta sagesse.

Cécile, changeant la conversation. — Allons! maman, il faut aller te reposer... Il faut être bien gentille, ne pas te tourmenter... le médecin te l'a recommandé. Tu seras bientôt guérie et, au printemps, nous recommencerons nos promenades... comme cet automne... Tu les aimais bien... les Buttes-Chaumont... Nous y retournerons respirer, bien seules, toutes les deux, loin du monde... (Elle la fait rentrer dans sa chambre.) Allons, viens.

La Mère, se levant. — Et toi?

Cécile. — Je vais encore travailler un instant... J'ai de l'ouvrage à livrer, demain matin...

La Mère. — Ne veille pas trop tard... tu dois être si fatiguée...

Cécile. — Non, non...

La Mère, passant près de la table. — Tu as à peine mangé.

Cécile. — Mais si... mais si... et je reprendrai quelque chose tout à l'heure. Va, je vais aller te retrouver... Tu n'as pas besoin de moi?... Tu vas mieux, tu es forte.

La Mère, rentrant dans sa chambre. — Oh! oui... ça va bien, maintenant... demain je pourrai t'aider...

Elle entre dans sa chambre.

Scène III

CECILE, CELINE

Cécile tisonne le feu, prend son travail, écoute un instant, en passant devant la porte de sa mère, s'assied, travaille. Un grand temps, puis on frappe. Cécile va ouvrir. Céline paraît. Elle est méconnaissable, nu-tête, pâle, ses cheveux blonds poudrés de neige. Sa robe est effilochée, elle a autour du coup une fourrure râpée. Ses bottines, ses vêtements sont trempés d'eau et tachés de boue. Elle entre et chancelle. — Toi!... (La recevant dans ses bras.) Céline!... Qu'est-ce que tu as?...

Céline. — Je n'en peux plus!

Cécile ferme la porte.

Cécile, la faisant asseoir. — Tiens!... assieds-toi!

Céline. — Je suis gelée.

Cécile. — Là, près du feu!... Chauffe-toi!...

Céline. — Oui!... (Elle grelotte, claque des dents.)

Cécile. — Mets ça sur tes épaules... Je vais arranger le feu... Comment te trouves-tu?

Céline. — Mieux... je ne sais pas ce qui m'a pris... tout d'un coup... J'étais vannée à patauger dans la neige...

Cécile. — Approche-toi... Chauffe-toi les pieds... Tu as faim aussi, peut-être?

Céline. — Oui, j' crève de faim...

Cécile. — Il y a le restant du dîner... La soupe est encore chaude... Mange, ça te remettra...

Céline. — Pourquoi que tu me regardes comme ça?...

Cécile. — Mange encore si tu as faim... Veux-tu boire, aussi?... (Céline boit.) Qu'est-ce qui t'est arrivé?... Dans quel état tu es!...

Céline. — J' suis éreintée, que je te dis.

Cécile. — Comme il y a longtemps que tu es partie!

Céline. — Si longtemps que ça?...

Cécile. — Tu ne te rappelles même pas! Il y a six mois que nous ne savons pas ce que tu es devenue...

Céline. — Le temps passe vite!

Cécile. — Il a été long pour nous... Mais, dis-moi d'où tu viens, au moins!...

Céline. — Est-ce que je sais? (Elle s'arrête de manger et avec satisfaction.) Ah! fallait ça!... me voilà recalée... Tu travailles toujours?...

Cécile. — Mais oui!

Céline. — Tu ne t'ennuies pas?...

Cécile. — Non, j'ai toujours à faire... Et j'ai maman....

Céline. — Ah! oui!... Où est-elle donc?...

Cécile. — Elle se repose en ce moment... Elle n'est pas bien... elle est faible... Mais ça ne sera rien...

La Mère, de sa chambre. — Cécile!

Cécile, à Céline. — Chut! (Elle va à la porte.) Qu'est-ce que tu veux, maman?

La Mère. — Qu'est-ce qu'il y a?

Cécile. — Il n'y a rien, maman... Reste bien tran-

quille. (A sa sœur.) Parlons plus bas... Je voudrais que maman dorme... Je suis contente que tu reviennes... Tu vas pouvoir m'aider... Je suis quelquefois dans l'embarras... pour soigner maman... travailler... rapporter mon ouvrage... Je suis contente aussi pour maman... Mais si tu veux, on ne lui dira rien ce soir... Tout à l'heure, quand elle dormira, je t'arrangerai un lit... Demain, nous verrons... Mais, voyons, maintenant, dis-moi... raconte-moi... Tu es partie avec quelqu'un, n'est-ce pas.. C'est arrivé à d'autres... qui ont fait leur vie comme ça, tout de même. Tiens, tu te rappelles bien la fille de Mme Legrand que nous avons connue pendant la Commune... elle est avec un homme marié qui a des enfants... Et toi?...

CÉLINE. — Oh! moi!...

CÉCILE. — Tu ne veux rien me dire?... Tu as été lâchée sans doute... Tu es dans l'embarras?... Tu n'as pas d'ouvrage?...

CÉLINE. — Non... ce n'est pas ça.

CÉCILE. — Alors... qu'est-ce que tu as fait?... Qu'est-ce que tu fais?

CÉLINE, farouche. — Tout!...

CÉCILE. — Malheureuse!...

Scène IV

CECILE, CELINE, LA MERE

LA MÈRE, entrant. — Avec qui causes-tu donc... Qui est là?... Céline!

CÉCILE. — Oui, la voilà revenue!...

LA MÈRE. — Céline! Comme elle est changée!... D'où vient-elle?

CÉLINE, approchant de sa mère. — Bonjour, maman!

LA MÈRE, geste brusque. — Laisse-moi!... Je ne la reconnais plus... Je te l'ai bien dit... que ce n'était pas ma fille.. C'est une créature des rues...

CÉCILE. — Puisqu'elle revient, tâchons de la garder tout de même et ne lui demandons rien...

LA MÈRE. — Elle ne dirait rien, d'ailleurs, elle a toujours le même air têtu... Tu peux être bien sûre qu'il n'y a rien à en tirer...

CÉCILE. — Tu lui parleras demain... Laissons-la, et surtout ne la brusquons pas... Et toi, demain, tu seras plus calme... Puisqu'elle est là... aie un peu de patience... Sans cela, tu vas te rendre malade.

CÉLINE, regardant sa mère d'un œil vague. — Ça ne va pas, maman, qu'est-ce que tu as?...

LA MÈRE. — Rien!

CÉCILE. — Elle a voulu nous revoir... n'est-ce pas, Céline?... Tu pensais à nous... à maman... Réponds-moi donc?...

CÉLINE. — Puisque j' suis là!...

CÉCILE. — Oui... tu es là... auprès de maman et de moi...

LA MÈRE. — Tu vois?...

CÉCILE. — Ne fais pas attention... Laisse-moi faire...

CÉLINE, regardant vers la fenêtre. — C'est toujours triste ici...

CÉCILE, lui faisant signe de se taire et parlant vivement. — Mais non!.. C'est toujours beau!... Avec la neige comme avec le soleil... Tu ne te rappelles pas?...

CÉLINE, machinalement. — Si!...

LA MÈRE. — Etait-ce mieux où tu étais?...

CÉCILE. — Maman!... (Rire nerveux de Céline.) Laisse-la... Et toi... Céline, viens t'asseoir là, près de maman, comme autrefois... (Céline se laisse conduire.) Eh bien, tu ne l'embrasses pas?... Voyons?... (Céline embrasse sa mère qui se renverse en suffoquant.) Qu'as-tu, maman?... Veux-tu boire un peu? (La mère fait signe que oui.) Tu es oppressée, n'est-ce pas? (Nouveau signe. Cécile verse une cuillerée de la potion dans un demi-verre d'eau et fait boire quelques gorgées à sa mère qui repousse le verre et reste immobile. A mi-voix à Céline.) Veux-tu aller vite chez le médecin?... Dis-lui qu'il vienne tout de suite... tout de suite... que maman a des suffocations... Tiens!... l'adresse est sur l'ordonnance, là... dépêche toi...

Céline sort.

Scène V

LA MERE, CECILE

CÉCILE. — Bois encore un peu, maman...

LA MÈRE. — Merci... mais je me trouve mieux... rassure-toi...

CÉCILE. — Le docteur va venir... Céline est allée le chercher... Tu nous as fait peur, tu sais!... Qu'est-ce que tu as eu?...

LA MÈRE. — Je ne sais pas... C'est de revoir, si près de moi, celle que je croyais partie pour toujours...

CÉCILE. — Tu vois bien que tu te trompais...

LA MÈRE. — Il faut faire comme tu l'as dit... tâcher de la garder...

Elle se lève.

CÉCILE. — Reste assise, je t'en prie...

LA MÈRE. — Mais non, tu vois bien que j'ai retrouvé mes forces... Je vais parler à Céline, la reprendre, la convaincre... Je l'ai rudoyée tout à l'heure... c'est que j'ai été saisie en la voyant... Mais tout de même, si elle revient, car elle va revenir, n'est-ce pas?... on va tâcher de la consoler si elle a du chagrin, de la sauver si c'est encore possible...

CÉCILE. — Je savais bien que tu serais contente... Mais vas-tu mieux, vraiment?... Tu ne veux pas te reposer?...

LA MÈRE. — Puisque je te dis que je vais mieux... C'était mon autre fille qui me manquait, vois-tu?... Maintenant, on va recommencer à vivre...

CÉCILE. — Oh! oui! Tu vas être guérie bien vite...

LA MÈRE. — Pourvu qu'elle reste!... elle était comme une étrangère...

CÉCILE. — Mais non, tu verras, quand elle aura un peu vécu avec nous, elle redeviendra comme autrefois....

LA MÈRE. — Tu crois?... Je veux le croire aussi... Voyons!... Elle va revenir... avec le médecin, dis-tu?... Il faut tout ranger ici... ranimer le feu, desservir la table...

Elle porte sur le buffet, les assiettes, les verres, etc.

CÉCILE. — Oh! mais te voilà vaillante! Laisse-moi faire, je t'en prie!...

LA MÈRE. — Non... Mais qu'est-ce que j'ai!... Je n'y vois plus!... Il me semble que je vais tomber...

Cécile la soutient.

CÉCILE. — Qu'as-tu, maman?... réponds-moi!...

Céline et le docteur entrent.

CÉLINE. — C'est le médecin, Cécile!...

Tous trois font asseoir sur une chaise la mère que Cécile a tenue jusque-là dans ses bras.

CÉCILE. — Docteur, voyez!... elle vient de se trouver mal à l'instant!

LE DOCTEUR, examinant la mère. — Ce que je craignais est arrivé.

CÉCILE. — Quoi donc, docteur?... Elle va revenir à elle?

LE DOCTEUR. — Hélas! non! mademoiselle... C'est fini...

CÉCILE. — Ma pauvre maman! elle est morte debout comme ses fils!...

RIDEAU

DIXIÈME TABLEAU : LES DEUX SŒURS

Même décor que le tableau précédent. Tout a été remis en ordre. Au lever du rideau, la porte s'ouvre, on voit apparaître Cécile et Céline en deuil. Elles sont accompagnées par une voisine en costume d'enterrement.

Scène première

CECILE, CELINE, LA VOISINE

LA VOISINE. — Si vous avez besoin de quelque chose, mesdemoiselles, ne vous gênez pas, appelez-moi! Je serai contente de pouvoir vous rendre service.

CÉCILE. — Vous êtes bien aimable, madame... Mais nous n'avons besoin de rien pour l'instant. A l'occasion je vous appellerai... Je vous remercie infiniment...

LA VOISINE. — C'est ça!... Au revoir, mesdemoiselles.

Elle sort.

CÉCILE et CÉLINE. — Au revoir, madame.

Scène II

CELINE, CECILE

CÉLINE. — J'ai soif!

CÉCILE. — Tiens, là! sur le buffet.

CÉLINE. — Qu'est-ce que c'est que cette femme, avec un chapeau mauve, qui t'a embrassée à l'église?...

CÉCILE. — Une dame du quartier qui aimait beaucoup maman. Elle lui donnait souvent de l'ouvrage à faire chez nous...

CÉLINE. — Il y avait beaucoup de monde à l'enterrement!

CÉCILE. — Oui.

CÉLINE. — Tu n'as pas remarqué la petite Alice?... ce qu'elle avait un beau manteau!...

CÉCILE. — Non... mais laissons tout ça, ma pauvre sœur, veux-tu?... Tu me feras plaisir... Assieds-toi là plutôt, près de moi... et causons... Eh bien, Céline! Nous voilà toutes les deux seules dans la vie. Qui nous aurait dit cela quand nous étions petites... que tout notre monde s'en irait ainsi! et de quelle triste façon!... C'est ce qui a tué notre mère avant l'âge... J'attendais ce qui est arrivé. Enfin, comme elle disait, c'est en avant de nous qu'il faut regarder, et non pas en arrière... Nous allons tâcher de faire de notre mieux, n'est-ce pas, Céline?...

CÉLINE. — Quoi?... Qu'est-ce que tu veux que nous fassions?

CÉCILE. — Ce que nous devons... Nous allons rester ici... nous travaillerons.

CÉLINE. — Oh! non! je ne peux pas! Il faut que je m'en aille... je m'en vais aujourd'hui... tout à l'heure...

CÉCILE. — Comment! tu t'en vas?... Pourquoi t'en irais-tu?... Et où t'en irais-tu?

CÉLINE. — Je m'en vais parce qu'il faut que je m'en aille et puis... parce que j'aime mieux être ailleurs... Fais comme tu voudras, toi!... mais moi, c'est bien décidé, je m'en vais...

CÉCILE. — Pourtant... si tu voulais, nous travaillerions chez nous... toutes les deux... Tu étais bonne ouvrière... nous nous ferions une petite clientèle... Et nous essayerions de vivre gentiment... comme font d'autres... Vivre ensemble... travailler... C'est ça le bonheur pour nous, maintenant...

CÉLINE. — Oh! tu sais!... travailler... Pourquoi faire? Pour crever la faim et la misère... Trimer du matin au soir... Passer des nuits pour ne rien gagner, merci!...

CÉCILE. — Nous ne pouvons pourtant pas faire autre chose... pour le moment. Plus tard... notre vie changera peut-être... Nous avons encore le temps... Réflechis, Céline.

CÉLINE. — C'est tout réfléchi... Ne t'occupe pas de moi... Je veux ma liberté.

CÉCILE. — Qu'entends-tu par ta liberté?... Est-ce le désir de ne rien faire?... ou bien la liberté de faire ce que tu veux?... d'avoir ce qui te plaît?... de contenter tous tes caprices?... Cette liberté-là, si c'est ça que tu veux, ne s'obtient que par le travail... Tu devrais le savoir mieux que personne... car tu as déjà souffert, depuis ton départ de chez nous?...

CÉLINE. — C'est possible... mais je repars encore...

CÉCILE. — Tu me fais de la peine, ma pauvre sœur... tu ne m'aimes donc plus, que tu veux me quitter?

CÉLINE. — Si... je t'aime bien... mais je ne veux pas de ton genre de vie, je sais ce que c'est, on ne m'y reprendra plus!

CÉCILE. — Mais nous tâcherions d'avoir le genre de vie qui te conviendrait. Tu m'aimes bien, dis-tu? moi aussi, je t'aime de tout mon cœur, j'oublie ton départ... le chagrin que tu as fait à maman... je ne me souviens que du temps où tu me prenais par la main... pour me conduire... je sais que nous avons eu le même père, la même mère, les mêmes frères... que tu es tout pour moi... et que je veux être tout pour toi... veux tu?...

CÉLINE. — Je ne peux pas!

CÉCILE. — Mais si, tu peux, mauvaise tête! Tu n'as qu'à vouloir... Laisse-moi t'expliquer... Je ne sais pas ce qui t'est arrivé... et je ne veux pas le savoir... Tu es revenue... Ça me suffit!... Je t'ai!... Je te garde!... Va, tu seras heureuse d'être chez nous... chez toi!... Nous gagnerons notre vie sans rien devoir à personne...

CÉLINE. — Tu me fais rire...

CÉCILE. — Toi, tu me fais pitié! Tu ne vois donc pas la vie que tu te prépares?... Une existence sans but, sans affection, sans foyer...

CÉLINE. — Un foyer!... c'est des gosses qui vous crèvent... et un homme qui vous bat...

CÉCILE. — Ça peut être aussi un honnête homme comme Justin et comme Jean...

CÉLINE. — Ou un saoulot comme papa!

CÉCILE. — Tais-toi!... Tu es la dernière qui devrait te permettre de le juger.

CÉLINE. — Ah! pas de reproches!... Tout ce qui est arrivé, c'est de votre faute, on me recevait toujours mal à la maison... J'étais toujours engueulée... Toi, tu étais parfaite! Enfin, maman ne m'aimait pas, quoi!

CÉCILE. — Comment peux-tu parler ainsi? Elle t'aimait autant que moi... mais tu ne lui as épargné aucune souffrance. Quand je me rappelle sa sollicitude pour toi... les paroles par lesquelles elle essayait de te convaincre!... Pas une fois elle n'a pu te toucher... Toujours sa tendresse se brisait à ton entêtement et à ta rouerie... Même quand tu étais petite fille, ta coquetterie et ton égoïsme la désolaient... Puis tu as voulu être libre... comme tu dis, et un soir tu es partie sans songer au chagrin que tu lui ferais... à la honte qui pèserait sur nous... Aujourd'hui tu veux rejeter tes fautes sur papa... sur maman!... maman que tu as fait souffrir et que tu as achevée!... Non! c'est toi la cause de ton malheur... ne la cherche pas ailleurs...

CÉLINE. — Tu parles pour ne rien dire, je t'assure...

CÉCILE. — Tu finiras bien par m'entendre... Tu as connu l'ennui à la maison, dis-tu? et dehors je devine bien, moi, que tu as connu le malheur. Je voudrais te donner le calme et le repos. Voilà ce que je te propose. Oublie tout! Fais-toi une vie toute neuve avec moi...

CÉLINE. — Je ne comprends pas...

CÉCILE. — Je vois bien, ma pauvre sœur, que tu ne comprends pas. Eh bien! Ça ne fait rien, reste avec moi sans comprendre. Tu feras ce que tu pourras, ce que tu voudras, ça m'est égal... pourvu que tu restes avec moi. Si tu ne veux pas travailler, eh bien!... tu ne travailleras pas, je travaillerai, moi... et tu resteras à la maison... tu feras le ménage... Tu crois que tu t'ennuieras?... Ne crois pas ça... Je saurai te distraire... quoique je n'aie pas le cœur bien gai... C'est moi qui aurai soin de toi... Tu étais l'aînée, tu deviendras la plus jeune... je prendrai ta place... (Très attendrie, elle prend la tête de Céline sur son épaule.) Reste avec moi, Céline!... ma petite Céline, je t'en supplie!... reste avec moi...

CÉLINE. — Ecoute... Je ne voulais pas te le dire... mais tu m'agaces... Je n'ai rien à te dire, moi. Laisse-moi m'en aller...

CÉCILE. — Non! Je ne te laisserai pas t'en aller. Pourquoi ne veux-tu rien me dire?... Parle! Je te répondrai... mais tu es là devant moi... comme tu étais jadis devant maman. Tu as l'air mauvais et entêté... que t'ai-je fait?... Parle, parle!...

CÉLINE. — Tu veux que je parle?... mais je t'assure que ça ne servira à rien. Je ne suis pas forcée de te raconter ce que je fais... je n'ai pas de comptes à te rendre, après tout!...

CÉCILE. — C'est vrai... mais deux sœurs comme nous peuvent bien causer et s'entendre... Vois comme je serai seule au monde si tu me quittes... Et toi?...

CÉLINE. — Tu ne vois donc rien? tu ne t'aperçois donc pas que je ne suis pas pareille à toi, que nous ne pouvons plus être l'une à côté de l'autre. Oui, je

m'ennuyais chez nous. Tu l'as dit!... C'est vrai, je croyais que c'était mieux dehors, j'aimais tout ce qui brillait, tout ce qui chantait... j'étais folle du bal... tu ne sais pas ce que c'est, toi, que de tourner dans des bras qui vous emportent... Ça vous grise... Je revenais de danser comme si j'avais bu, avec des airs de violon plein la tête!... Et le théâtre!... je ne sais pas ce qui me prenait, si c'était les belles phrases qu'on disait, que j'entendais, ou bien la foule si chaude autour de moi, mais j'aurais voulu m'en aller ces soirs-là avec n'importe lequel... J'avais envie de courir, de me sauver... c'était comme du feu dans mon corps!... Un jour je suis partie avec le plus beau, avec le plus fort...

CÉCILE. — Je me doute bien de ce qui a pu t'arriver, mais puisque tu es là!...

CÉLINE. — Mais non, tu ne te doutes de rien, tu es toujours restée à la maison.

CÉCILE. — Je sais tout de même ce qui se passe au dehors, va! Enfin, quoi? Quelle existence as-tu? Qu'as-tu fait?

CÉLINE. — Tu n'as qu'à deviner, si tu es si forte... Tu vois bien que tu as eu tort de m'interroger?

CÉCILE. — Je n'ai pas eu tort, Céline, et je n'ai rien à reprendre de ce que je t'ai offert... Au contraire, je te l'offre plus que jamais... Tu as souffert, c'est assez pour que je te répète ce que je t'ai dit.

CÉLINE. — Maintenant il est trop tard. J'y suis faite à la vie que j'ai... et je n'en veux plus d'autre... J'en ai assez vu ici de la misère et de l'embêtement! Avec ça que c'est drôle la vie que l'on a menée chez nous... C'est du propre votre société d'honnêtes gens... Vous ne voyez donc pas qu'on se fiche de vous? Qu'est-ce qu'on a fait de Justin et de Jean? On les a saignés comme des bêtes! Et le père, qu'est-ce qu'il est devenu? Il s'est esquinté toute sa vie pour rien! Et maman, quel plaisir a-t-elle eu? Et toi?... Tu n'es qu'une dupe, et tu ferais mieux de t'en aller, toi aussi, n'importe où!...

CÉCILE. — Moi?...

CÉLINE. — Oui, toi, qu'est-ce que tu fiches là à t'user les yeux sous la lampe, pour gagner trente sous, à raccommoder tes loques, à crever de faim? Et puis après, tu te marieras avec un type qui boira, qui te battra, tu auras des gosses, des fils qu'on fusillera, des filles qui s'en iront à la rue... Je m'y refuse, moi, à cette vie-là!... Après moi, plus rien... Je la hais, ta vie!... Je la hais, ta société, qui ne fait rien pour ceux qui lui donnent tout... Je le hais, le travail dont on meurt... Mourir pour mourir, j'aime mieux faire la noce... Si je crève à l'hôpital, ce sera fini... bonsoir la compagnie!

Elle va vers la porte.

CÉCILE. — Tu divagues... tu es folle... Où as-tu ramassé toutes les sottises que tu me débites... La vie!... la société... Qu'est-ce que tu me chantes... c'est toi et ceux qui te ressemblent qui font la vie et la société ce qu'elles sont!... Le monde est abominable, dis-tu?... C'est vrai, mais c'est par notre faute qu'il est ainsi... Pour le changer, il faut nous changer... ne rien demander aux autres... tout demander à soi-même. C'est par là qu'il faut commencer... Fais ton devoir... ne t'occupe pas du reste... Tu oses parler de nos frères?... de notre père?... de notre mère?... Mais, malheureuse! nos frères ont donné leur vie à leur idée... à quelque chose qui brûlait en eux... qui leur faisait battre le cœur, qui leur rendait les yeux si fiers! Notre mère, c'est une sainte comme il n'y en a pas une dans tout le calendrier... Notre père! il a été faible, je le sais, mais le pauvre homme, comme il a travaillé, comme il nous a élevés tous! Comme il était orgueilleux de ses fils, comme il aimait ses filles! C'était notre camarade plus que notre père. Tu ne t'en souviens donc pas! pense donc à tout ce qu'il y avait de bon en lui. Tout à l'heure, au Père-Lachaise, je songeais à eux tous, tu ne l'as pas senti quand je t'ai prise par la main devant la tombe de notre mère... Je revoyais Justin si grave, si sérieux, mort à la guerre... Jean si bon, si tendre, abattu comme un chien enragé... notre père, fini dans la folie... et notre mère, qui n'a trouvé de repos que dans la mort, après sa vie silencieuse et résignée, que j'ai été seule à connaître!... Tu veux t'en aller, toi, eh bien, moi, je veux vivre avec mes spectres!... Tout ce qu'il y a ici me parle, ces meubles, ces livres, ces portraits!... Je veux qu'ils me parlent toute ma vie, qu'ils me disent de bien faire, de mieux faire encore... J'entends leurs voix en moi, je les écouterai... Maman m'a dit que tous les nôtres morts, je les représenterai tous... J'essayerai... Tu me dis que j'épouserai un homme qui boira, qui me battra!... Ce n'est pas sûr!... Ta vie perdue fait que tu veux perdre la mienne!... Je le choisirai celui à qui je donnerai ma vie!... Si j'ai un fils, j'en ferai un homme, je ne lui donnerai pas le fusil de mes frères, je lui mettrai ces armes-là. (Elle se frappe le front. Puis, avec extase.) Mon fils! c'est vraiment celui-là qui nous représentera! Non! je ne me refuse pas à la vie, je l'accepte avec sa pauvreté, ses duretés, toutes ses peines, son travail forcé, son esclavage apparent, mais au dedans de moi, je la veux libre et pure! Ce que j'ai appris, je vais te le dire, mauvaise Céline, j'ai appris qu'on ne me forcerait pas à faire ce que je ne voudrais pas!... Tu vas t'en aller, n'est-ce pas? tu vas retourner à ton ruisseau, eh bien! écoute-moi et emporte mes paroles avec toi, s'il y a encore un coin de ton cœur pour les recueillir et s'en souvenir. Je serai vaincue peut-être, par la misère, par le sort, mais vaincue, je serai encore victorieuse. Je ne me rendrai pas. Non, moi, je ne me rendrai pas! Il y a en moi une révolte! Je ne suis pas une chose dont on trafique! un corps à vendre! Je ne suis pas une putain, entends-tu? (Elle marche vers sa sœur, qui recule.) N'aie pas peur, va!... je ne te ferai pas de mal.

CÉLINE, troublée. — Si... tu m'as fait peur!... Où vas-tu chercher tout ça?

CÉCILE. — Je ne sais pas... Ça parle en moi... mais c'est fini!... Tu peux t'en aller puisque tu le veux!... Mais pourquoi es-tu revenue? Pour achever maman, pour la voir mourir, pour me faire, après, la peine que tu m'as faite, me laisser une douleur de plus, celle de ta vie salie... Enfin! tu as bien fait de parler. Je n'ai plus rien à apprendre maintenant... je n'ai plus qu'à regarder devant moi.

CÉLINE, doucement. — Ne me laisse pas comme ça... ne sois pas fâchée... Je suis revenue parce que je ne savais pas où aller... Je pensais bien que je vous ferais de la peine, mais j'aime mieux tout te dire, tu comprendras peut-être puisque tu comprends tout... Tu as beau tout savoir, tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir ce que c'est!... Si je suis revenue, c'est parce que j'ai eu des histoires... je me suis trouvée seule... on l'a arrêté, lui! Il s'était battu dans la rue, pour moi... mais il sera libre aujourd'hui. Alors, tu comprends? il faut que je sois là... parce que...

CÉCILE. — Parce que...

CÉLINE. — Je l'aime, malgré tout.

CÉCILE. — Pauvre Céline!... Fais attention, tu vas te perdre à jamais, si ce n'est déjà fait.

CÉLINE. — Tant pis. Mais ne me dis plus rien. Ce serait inutile.

CÉCILE. — J'ai encore quelque chose à te dire, moi... je ne veux pas te laisser partir comme ça, sans un sou.

CÉLINE. — Tu as été bien gentille. Tu m'as déjà habillée des pieds à la tête.

CÉCILE. — Ce qu'il y a ici est à toi comme à moi... Tout payé... voilà ce qui reste. Tiens, voilà ta part... prends.

CÉLINE. — Et toi?

CÉCILE. — Ne t'inquiète pas de moi... Tu sais où je suis, reviens quand tu voudras, tu trouveras en moi ceux qui ne sont plus là...

CÉLINE. — Je peux m'en aller?

CÉCILE. — Oui.

CÉLINE, avec un mouvement vers sa sœur, puis un recul. — Alors, Cécile, au revoir...

CÉCILE, l'appelant. — Viens m'embrasser!...

Elle ouvre les bras, prend Céline, l'embrasse. Céline s'en va, humble. Cécile la regarde partir, droite et immobile.

RIDEAU

The play *l'Apprentie* is entered according to act of Congress in the year 1908, by M. Gustave Geffroy, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

M. Catulle Mendès s'écrie, dans *le Journal :*

« Toute l'œuvre de M. Gustave Geffroy, simple, forte, lucide, vaste et loyale, et sa personnalité, honorent les lettres françaises ; cette tragédie populaire nous confirme dans notre estime, dans notre admiration pour ce généreux penseur, pour ce noble écrivain. Après avoir, par les premières scènes, ému tout le public, d'une magnanime émotion, elle a paru, durant quelques tableaux, un peu terne, un peu languissante, un peu pareille à d'autres pièces ; mais un dernier acte d'une réelle beauté dramatique, et d'un magnifique emportement verbal, a rétabli le succès ; des acclamations enthousiastes ont célébré le nom de M. Gustave Geffroy. »

Le Petit Journal constate que tous ceux des Parisiens, approchant la cinquantaine ou la dépassant, qui vont à l'Odéon, ont le cœur palpitant et la gorge serrée pendant que les acteurs de la troupe Antoine disent, avec une simplicité poignante, les phrases nettes, nerveuses de ce texte :

« Toutes les souffrances, toutes les espérances, toutes les naïvetés et toutes les sublimités du siège de Paris y sont notées, concentrées, résumées... Les scènes de ce drame sont d'une vérité, d'un réalisme troublant. On assiste vraiment à des épisodes des deux sièges. Rarement, mise en scène donna autant d'illusion aux spectateurs dont l'esprit est d'ailleurs préparé à la vision de ces tableaux dramatiques par la « musique de scène » qui se fait entendre pendant de très courts entr'actes...

» La pièce est de pensée élevée et écrite en une belle langue. Elle n'est pas « cuisinée » à la façon des drames dont la formule remonte aux œuvres de feu d'Ennery... Il me semble que personne ne pourra demeurer insensible devant cette succession logique de catastrophes familiales consécutives à une catastrophe nationale. »

Le Petit Parisien, sous la plume de M. Montcornet, dit de son côté :

« M. Gustave Geffroy, sagace critique d'art et romancier vibrant, nous livre ses souvenirs personnels et ses réflexions particulières sur les faubourgs parisiens et leurs habitants... Des tableaux accumulés, des détails amassés, il se dégage une leçon profonde de bonté, de générosité, de tendresse charitable. Par-dessus les cris de la rage et de la misère, ou les hoquets de l'ivresse, une voix se fait entendre : la voix de la pitié. »

Et M. Camille de Sainte-Croix remarque, dans *la Petite République :*

« Dans cette émouvante et noble composition dramatique, l'effet ne s'obtient jamais par artifices, ni escamotages. L'action poignante et sobre va fermement à sa conclusion, dans un loyal et naturel crescendo d'intérêt. »

M. Emile Faguet exprime, comme d'habitude, dans *les Débats* une opinion qui, au moins sur certains points, diffère de l'opinion commune. L'attitude des spectateurs dans la salle, le soir où il est allé à l'Odéon, ne lui a pas fait pressentir le succès qu'un public étendu ferait à *l'Apprentie.* Personnellement, il s'est pourtant intéressé à cette œuvre, malgré qu'elle n'ait pas une action vive allant directement vers un but, — ce qui est, en effet, une des lois du théâtre :

« Pour moi, je suis peut-être — écrit-il — (et parce que je suis un peu blasé, ce que le public n'est pas) un de ceux qui se sont le plus intéressés à la pièce de M. Geffroy, parce que, *sans me suffire*, la vérité, la simple vérité, la vérité sans art (et c'était bien le cas) a beaucoup d'empire sur moi. Or, cette pièce est la vérité même. M. Geffroy connaît l'ouvrier parisien cent fois mieux que Zola ne le connaissait. Pas un mot de ces gens-là qui ne soit, non seulement vrai, mais *exact*, sans altération, sans surcharge. »

Quelques uns, et particulièrement M. Adolphe Brisson, reprochent néanmoins à cette œuvre d'émouvoir, parce qu'y a ajouté l'ingéniosité de M. Antoine : la décoration, le bruit, le mouvement, plus que par sa vie intérieure et sa propre vérité.

Mais M. Paul Reboux dit dans *l'Intransigeant*, envisageant surtout le procédé de cette adaptation scénique et la forme qu'elle a revêtue :

« Un auteur a cherché à nous montrer loyalement l'existence des pauvres gens, avec ses joies, ses angoisses, ses mélancolies ; il a tenté de le faire en nous offrant quelque chose comme de grandes images avec légendes, des illustrations, des fresques, — n'oublions pas que même au théâtre, cela se nomme des *Tableaux*. A quoi bon réclamer autre chose ? L'usage des procédés usuels lui a déplu. Qu'importe ? Jugeons-le, non pas sur ce qu'il aurait pu faire, mais sur ce qu'il a fait. Or, il a fait une œuvre noble, généreuse, nourrie d'émotion, une œuvre qui surprend par sa simplicité, une œuvre sévère sans duretés ou tendre sans apitoiements.

» Et, comme en sortant de là, on se sent une commisération vibrante à l'égard de ces humbles que meurtrit la vie, qui souffrent depuis un lointain passé et qui souffriront encore dans leurs enfants et leurs petits-enfants, veuves aux épaules étroites, serrées par des châles de laine noire, vieux ouvriers qui s'usent à la besogne, jeunes hommes fortifiés d'illusions, jeunes filles pleines d'ardeur à vivre, gosses prompts à sourire malgré les taloches, tous ces êtres ingénus et laborieux, tendres et rudes, toujours déçus, toujours confiants, ces résignés pour lesquels, dans un crépuscule d'hiver, devant les maisons lépreuses de Belleville, une romance suffit à évoquer le printemps et l'amour ! »

M. Robert de Flers écrit également, dans *la Liberté*, après avoir observé que *l'Apprentie* est une œuvre qui déconcerte un peu la critique :

« Elle est conçue en dehors de toutes les règles scéniques et cependant elle est constamment attachante. Ce n'est pas un drame doctrinal et pourtant il s'en dégage des enseignements excellents et précis. On ne peut la comparer qu'à une large fresque où seraient figurés plusieurs épisodes de notre histoire nationale servant d'étapes à l'histoire privée d'une famille d'ouvriers. Voilà la vraie pièce sociale sans thèse, sans déclamation, sans parti pris, où les faits remplacent les tirades creuses et où les exemples tiennent lieu des vaines théories. Sans doute ces dix tableaux sont parfois un peu schématiques, un peu élémentaires, mais ils apparaissent comme une imagerie populaire très nette et très émouvante des quarante années écoulées depuis 1870. »

Enfin M. Camille Le Senne note dans *le Siècle :*

« L'inspiration généreuse de M. Gustave Geffroy, sa tendresse pour les humbles, l'amour sincère et profond qu'il porte à l'humanité, sa foi dans la marche du progrès se donnent libre carrière dans cette œuvre copieuse et complexe. Le public y viendra goûter un plaisir d'art et aussi une série d'impressions émouvantes, décuplées par les prestiges de la mise en scène de M. Antoine. »

* *

On a déjà dit la part que peut personnellement revendiquer M. Antoine du succès que remporte devant les spectateurs M. Gustave Geffroy ; qu'il s'agisse simplement des décors, ou des mouvements de figuration, ou du jeu des interprètes principaux l'incomparable metteur en scène a atteint là, en effet, la perfection dans le genre. Et, pour relier certains tableaux qui doivent se succéder rapidement, il a imaginé de remplacer l'entr'acte par la simple chute, à l'avant-scène, d'un rideau noir pendant le temps strictement nécessaire au changement du décor, tandis que l'attention du public est favorablement impressionnée par des morceaux d'orchestre appropriés au moment du spectacle : *Marseillaise, Chant du Départ, Marche de Sambre-et-Meuse*, puis *Beau Danube bleu, Valse des roses, Amant d'Amanda*, etc. Mme Suzanne Desprès est parfaite dans « l'apprentie », elle a l'intelligence du rôle et elle en a, par surcroît, le physique, voix et visage ; Mlle Jeanne Lion, dans le rôle, si différent, de la sœur aînée ne lui est inférieure ni à l'un ni à l'autre point de vue ; Mlle Grumbach, Mlle Nau, M. Mosnier, M. Desjardins, M. Bernard, M. Degeorge, M. Vargas, sont à peu près également excellents, et il faut louer aussi, mais en bloc, les quatre-vingt-dix et quelques autres titulaires de rôles qui, par moments, fourmillent presque tous à la fois sur la scène.

GASTON SORBETS.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

L'ILLUSTRATION est le seul journal qui, pour tenir ses lecteurs au courant du mouvement théâtral, leur offre le texte complet des pièces à succès, après leur première représentation sur les grandes scènes parisiennes. Lire chez soi, si loin de Paris qu'on habite, les œuvres dramatiques nouvelles, dont tout le monde parle et qu'on ne pourra entendre et applaudir que plus tard, c'est un des plus grands plaisirs intellectuels que l'on puisse éprouver. Le journal qui le procure à ses abonnés ne saurait leur offrir une plus belle prime gratuite

Nos abonnés ont reçu en 1907 :

VINGT-HUIT PIÈCES DE THÉATRE

Ils ont déjà reçu, en janvier 1908, ***l'Autre***, ***l'Éventail*** et ***la Belle au bois dormant*** ; les prochains numéros contiendront les pièces suivantes, en cours de représentations ou en répétitions :

LE GRAND SOIR

de M. L. KAMPF, traduction de M. R. D'HUMIÈRES (Théâtre des Arts) ;

SAMSON

de M. HENRY BERNSTEIN (Renaissance) ;

UN DIVORCE

de MM. PAUL BOURGET et ANDRÉ CURY (Vaudeville) ;

LES DEUX HOMMES

de M. ALFRED CAPUS (Comédie-Française) ;

L'AFFAIRE DES POISONS

de M. VICTORIEN SARDOU (Porte-Saint-Martin) ;

QUI PERD GAGNE

de M. PIERRE VEBER, d'après le roman de M. ALFRED CAPUS (Théâtre Réjane).

L'Illustration théâtrale publiera ensuite, au fur et à mesure de leur apparition, les œuvres nouvelles de MM. Henry Bataille, Maurice Donnay, Henri Lavedan, Pierre Loti, Octave Mirbeau, Michel Provins, etc.

ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*

donnant droit à tous les numéros de *L'ILLUSTRATION THÉATRALE*

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		COLONIES, ETRANGER (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	48 francs
Six mois	18 »	Six mois	24 »
Trois mois	9 »	Trois mois	12 »

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : RENÉ BASCHET

Imprimerie de *L'Illustration*, 13-15, rue Saint-Georges, Paris (9e)
L'Imprimeur-Gérant : A. CHATENET